36e Année. N° 18. 15 Septembre 1929

GENERAL LIBRARY
PERIODICAL ROOM
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Comte de Fels . . .	*La Crise du Parlementarisme : Le Remède*	241
Henry Bidou	*C'est tout et ce n'est rien.* — I.	257
Pierre Bernus . . .	*La Conférence de La Haye et la Diplomatie* . . .	300
Guy de Pourtalès. .	*Nietzsche en Italie.* — I.	326
Georges Hardy. . .	*Problèmes d'Enseignement colonial*	351
Georges Duhamel. .	*Le Club des Lyonnais.* — III.	376
Sylvain Lévi	*La Maison franco-japonaise de Tokyo.*	410
Jean Havlasa . . .	*La Voix fatale*	429
A. Albert-Petit. . .	*Les Livres d'histoire*	460

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris *publiera prochainement :*

New-York

par PAUL MORAND

La Ligne d'ombre

par JOSEPH CONRAD

L'Assassin

par MAURICE GENEVOIX

Le Problème paysan

par JEAN YOLE

Les Élites industrielles et financières

par F. FRANÇOIS-MARSAL

Le chartrier des la Trémoïlle

par CH. SAMARAN

LA CRISE DU PARLEMENTARISME[1]

LE REMÈDE

I

Il nous reste, pour tenir notre promesse, à indiquer comment une nouvelle formule de parlementarisme sauvegardant le droit de contrôle des citoyens, pourrait succéder au rotativisme en faisant accéder au pouvoir un parti du centre défenseur de l'ordre social et de la constitution républicaine.

On se serait gravement mépris — et c'est malheureusement le cas de *la Dépêche de Toulouse*, — sur le sens et la portée de notre étude consacrée à la crise du parlementarisme[1], en la rangeant parmi les trop faciles philippiques dont tant de Jupiters tonnants foudroient quotidiennement nos hommes politiques et nos institutions. Nous n'avons nullement obéi à la pensée de vouer, en raison de ses fautes et de ses erreurs accumulées, la république parlementaire à la haine et à l'exécration des Français, sans nous soucier de ce qui pourrait s'ensuivre le jour où, à force d'être cultivés et excités, de tels sentiments viendraient à se traduire en actes. La politique expérimentale dont nous nous efforçons de propager la doctrine peut prendre comme devise la parole de l'historien latin : *Sans colère et*

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

sans haine. Le pessimisme qu'on serait parfois tenté de relever dans nos écrits ne ressemble pas plus à celui des contempteurs systématiques du régime que le pessimisme du médecin posant un diagnostic ne se compare à celui du procureur dressant un réquisitoire.

Après avoir montré que la république parlementaire, s'écartant petit à petit de ses origines et de son principe, restaurait sans y prendre garde les régimes d'absolutisme qu'elle se flatte de condamner, que nous proposons-nous, si ce n'est de prévenir, par un moyen approprié aux hommes et aux circonstances, une dégénération en perspective.

A la barre de la politique expérimentale, la République parlementaire, l'établissement de 1875, se présente avec l'autorité, la force et le prestige de la durée. Cinquante-cinq ans ne suffisent peut-être pas à constituer une antiquité vénérable. Mais comment se refuser à reconnaître, quelques défauts qu'on lui trouve par ailleurs, de réelles vertus de permanence et de stabilité au régime qui a traversé sans y succomber l'épreuve d'une guerre fatale à tant de vieilles monarchies, apparemment plus assurées du lendemain. Notre régime, si ses dirigeants le voulaient, pourrait avoir clos enfin la série de révolutions politiques survenant tous les dix-huit ans, avec une précocité désespérante depuis 1789. Il faut bien admettre, si prévenu soit-on contre cette forme de gouvernement, qu'elle s'ajuste solidement par quelque côté aux préférences et aux coutumes des Français, qu'elle correspond, si l'on veut, à leurs défauts ou préjugés — ce qui a bien son importance — et que sur de nombreux points qui leur tiennent à cœur à tort ou à raison, elle exauce leurs désirs et leur apporte des satisfactions capables de l'emporter sur les mécontentements.

Il faut absolument, le régime ayant survécu à tant de causes d'éversion et à tant d'occasions de chutes, qu'il nous ait été donné, en très grande partie, par l'évolution naturelle.

Une déception, née d'une autre et regrettable méprise, serait réservée à quiconque s'attendrait à trouver ici un nouvel et ingénieux programme de révision constitutionnelle tels que d'innombrables doctrinaires en ont fabriqué par centaines depuis un demi-siècle. Entre toutes les manières

de perdre le temps et de gaspiller le papier la plus vaine est, sans contredit, celle du redresseur de constitutions.

Nous ne partageons pas l'illusion de penser qu'un pèlerinage de nos assemblées à la salle du Congrès à Versailles assurerait le salut de la France et de la République. Plus on écrit et plus l'institution est faible.

La dernière des choses qu'on trouverait ici serait bien un programme. Des programmes, la France en est excédée, accablée jusqu'à en mourir. Voyons dans l'abus des programmes le fléau de notre démocratie, la cause la plus agissante de nos désordres et de nos difficultés, l'origine de la concurrence effrénée que se livrent des groupes et des sectes méritant à peine le nom de partis, le point de départ des surenchères dans lesquelles se réalise en France le césarisme marxiste.

C'est une émulation aussi funeste que dérisoire, entre les sous-partis dont nous sommes affligés, à qui se prévaudra du programme le plus séduisant, le plus complet et le plus complexe, le plus surchargé, comme si la société française se trouvait, tous les ans, en mal de rénovation générale et comme s'il n'y avait rien, en France, que de caduc, d'usé, de vétuste et de suranné. Un programme qui se respecte ne laisse pas, au début de chaque législature, de proposer à l'activité du parlement la matière de quelques centaines de lois et de présumer dans la démocratie des volontés impérieuses que celle-ci ne se soupçonnait même pas avant qu'on les lui eût révélées.

C'est ainsi que toutes les questions se trouvent soulevées en même temps que la fermentation et l'ébullition sont portées artificiellement dans les domaines les plus tranquilles de la nation, que l'esprit d'innovation est exacerbé au delà de toute mesure et de toute possibilité, que la superstition législative est entretenue jusqu'à en devenir monomanie et qu'en dépit d'un déchet formidable, inévitable et heureux, tant de lois couvertes du qualificatif sacro-saint de sociales, sont promulguées à chaque session sans avoir été précédées d'enquêtes approfondies et d'études minutieuses, car la procédure d'urgence qui devrait être une rarissime exception est devenue la règle habituelle du travail législatif. L'épreuve de la seconde lecture a été pratiquement supprimée. Elle

restreignait le débit de la machine législative. Ces produits aventureux du programme et du hasard conspirent à détruire l'équilibre de notre ordre politique et social. Ils finiront par en venir à bout si l'on n'y prend garde.

L'exemple des assurances sociales créées sous le signe de l'étatisme par voie législative restera classique. Elles se sont, par un beau matin de 1919, sans qu'on sût trop comment, trouvées inscrites sur tous les programmes. Pendant dix ans, elles ont été adoptées périodiquement, d'enthousiasme et à l'unanimité presque sans débats. Tant il y a qu'après épuisement de tous les délais moratoires, la loi a fini par être promulguée. Aujourd'hui ceux-là mêmes qui ont engagé aussi légèrement la France dans une des plus gigantesques entreprises de socialisme d'État que le monde ait jamais contemplées, essaient de la reprendre en sous-œuvre au moyen de rectifications assez comparables à ces étais dont d'aventureux architectes se voient parfois obligés de pourvoir des édifices dénués de suffisantes fondations.

Et d'abord pas de programme. Tel serait peut-être le secret d'une réforme parlementaire valable, si paradoxale que paraisse cette affirmation.

« Les idées simples », aimait à répéter notre grand Laplace, « sont les dernières à se présenter à l'esprit humain ». C'est peut-être pour cette raison que les réformes s'accomplissent si lentement et si malaisément. En tout état de cause, l'idée de salut républicain et parlementaire que nous allons présenter se recommande par son absolue simplicité. Elle nous est procurée par l'évolution naturelle telle que nous avons essayé de la surprendre dans la spontanéité de sa marche, elle sort des entrailles mêmes de la situation et elle se peut réaliser dans un de ces modestes redressements de mœurs qui ne défient ni les espérances ni les courages.

II

Voilà notre point de départ.

Nous le prenons sans y insister puisque nos preuves sont déduites et exposées tout au long dans nos précédents travaux, dans cette loi du régime représentatif français expéri-

mentalement constatée, vérifiée et confirmée depuis 1814 : *la prédominance des centres*, aussi bien chez l'électorat qu'au sein des assemblées. Faut-il invoquer, valable pour une catégorie de contemporains, peu nombreuse sans doute, mais importante par la qualité, l'autorité d'Auguste Comte, écrivant des Centres : « C'est dans cette classe puissante qui s'efforce d'écarter à la fois les révolutionnaires et les rétrogrades que réside habituellement l'autorité politique, qui ne passe en d'autres mains qu'au moment des orages. »

Rappelons pour mémoire qu'en bonne politique expérimentale, la situation actuelle ne contredit pas notre assertion. Nous n'avons que les apparences d'un rotativisme correct à la manière anglaise, qui a l'air de mettre aux prises de neo-tories et de neo-whigs, mais qui n'en a que l'air. Le congrès d'Angers et ses suites parlementaires n'auront été qu'un accident. Rien de plus précaire que la restauration de l'ancienne union des gauches se confrontant à l'ancien Bloc National. Si des événements inéluctables n'avaient fait, pendant quelques mois, au parlement, la stricte obligation de maintenir au pouvoir la personne de M. Poincaré, sous l'égide de n'importe quelle combinaison de groupes, il y a longtemps que le voile d'illusion serait déchiré. La situation actuelle est contre nature, car les trois-quarts du parti radical, en dépit des rodomontades de certains de ses chefs, ne peuvent se consoler de l'éclipse du centrisme.

Ils l'appellent de tous leurs vœux. Et quand bien même leur raisonnement et leur sentiment y seraient contraires, le seul intérêt de leur conservation électorale les ramènerait inflexiblement au centrisme. Qu'ils l'avouent ou non, ce n'est point ici l'affaire. La tyrannie du mensonge conventionnel les détourne des confessions publiques. Leurs désirs actuels et leurs actes prochains n'en sont pas moins conditionnés par le facteur électoral.

Or, depuis l'année 1914, le parti radical a perdu quarante-huit sièges conquis par les socialistes, ce qui correspond à la perte d'un million d'électeurs. Ce phénomène électoral serait beaucoup plus sensible si les socialistes de leur côté, n'avaient également perdu un million de sectateurs, passés au communisme. Mais l'inimitié des collectivistes et des communistes,

également disciples de Karl Marx, ne sera sans doute pas éternelle. Les collectivistes se couvrent sur le parti radical du déficit que leur infligent les communistes. Comment les dirigeants du radicalisme resteraient-ils indifférents à un processus qui, pour peu qu'il continue de se dérouler à la même vitesse, les aura dépossédés de leurs électeurs, de leurs sièges et de leurs prébendes, avant qu'il soit seulement le temps de deux ou trois législatures. L'élection de Narbonne a été un trait de lumière pour les plus aveugles. Le parti radical ne peut plus méconnaître que, dans son association avec la révolution sociale, c'est lui qui joue le rôle de cheval impitoyablement éperonné par l'écuyer marxiste. Comment, dans ces conditions, le Centrisme ne deviendrait-il pas, pour le parti radical, le refuge de grâce et de salut? Sans doute, aux jours de festivités rhétoriciennes, les orateurs du parti font-ils encore retentir les intangibles vérités premières et les fiers axiomes de combat, mais toutes ces fanfares sonnent faux et creux. La tendance immanente au désarmement et à l'apaisement intérieurs l'emporte sur une résistance qui devient de plus en plus logomachique.

Du centrisme, le parti radical n'est plus, en effet, séparé que par des logomachies, puisant seulement quelque réalité et quelque consistance dans l'intérêt propre ou dans le point d'honneur d'un petit nombre de personnalités.

Le petit pas vers le centre auquel la grande majorité des radicaux sont conviés par la force même des choses ne coûterait au parti aucun sacrifice doctrinal. Tout au plus le conduirait-il à s'alléger d'un programme qui n'est pas spécifiquement le sien puisque emprunté au marxisme. Il le ramènerait même en vertu d'une compensation appréciable à la pureté de ses origines et de ses traditions. Loin de le menacer dans la possession de ses avantages et prébendes il l' y maintiendrait et fortifierait. Ce n'est pas une considération négligeable.

L'opération ne serait pas, bien entendu, concevable si les modérés, à leur tour, n'effectuaient, vers le centre, un petit déplacement d'égale quantité et auquel nous n'apercevons pas de difficultés majeures. Il suffirait, pour parachever cette conjonction des centres, que la *Fédération républicaine* consentît à amalgamer ses troupes à celles de *l'Alliance démo-*

cratique avec qui elle a tant d'affinités, cependant que la gauche radicale s'entremettrait pour la réussite d'une opération analogue et symétrique, avec le parti radical proprement dit.

Nous serions bien mal compris ou nous nous serions bien mal expliqué, si l'on voyait dans ce qui précède l'énoncé d'une *combinazione* à l'ancienne manière italienne ou un effort vers la constitution d'un parti nouveau. Notre dessein est à l'antipode de celui qu'on serait peut-être tenté de nous prêter sur la foi de fallacieuses analogies. Nous nous proposons plus simplement de frayer une voie aux destins dans la direction où il nous apparaît qu'ils tendent toujours plus clairement, toujours plus manifestement, depuis dix ans.

Pour tout ce qui a été fait de bon, d'heureux et d'utile, dans ce laps de temps, on est bien obligé de voir l'œuvre du Centre républicain où se retrouve l'âme de celui qu'Albert Sorel appelait si justement ce pauvre Français de France, avec ses défauts, ses inconséquences, ses contradictions, mais aussi avec ses admirables qualités de résignation, de rebondissement et de générosité.

Veut-on nous permettre une comparaison mathématique? Volontiers, nous définirions le centre républicain, la diagonale du parallélogramme construit sur toutes les forces qui s'agitent et s'entre-croisent dans la nation. Par malheur on n'a pas toujours suivi cette diagonale depuis dix ans, et beaucoup de nos insuccès s'expliquent par là.

Ne parlons pas d'un nouveau parti à créer, d'un nouvel évangile à promulguer. Il s'agit, pour le moment, de donner corps à cette idée d'une majorité se constituant dans la chambre actuelle, d'après la reconnaissance de cette loi immanente : *au rebours du parlementarisme anglais fondé sur le rotativisme, le parlementarisme français doit reposer sur le centrisme.*

Nous ne réclamons, pour commencer, qu'une soumission à la nature des choses. Cet acquiescement une fois obtenu, le Centre républicain, confédération de partis bien plus que parti à proprement parler, pourrait vivre et s'organiser. Le plus sûr moyen de l'en empêcher serait, à coup sûr, de prétendre lui assigner, dès maintenant, un programme en 50 articles et une

constitution en 12 chapitres. Qu'il vive d'abord, et il se développera par étapes, spontanément, suivant une logique plus forte et plus sûre que celle des théoriciens.

Il n'a besoin, pour rénover nos institutions parlementaires mises en grand péril par les progrès du césarisme collectiviste et pour se procurer un regain de prestige et de popularité, que d'un but et d'une méthode.

La politique expérimentale se croit en mesure de lui indiquer l'une et l'autre avec quelque sûreté.

III

Pendant quelques années, le Centre républicain, hors l'expédition des affaires courantes, devra employer son activité à la solution du problème fiscal.

Ce n'est point là une simple vue de l'esprit, née de la préférence particulière d'un écrivain. Faut-il rappeler les origines du régime représentatif? Sa raison d'être primitive et essentielle ne se trouve-t-elle pas dans le domaine budgétaire et financier?

« Je demeure partisan de l'institution parlementaire. J'y vois la garantie des libertés publiques et civiles, *le plus sûr instrument de contrôle de l'administration et des finances.* »

Ainsi s'exprime, l'éminent homme d'état belge, M. Paul Hymans, dans un éloquent article sur la *Démocratie parlementaire.* On ne saurait mieux dire. Le parlementarisme ne se sauvera qu'en revenant à sa mission naturelle, en ressaisissant sa prérogative fondamentale qui est de consentir l'impôt et d'en contrôler le bon emploi. Quoi de moins imprévu ou de mieux indiqué?

Or, à l'heure actuelle, en dépit des illusions et des espérances surexcitées par ce qu'on a appelé abusivement un redressement financier, et qui n'est qu'un redressement monétaire, d'ailleurs incomplet, ni le gouvernement, ni la nation ne gouvernent mieux leur dépense. Nous ne voyons pas encore clair à nos affaires. Et la faute en est à une fiscalité qui se symbolise par le chaos. C'est peu de dire que la France est le peuple du monde le plus mal imposé. Le gouvernement ne sait pas ce qu'il vote et le contribuable ne sait pas ce qu'il

paie. Il en résulte une situation extrêmement grave qui menace à la fois la prospérité de la nation et l'avenir du parlementarisme.

Sous le vieux régime fiscal, antérieur à la guerre, les choses allaient de soi sans dommage pour l'assujetti, tenu seulement de fournir quelques renseignements sans importance au fisc représenté par l'administration, par les maires et les répartiteurs, par les notaires en matière de mutations et de successions. La marge de l'arbitraire restait assez faible pour que le contribuable pût s'en désintéresser. Rares étaient les recours au contentieux.

Les suites de la guerre, multipliées par l'invasion de procédés marxistes, ont tout changé. Les lois du 29 mars 1914, du 15 juillet 1914 et du 31 juillet 1917 ont substitué, dans le moment où il était le plus dangereux d'y procéder, la fiscalité personnelle, prévue et définie par le *Manifeste du Parti communiste*, à la fiscalité réelle qui nous était donnée auparavant comme la plus belle conquête de la Révolution.

L'impôt sur le chiffre d'affaires a pris naissance le 25 juin 1920. D'autres lois, celles notamment du 30 juin 1923, du 22 mars 1924 et du 13 juillet 1925, du 4 décembre 1925, ont concouru à la majoration des taux, à l'extension des exonérations démagogiques et à l'aggravation des pénalités.

L'inquisition et sa sœur la délation sont entrées en scène. On ne sait rien de plus pénible que le métier de contribuable, contraint de collaborer avec les agents du fisc, de leur dénoncer ses employés, d'avoir l'œil constamment fixé sur un calendrier fiscal, qui ne lui laisse pas une semaine de répit, de souscrire d'innombrables déclarations sur des formules hiéroglyphiques, de répondre aux convocations du fisc et de lui fournir des explications, de se pencher anxieux sur des barèmes plus hérissés qu'une table de logarithmes, sans, d'ailleurs, le moindre espoir d'y trouver quelque éclaircissement.

L'année 1926, l'année de la grande panique financière, aura assisté au triomphe du fisc dans toute la formidable majesté de sa tyrannie et de son incohérence. Il a fallu, en

vérité, pour que les Français acceptassent de se ployer sous un joug aussi rude, toute la vivacité de leur sentiment patriotique et la conscience d'une nécessité supérieure et implacable. Le fisc s'y est repris jusqu'à quatre fois en cette année fatidique.

Le 4 avril éclatait sur nos têtes une loi portant création de ressources nouvelles. Cette loi, au regard de la science française, est un véritable « monstre ». Quelqu'un l'a comparée à un « puzzle » auquel se serait complu une législation facétieuse. Qu'on se figure soixante articles se succédant, sans le moindre lien logique entre eux, sans le moindre esprit de suite.

C'est l'orgie du pêle-mêle et de l'enchevêtrement. Il y est question, en deux ou trois endroits, de l'impôt général sur le revenu. Des dispositions réglementaires inattendues, des pénalités nouvelles et draconiennes y alternent avec le statut fiscal des titres à ordre, l'établissement d'une taxe civique et d'un carnet de coupons, voués d'ailleurs l'un et l'autre à un prompt abandon, l'extension du droit de regard dans les banques, puis des taxes, des surtaxes, des augmentations et des majorations sur les matières et les denrées les plus hétéroclites.

La loi de finances ordinaire du 29 avril aggrave encore l'imbroglio. Elle se caractérise par la même anarchie fiscale. Il semble qu'une imagination en délire se soit acharnée à la découverte de matières imposables inédites. On voit apparaître comme un tourbillon, des sanctions contre les patrons en matière de taxe d'apprentissage, des majorations sur le droit de timbre des affiches lumineuses, des taxations sur les jetons de présence, sur les permis de conduire, sur l'origine des charbons, etc...

Le 3 août, c'est l'apothéose du fisc. Dans l'intervalle : le Cartel s'est effondré et M. Poincaré a pris le pouvoir. Officiellement, il s'agit d'ouvrir des crédits supplémentaires au budget en cours et de pourvoir au fonctionnement de la Caisse nationale d'amortissement. Cet euphémisme se traduit, dans la pratique, par treize milliards de charges nouvelles. La loi du 3 août 1926 touche presque tous les impôts, tantôt pour en modifier l'assiette et le recouvrement, tantôt

pour en élever le taux à environ six fois le chiffre de juillet 1914. Elle nous apporte la taxe complémentaire et exceptionnelle de la première mutation.

Enfin, le 26 décembre, une autre loi de finances valait à l'infortuné contribuable de France un quatrième supplément de textes fiscaux, se rapportant à l'impôt foncier non bâti, à l'impôt cédulaire sur le revenu, à l'impôt sur le chiffre d'affaires, aux spécialités pharmaceutiques, aux spectacles, etc.

Si nous faisions un article de technicité pure, il nous faudrait consacrer en outre, plusieurs pages à l'énumération des décrets pris et des arrêtés rendus dans l'ordre fiscal en conséquence de l'habitude contractée par les Chambres de renvoyer à un règlement d'administration publique les conditions d'application même des lois de finances.

Le souci d'être complet nous amènerait aussi à analyser brièvement une demi-douzaine de lois de douzièmes provisoires, autant de collectifs, ayant servi de véhicules à de nouvelles prescriptions, majorations, modifications qui se comptent par centaines.

Une brève statistique nous fera prendre une idée exacte de l'inextricable fouillis qui est censé constituer le droit fiscal français. Du 11 mai 1924 au 31 décembre 1926, le parlement a voté plus de mille articles de lois fiscaux, complétés par autant d'articles, de décrets, arrêtés, instructions, circulaires. Nous avons sous les yeux un ouvrage où d'intrépides spécialistes ont essayé de frayer quelques sentiers dans ce maquis impénétrable. Douze cent cinquante pages, en petit texte, de trois volumes in-8° n'ont pas suffi à la besogne. Personne, à commencer par l'administration elle-même, ne peut caresser l'espoir de se retrouver dans une accumulation de textes et de barèmes qui se coupent, se recoupent, se contredisent, s'annulent, s'abrogent et se revivifient les uns les autres. Un essai de codification, confié à une commission spéciale comprenant trois députés, deux sénateurs, a été tenté il y a trois ans. Ce travail, effectué en sept parties, n'a amélioré en aucune façon le lot des contribuables, car il s'est borné à enregistrer bout à bout les textes existants sans faire disparaître les contradictions, combler les lacunes, élaguer les superfluités et éclairer les obscurités. Mais le contribuable n'est pas la seule

victime du fisc qui ne donne à ses propres agents aucune facilité pour exercer leurs fonctions.

L'association des contrôleurs du département de la Seine, par le moyen d'une protestation qui a fait quelque bruit, s'élevait l'an dernier contre un état de choses qui fait de l'assiette de l'impôt un véritable casse-tête chinois. Ce document est précieux, car il achève de nous montrer le paradoxe dérisoire d'une fiscalité aggressive qui met aux prises l'agent et le contribuable dans une âpre lutte à laquelle manque l'arbitrage de textes clairs et précis. C'est une bataille dans la nuit. L'agent perçoit au petit bonheur et le contribuable paie sans savoir pourquoi, puisque, de l'aveu de M. Léon Dausset, alors sénateur de la Seine, la solution de la difficulté la plus élémentaire en matière fiscale requiert la consultation de centaines de volumes relatant la jurisprudence des tribunaux et des cours, les instructions, les circulaires, les solutions d'administrations et les opinions doctrinaires. Plutôt que de se condamner à un effort pénible et fastidieux s'il l'accomplit lui-même, douteux et coûteux, s'il le fait accomplir par un spécialiste, le contribuable excédé, résigné, se borne à consulter le total des avertissements et paie ce qui lui est demandé.

Il en résulte d'étonnantes et mirifiques et démoralisantes plus-values budgétaires, faites, sans doute, pour notable partie, d'invérifiables trop-perçus.

Il en résulte, plus certainement encore, pour les institutions parlementaires, un surcroît de discrédit, un germe de précarité, un risque croissant de désaffection. Dès la fin de 1919, l'Allemagne s'est donné un code ou plutôt une constitution fiscale qui, dans l'espace de 463 articles, règle une fois pour toutes, les détails de procédure, d'exécution et d'application et qui a pour caractéristique de n'abandonner aucune partie du régime fiscal à l'arbitraire administratif.

Pécherait-on le moindrement par exagération, si l'on affirmait qu'en persistant dans son impuissance à imiter cet exemple, le régime parlementaire français donnerait une sorte de démission morale en faveur du communisme d'État.

IV

Le problème fiscal est un problème cardinal. Faute d'avoir reçu une solution il embouteille et obstrue toutes les avenues de la politique.

Écoutons M. François-Marsal dans une récente interview accordée à un grand journal parisien :

« Il est indispensable de refondre notre système d'impôts, en se préoccupant avant tout de ne pas gêner la formation des capitaux, d'inciter les Français au travail et de développer chez eux l'esprit d'entreprise. C'est aux gouvernants qu'il appartient de rédiger le grand programme fiscal qui doit demain doter la France d'un système d'impôts vraiment moderne. »

Nous nous approprions volontiers la première partie de cette formule lapidaire. Mais nous sommes dans l'obligation d'en écarter nettement la seconde. Il peut se faire qu'en doctrine pure l'initiative financière appartienne au gouvernement. Mais nous nous méfions terriblement de deux sortes de réformes, celles de l'initiative gouvernementale nous inquiétant tout autant que celles de l'initiative socialiste. Une expérience désenchantante ne nous a que trop révélé et nous confirme tous les jours le manque total d'initiative, en ces matières, d'un pouvoir exécutif impuissant à retenir ses prérogatives fondamentales contre les envahissements du syndicalisme et les usurpations des commissions parlementaires.

Si nous devons attendre une réforme opérée par le gouvernement, il ne nous reste qu'à nous mettre à la recherche d'un orme, arbre légendaire dont l'ombre passe pour inspirer la vertu de patience aux gens pressés. Nous n'irons pas jusqu'à dresser, avec le regretté Robert de Jouvenel, l'acte de décès de l'exécutif. Mais son état de demi-paralysie n'est que trop évident. Il n'y a plus désormais d'espérance et de ressource que dans le parlement et l'opinion.

C'est donc à la majorité républicaine et non à l'État qu'incombe la réforme fiscale.

Par cela même qu'il concevrait la primauté du problème fiscal, qu'il se rangerait à l'idée de concentrer toutes ses

forces et ses capacités sur la création d'un système d'impôts vraiment moderne, le Centre républicain se donnerait aussitôt une raison d'être, de vivre, d'agir. La veille, il était flasque, inconsistant, flottant, mal assuré de ses limites. Le lendemain, il est organisé, solide et résistant et pourvu de ses frontières naturelles. Une foule de questions secondaires et adventives, auxquelles il s'attarde trop souvent, se trouve du même coup résolues, notamment celle de ses relations avec les partis socialistes. Le problème fiscal, dès qu'il est posé de la façon qu'on vient de dire, a la vertu d'opérer un tri instantané entre les tenants de l'ordre dans la liberté et les champions du désordre clichés dans le despotisme. Mettre de l'ordre dans la fiscalité, c'est par une conséquence certaine, mettre de l'ordre dans les cerveaux, dans les doctrines, car tout procède du code fiscal et tout y revient. Le problème fiscal envisagé sous l'angle de l'ordre, c'est le seul noyau central, autour duquel la nébuleuse centriste pourra s'ordonner.

Quant à la méthode, on n'aura garde de l'aller demander aux théoriciens et aux inventeurs. Elle nous est donnée par la politique expérimentale, c'est-à-dire par la série des événements politiques auxquels nous avons assisté depuis dix ans.

N'avons-nous pas vu, chaque fois qu'une grosse difficulté s'est présentée, le recours à un comité d'experts s'imposer comme la seule voie de salut. Le culte de l'incompétence semble avoir perdu ses derniers fidèles. Aux experts a été commise l'étude complète et approfondie de la question. Ils ont été chargés de fournir un plan d'action sur lequel il a appartenu aux gouvernants et aux parlements de statuer en dernier ressort.

Il faut que le Centre républicain en vienne à cette méthode, s'il a souci de l'avenir de la démocratie parlementaire.

Dans notre esprit, il n'est nullement indispensable de déclencher à cette fin la lourde machine de la procédure parlementaire, si fertile en gaspillage de mouvements et en dissipation de forces. Point n'est besoin au comité d'experts de solennelles investitures. Il suffit de l'initiative de quelques députés résolus pour l'appeler à l'existence et le recruter parmi les financiers, les économistes, les agents du fisc et

les assujettis. Si les experts sont judicieusement choisis, s'ils possèdent la compétence, ils ne seront pas longs à acquérir l'autorité et la popularité. La marche de leurs travaux sera suivie avec un intérêt passionné par la masse des contribuables molestés et brimés par notre système fiscal.

Au surplus, ce serait une grave faute que de porter au parlement le plan appelé à sortir de leurs délibérations sans avoir soumis celui-ci à l'épreuve d'une grande controverse nationale. Notre Parlement foisonne en orateurs éloquents qui, de cent tribunes dominicales, déversent régulièrement des ondes torrentielles de rhétorique sur la nation. Ils prendront pour thème le plan de réforme fiscale. L'opinion publique, tirée de sa torpeur et de sa somnolence, remuée jusqu'en ses profondeurs, se prononcera. Et c'est alors seulement qu'il conviendra de saisir le Parlement. Il ne devra même pas l'être sans que le Conseil d'État ait été consulté et sans que ce haut organe de jurisprudence ait mis au point le texte proposé en vertu d'une procédure dont il conviendra de ne jamais se départir par la suite.

La part d'invention dans ce que nous proposons est nulle. Encore une fois, il n'y a, dans tout ce qui précède, rien que de simple, que de conforme à l'évolution naturelle. Il s'agit de sauver la démocratie parlementaire, en train de se perdre. Cessons d'ouvrir, par l'incohérence fiscale, une porte aux révolutions politiques et sociales. Ne commettons plus l'inconséquence de voter des lois en hâte sans avoir préparé l'opinion publique à les recevoir et sans les avoir soumises à l'examen préalable des techniciens et des juristes. Dans l'acte de soumettre au Conseil d'État un texte avant de rendre celui-ci définitif il y aura peut-être de la part du Parlement quelque humilité, mais n'y a-t-il pas un aveu d'impuissance à le lui soumetre, après coup, aux fins de redressement, par voie de règlement d'administration publique?

C'est ainsi et non autrement, que les réformes s'effectuent et que les parlements se relèvent.

Il est temps de substituer à l'orageuse discussion des programmes négatifs la paisible détermination des réformes positives. Et, pour mieux dire, il est temps, pour le centre républicain de restaurer, dans sa vérité première, la notion

même de réforme. On a abandonné, petit à petit, au socialisme marxiste le monopole des réformes. La boutique marxiste est la seule approvisionnée et, partant, achalandée. On a laissé s'implanter dans les esprits cette idée meurtrière que faire une réforme, c'est nécessairement enrichir nos codes de lois socialistes. Sur les mille articles dont se composent nos lois fiscales, il y en a peut-être six cents qui constituent autant de concessions arrachées à la faiblesse du Centre par l'ascendant des marxistes. Il faut que le Centre se le dise et il faut que tous sachent qu'il est capable, lui aussi, d'audace originale, constructive et réformatrice. Sinon, ni rien, ni personne, ne conjureront la lente transformation de notre démocratie parlementaire en démocratie césarienne et collectiviste. Les gens du centre ne soupçonnent pas quel regain de popularité vaudraient à leur parti la propagande et l'action auxquelles nous les convions, dès qu'elles auraient rendu sensible à toutes les classes le bénéfice à tirer par chacune d'elles d'une réforme fiscale.

Il y a crise du parlementarisme. Nous croyons en avoir indiqué avec exactitude la cause, en éclairant notre démonstration à la lumière des expériences italienne et espagnole.

Il nous incombait de formuler un remède. Or, celui-ci nous est fourni par l'évolution naturelle qui ramène invariablement, en France, les essais de rotativisme anglais à la concentration, laquelle n'a de chance de retenir le parlementarisme français sur la mauvaise pente qu'en se conformant à cette autre loi de nature : le contrôle de l'administration et des finances, la renonciation à l'absolutisme socialiste, la collaboration avec les compétences.

Pour conclure, qu'on nous permette une nouvelle citation empruntée à M. Paul Hymans qui, voyant comme nous, dans l'institution parlementaire la garantie des libertés publiques et le plus sûr instrument de contrôle mis à la disposition des gouvernés, considère « qu'elle peut s'écrouler comme tout autre régime, comme toute autre forme de gouvernement, si elle se nourrit d'une vague et creuse phraséologie, si elle méconnaît les réalités de l'histoire et les leçons de l'expérience ».

FELS

C'EST TOUT ET CE N'EST RIEN

PREMIÈRE PARTIE

ROSELINE DE GLÈNES

I

LES PORTRAITS INFIDÈLES

Large, carré d'épaules, la tête haute, le cheveu frisé, Paul Nartelle, qui avait attendu sa femme dans le hall assez de temps pour concilier la dignité avec la courtoisie, marcha d'un pas balancé vers la salle à manger de l'hôtel *Lone Tree.* On y atteignait par un couloir assez sombre, où la porte de l'office était masquée d'un miroir. Paul Nartelle, s'étant à lui-même accordé un regard, se vit plein de dignité et de calme, les traits réguliers et beaux, fait pour commander. Et il entra avec sérénité.

La salle à manger était blanche, et toute en fenêtres. Dans le monde extérieur, au delà de ces fenêtres, flottait une draperie pourprée de bougainvillées. Plus loin encore, une profonde étendue de pins veloutés moutonnait sur une pente et portait à sa dernière cime la lame bleue de la Méditerranée.

Sur un dressoir, au centre de la salle, des langoustes hérissaient une bataille d'armures roses; un bouquet de crevettes était piqué sur une pelote de glace; de petites pêches dures reposaient sur des feuilles, avec des figues bleues.

Assis devant les tables, les hommes laissaient voir des poitrines brûlées. Ceux qui avaient pratiqué la côte se reconnaissaient à des chemises à carreaux, jaunes et noires, ou orangées et vertes, qu'on vendait à quinze kilomètres

de là, à Saint-Trans. Quelques-uns portaient comme les mécaniciens des pantalons de toile bleue. Les pieds bossuaient les espadrilles. Les femmes étaient nues dans des tuniques de toile à sac, tissée par un ascète qui vivait dans la montagne. Aucune ne portait de bas. Leurs sandales, étaient attachées à l'antique par des lanières.

Paul Nartelle entra, l'air sérieux et l'œil rond. Madame Fumatori, qui était assise à un guéridon dans un angle, avec son mari et sa petite-fille, dit presque à haute voix :

— Voilà le beau Nartelle qui marche comme un maçon.

A l'autre bout de la salle, André Le Capelan dit à Roger de Sarcles :

— Voilà cet idiot de Nartelle, qui marche comme un empereur.

Une jeune femme blonde, ayant traversé le hall, pénétra dans le tunnel du couloir. Quand elle passa devant la glace, elle vit un visage de douceur, modelé d'ombres impalpables. Une chevelure d'un blond de lumière, crespelée et grappillonnante, lui faisait un nimbe de sagesse. Elle sourit à cette figure d'elle-même. Le sourire était sa parole ordinaire. Elle alla s'asseoir toute seule à une table, le long d'un mur. Elle portait une robe de voile bleu, qui se dégradait en blanc, et qui finissait par des pointes de toutes les couleurs, un arc-en-ciel de mouchoirs. Il y avait sur sa table une bouteille d'eau de Vals. Quand elle entra, madame Fumatori, qui ne manquait jamais d'observer la porte, ne vit que l'apparence d'une petite femme insignifiante.

— Ah ! — dit-elle, — madame Deblive.

Mais à l'autre bout de la salle, le monde changea pour Carlos Landry. Il vit apparaître la fée des neiges en personne, la lumière de la lumière, la tendresse de son cœur.

La vie de madame Deblive avait été assez triste, et tout le monde le savait. Mais elle avait fait de toutes ses déceptions sa raison et sa forme. « Eh bien, voilà », disait-elle quand un projet manquait, « Eh bien, voilà » quand le ciel bleu devenait gris. On sentait dans ses paroles la résignation, l'attente de nouveaux malheurs, la douceur acquise et une fierté stoïque. Effaçant la première image d'elle-même, que personne ne se

souvenait d'avoir connue, elle s'était reconstruite sur ce modèle. Elle ne faisait pas de gestes, pour ne pas attirer la foudre; elle restait silencieuse et souriante, pareille à une victime offerte. Toute la liberté de son âme s'était retirée dans sa voix. Elle parlait comme un rossignol chante, et chacune de ses phrases était une mélodie.

— C'est ta faute, — chantonnait-elle.

— Sol, do-dièse, la, — solfiait Landry; — vous êtes en ré, et vous finissez sur la dominante, pour vous enfuir plus facilement.

Elle riait, et ce rire finissait par un grand soupir.

— Vous composez un opéra par jour, — lui disait-il encore.

Il notait les thèmes de ses phrases familières. Ce petit bouquet de mélodies, couleur de myosotis, c'était toute son amie.

Roger de Sarcles, Carlos Landry et André le Capelan déjeunaient ensemble à la dernière table de droite, sous un palmier aux doigts écartés qui semblait les bénir.

Sarcles était un jeune peintre déjà illustre. Assez hardi pour être reconnu par les jeunes, les classiques se souvenaient qu'il avait été le meilleur élève de l'atelier Bonnat. On l'enviait d'être heureux et beau. Mais le doute le torturait en secret. Ses yeux gris clair avaient un regard inquiet. Dans une figure de pirate sarrasin, son sourire blanc demandait grâce. Il passait des heures seul devant ses toiles. Des voix diverses le harcelaient de conseils. « Un style plus franc! Qui ne s'exprime pas tout entier n'est pas artiste, disait l'une. — L'art est une tradition, — disait l'autre. — Tu travailles trop, — disait une troisième, — tu gâches ce que tu as bien commencé. — C'est cela, — disait ironiquement une quatrième, — contente-toi des bonheurs de l'esquisse. » Il prenait en horreur la toile bien venue. « Détruis, disait la voix. Qu'importe une toile perdue, si tu progresses. Le but n'est pas le tableau, mais l'art. Va plus loin, quand ton œuvre y passerait. » Il sortait hagard de ces dialogues. Au milieu de ses doutes, une force intérieure l'obligeait pourtant à peindre. Il savait, par une conscience obscure et invincible, qu'il était né peintre. Ses défauts, son impuissance le tourmentaient.

Il désespérait, mais il ne doutait pas. Il descendait déjeuner avec ses amis. Il se mêlait aux propos et restait absent, l'air aimable et le sourire contraint. Il craignait un mauvais génie caché dans toutes les aventures. A chaque offre du destin, il avait envie de dire non. Il aimait et il ne souhaitait pas de posséder ce qu'il aimait. Il n'avait pas le goût du bonheur. Il excusait cette lâcheté naturelle en se déclarant indigne de ce qu'il se refusait, et cette mauvaise opinion de lui-même, par un juste retour, lui donnait une raison de plus d'être découragé. Après quoi, il avait peur d'avoir raison, et de s'être accusé justement. Quelquefois il se regardait longtemps dans un miroir, et il demandait à son modèle, une belle fille qu'il avait fait venir de Marseille :

— Est-ce que tu crois que je peux être encore aimé?

André le Capelan avait toujours été l'ami de Sarcles. Ils s'étaient connus à l'atelier. Ils avaient exposé la même année. Ils vendaient leurs toiles au même marchand, mais à des prix différents. Cette amitié était la raison d'être d'André le Capelan. C'est par elle qu'il était connu. Il avait toujours été personnage de second plan, et n'en souffrait pas. Il se trouvait fort bien dans cette pénombre éclairée. Il savourait sa vie, et prenait plus de plaisir à peindre que s'il avait eu du génie. Il avait l'esprit vif et brillant, au contraire de sa peinture qui était un peu sèche et maigre. La lumière étincelait dans ses propos. Il était cordial et agréable. Tandis que Sarcles était maigre et brun, André était rose, avec des traits fins.

Le troisième de ces amis, Carlos Landry, était étrange : des yeux brillants dans un visage ravagé; un corps ascétique, mais le goût des plaisirs; une vivacité méridionale avec un esprit métaphysique. C'était l'homme qui s'amusait le plus de ses propres idées. Il avait fait des vers, qui passaient pour assez beaux. Au temps du symbolisme, il avait compté entre les génies hermétiques. Mais depuis bien longtemps on n'avait pas vu un poème de lui; il s'occupait de sciences; les vérités prenaient dans son esprit la forme de spirales et de fumées.

Les trois amis causaient. Sarcles, en apparence dans les nuages, surprenait tout de son œil inquiet. Il avait attrapé le

regard de Landry quand madame Deblive était entrée. Une imagination bizarre, plus digne de Landry que de lui-même, avait traversé son esprit. Il avait vu, de ses yeux vu, le temps d'un éclair, tous ces courants de pensées qui traversaient la salle. Un système de lampes s'allumait et s'éteignait, comme les poissons qui meurent, au passage de ces courants. Puis tout à coup, au fond d'une chambre, il avait vu dans un fauteuil, près d'une de ces lampes, un homme occupé à lire, et c'était justement le courant de sa pensée qui tenait la lampe allumée. Une distraction la pâlissait; elle s'éteindrait toute seule quand le liseur s'endormirait. Il fit part à ses amis de ces inventions. Ils n'en furent pas étonnés.

Artistes, ils avaient soutenu tous les trois la lutte avec les apparences. Ils savaient quelles vaines images dansent devant nos yeux. Tourmentés du désir de fixer un inconstant mirage, on eût retrouvé ce désir au fond de leurs propos.

— J'en ferai un ballet, — dit Landry.

Le Capelan, parce qu'il était l'ami de Sarcles, prolongea sa pensée.

— On serait bien surpris, — dit-il, — le jour où tes courants, en allumant des lampes, révèleraient les sympathies secrètes. Tu vois la lampe de la caissière s'éclairer quand arrive Fansu-Pessu, ou celle de la mère Fumatori s'illuminant sous les yeux de son mari quand elle voit Nartelle.

Rien n'agaçait Sarcles comme cette façon d'André de s'emparer naïvement de ses idées.

— Oh! répliqua-t-il, — toujours la mère Fumatori! Tu crois que c'est un volcan. Mais ces yeux de braise, ces bouches de pulpe et tout ce tonnerre de sentiments écarlates, ça fait zéro. Elle n'allumerait pas un lumignon. Les passionnées, ce sont les blondes pâles, un peu lymphatiques, silencieuses, avec des yeux bleus. Voilà celles que suivent les catastrophes. Tiens, la petite Deblive...

Ce fut le tour de Landry d'être mal à l'aise à ce nom, et il coupa la conversation.

— Tu sais, mon vieux, — dit-il à Sarcles, — ton allumage de pensées, c'est déjà dans Maeterlinck : l'auréole de saint Antoine s'éclaire comme une femme rougit. Et quant à l'idée que nous sommes le contraire de ce que nous paraissons...

Landry excellait à tirer d'un paradoxe un paradoxe plus fort, et à y faire briller une facette.

— On n'est pas le contraire de ce qu'on paraît, — dit-il, — ce serait trop facile; on est le contraire de ce qu'on est.

Et content d'une phrase de si bonne mine, il fit jaillir de son esprit, comme un fakir fait croître une tige de blé, un argument qu'il n'avait pas prévu.

— Quand tu as été toi-même pendant quelque temps, — dit-il, — les forces qui te poussaient s'annulent. Des forces antagonistes te ramènent et le mouvement change de sens. La mère Fumatori est une vieille passionnée; mais elle jette sa passion en fumée. C'est pourquoi il ne lui arrive rien. Quand elle a laissé filer en paroles des torrents de désirs, les forces de conservation s'emparent d'elle et la calment. Et tout le monde est ainsi. Une coquette a bientôt gaspillé sa coquetterie et elle sent naître un grand besoin de tendresse. Une femme sage et fidèle veut être tout à coup frivole et adulée. Nous sommes des systèmes oscillants, mon vieux.

Et Landry ne cacha pas à ses amis qu'il avait l'intention d'écrire une comédie là-dessus. Les personnages au lieu d'être fixes et définis auraient erré entre leur âme et leur contraire. Il trouva le titre : *Les Portraits Infidèles*. Mais les projets de Landry se défaisaient comme des nuages.

Déjà devant les convives arrivés les premiers, les maîtres d'hôtel posaient en se courbant les aubergines frites. Nartelle avait fini de manger une sole. Dans le tumulte et le cliquetis, les garçons empressés semblaient voler. A ce moment la porte s'ouvrit et une magnifique créature entra. Elle était grande et vêtue d'une robe blanche. Elle semblait très simple, et même un peu gênée. Elle demanda au maître d'hôtel de lui indiquer une table. Elle faisait glisser sur son épaule, pour se donner une contenance, une écharpe jaune et rose. Il y avait de l'exquis dans ses gestes. Toute timide qu'elle parût, on sentait qu'elle avait l'habitude de commander et de tenir son rang. Mais ses yeux dorés demandaient grâce à toute la terre.

Les têtes se levèrent et tous les regards la considérèrent. Nartelle avait tourné tout d'une pièce pour mieux la voir, et ses yeux ronds s'écarquillaient. Ce succès ne semblait pas

accroître la gêne de la jeune femme. Sa timidité était naturelle, mais limitée. Peut-être ne voyait-elle pas qu'on la regardait. Peut-être y était-elle accoutumée. Tout à coup, elle aperçut Roger de Sarcles et lui sourit. Il paraissait stupéfait. Il se leva et alla la saluer. Quand il regagna sa table, comme il passait près de Nartelle, celui-ci l'interrogea.

— C'est madame de Glènes, — dit le peintre. — Elle vient un mois chez sa tante Larty, qui habite aux Cannebiers. Elle l'a devancée de quelques jours, qu'elle passera à l'hôtel.

Ceux qui avaient déjeuné se levaient de table, et allaient s'asseoir par groupes dans le hall. Les fauteuils aux dossiers renversés formaient le cercle autour des petites tables chargées de tasses. Les chiens levaient le nez vers le sucre. C'est alors que madame Nartelle parut. C'était une petite femme brune dont les traits étaient si changeants, le visage si prompt, la parole si vive qu'elle ne ressemblait jamais à elle-même, et que nul ne pouvait se flatter d'avoir vu son visage. Elle passa au milieu des rires, jeta des mots, s'engouffra devant le couloir, contourna le flot de ceux qui sortaient, s'arrêta court devant la glace, rectifia ses cheveux, fit soudain à son image une grimace épouvantable, et entra d'un air candide et naturel.

— C'est à cette heure que tu arrives? — demanda son mari.

La congestion le gonflait d'une fumée rouge. Mais elle ne daigna pas répondre. Elle semblait transformée en une petite fille merveilleusement sage.

— D'où viens-tu? — demanda Nartelle.

— Nous avons essayé le petit bateau insubmersible, — dit-elle. — Il s'est retourné comme une crêpe; après quoi il a flotté à l'envers : c'est comme cela qu'il est insubmersible; mais nous, nous sommes allés par le fond....

Nartelle était devenu bleu; il semblait au point d'éclater :

— Tu as de l'aplomb, — cria-t-il; — c'est une histoire que je t'ai racontée hier.

— Tu crois? — répondit-elle avec indifférence, et elle mangea des aubergines.

Elle tenait les yeux baissés. Quand elle les leva, elle aperçut la nouvelle venue qui fleurissait toute seule à sa table. Elle demanda :

— Qu'est-ce que cette femme blonde?

— Elle s'appelle madame de Glènes, — répondit Nartelle redevenu soudain tranquille. — C'est une amie de Sarcles.

— Ah! — dit madame Nartelle. Et elle ajouta simplement :

— Elle est laide.

II

L'AQUARELLE INTERROMPUE

« Exactement une jeune fille, pensa André Le Capelan. Une jeune fille avant son premier bal. »

Il était assis au pied d'une falaise, dans une crique de sable entre des rochers, devant la mer. Sa boîte d'aquarelle était sur ses genoux. Il trempa le pinceau dans l'eau pure et mouilla le haut de la feuille où il allait peindre le ciel. Le papier grenu ruissela comme une plage quittée par le flot.

« Une jeune fille, songeait le peintre. Une âme si transparente que le dépit, la tendresse, le plaisir se reconnaissent, comme le bleu des veines sous la peau. Avec son air timide et pur, elle est prompte comme le feu. »

Il mêlait sur la palette d'émail un peu d'outremer à l'azur verdissant du bleu de Prusse. Mais d'autres couleurs étaient devant ses yeux. Sur la feuille brillante et blanche, il voyait, image aérienne, le visage charmant de madame de Glènes.

Il y avait maintenant trois semaines qu'elle était apparue, à l'heure du déjeûner, dans la salle à manger de *Lone Tree*, et que Roger de Sarcles lui avait présenté son ami André.

A vingt-sept ans, elle semblait une jeune déesse, légère et d'un marbre vivant. Ses doux cheveux, pareils au blé qui brunit, courbaient des reflets d'or sur leurs ombres bleuissantes. Un soir, Le Capelan l'avait rencontrée sur la terrasse de l'hôtel et comme elle s'arrêtait et qu'elle lui parlait, le vent de la mer avait brusquement jeté le désordre dans ce peuple de cheveux captifs et composés. Ils flottaient devant son visage, plus fins que toute soie. La lumière d'une lampe, en les traversant, en faisait un rideau d'or impalpable qui battait dans la nuit. Lasse de cette danse sans poids sur son visage et devant ses regards, elle les avait maintenus de la

main sur son front, comme une couronne, et elle se tenait, debout dans le vent, le bras levé.

Tandis qu'André rêvait, sa main et son œil, attentifs au travail, suivaient et dessinaient un nuage blanc. L'image de Roseline de Glènes s'effaça et il fut tout occupé à gonfler le flanc lumineux de la nuée, et à étaler au-dessous, d'un lavis horizontal, sa base plate. Le nuage, étiré par une brise qui n'était pas sensible de la terre, s'effilait lentement, creusé d'un long désir; et au moment d'être dessiné, il perdait dans l'espace ses linéaments gris.

Tandis qu'André mêlait le noir et le carmin, le visage de Roseline reparut. La vision, pareille au nuage, se défaisait pour se recomposer. Elle semblait jouer avec le regard du peintre. Elle s'avançait nette et brillante comme une figure de théâtre; elle fondait et redevenait brume. Que de fois déjà, il avait connu cette illusion! Il la voyait si précisément qu'il croyait pouvoir dessiner cet être réel, et qu'il prenait un album et un crayon. Mais, au contact du premier trait tracé, le prestige désenchanté se dissolvait. Cette fois encore, il la voyait, à croire qu'il allait la décalquer. Son regard d'or avait une douceur enfantine. Un jeu charmant de la lumière et de l'ombre teignait d'air et de jour l'ovale pur du visage. C'était un portrait pareil à une Ombre heureuse. André revoyait un à un tous ces tons qu'il aimait, et ce plan un peu bruni qui dorait la tempe, et ce passage de nacre, qui menait à la fleur de carmin de la joue. Il voyait le dessin pur solide et des lèvres, qui paraissaient remuer sur une lueur de nacre. Ainsi quand ils parlaient dans la grande lumière de midi sur la plage, si Roseline riait, un fil de lumière mouillée glissait sur chaque dent, et André connaissait leur dessin une à une, et celle de côté qui était toute petite. Telle Roseline riait encore, et ses yeux restaient tendres dans son jeune visage illuminé. Puis tout s'effaça comme un fantôme moqueur et triste, qui dit : « Pourquoi ne sais-tu pas me retenir? Adieu : voici l'heure où je m'éteins. » Et André ne vit plus que le grand ciel, liquide au-dessus de la mer liquide. L'aquarelle séchait.

Il commença mollement à dessiner les reflets de la mer. Elle était bordée à l'horizon d'un ourlet bleu sombre, qui se relevait

en mur, et au-dessous commençait la magie. C'étaient sur un champ bleu violet, mille lumières de turquoise pâle, qui semblaient toutes disposées horizontalement, et dont l'ensemble formait pourtant des serpentements, des courbes contournées et glissantes, jusqu'à un endroit où se trouvait une grande mare de ce même bleu doré de turquoise morte, une sorte de lac lumineux et immobile dans le sein agité de la mer. Un peu plus bas encore, une vague se défaisait sans cesse. André guettait le moment où elle commençait à se courber et à se tendre; elle devenait d'un bleu noir d'indigo. Pendant le temps d'un éclair les deux versants étaient également sombres. Un fouillis d'écume apparaissait à la crête. Le flanc d'où venait le mouvement était un peu incurvé et rayé de blanc comme sous les dents d'un peigne. Puis tout s'écroulait, et il n'y avait plus qu'une plaque d'or.

André, l'œil attentif, le pinceau à la main, se fatiguait à suivre ce mouvement et ce recommencement. Il voyait des formes paraître et n'exister plus. Un soulèvement perpétuel semblait l'œuvre de mille génies joyeux de la mer, qui en élevaient la surface comme un manteau. Et de leurs mouvements naissaient des ondes enchevêtrées, ridées elles-mêmes de milliers de vaguelettes. Ces ondes dansaient, se creusaient et s'élevaient à des cadences infiniment compliquées. D'autres vagues déferlaient, et aucune n'était au même temps. Celle-là se gonflait quand celle-ci s'écroulait. Des barrettes d'écume brillaient à la file, comme des petites âmes blanches qui duraient une seconde. Qui sait si dans cette seconde des drames entiers ne s'y jouaient pas, et toute la longue histoire de la douleur et de la mort?

Ainsi le peintre épiait le visage changeant de la mer, et regrettant cette lutte, cette fuite, cette éternelle moquerie de l'insaisissable. Et lui il pensait encore à Roseline.

Déjà les vastes nuages se doraient. Le ciel verdissait à la base tandis que les hautes régions du zénith brûlaient d'un bleu silencieux. Un calme immense régnait, et le soupir de la mer prenait place dans cette sérénité.

André revoyait dans la mémoire de ces jours où s'ajoutait un jour, mille traits charmants où la grâce de Roseline était comme la gentillesse d'un enfant. Tantôt, ne le trouvant

pas près d'elle, elle le cherchait des yeux; elle le trouvait, et il voyait l'inquiétude s'envoler de son regard. Tantôt elle s'échappait pour le rejoindre. Il y avait entre eux un accord frémissant. Leurs voix sonnaient juste. Cette réponse perpétuelle n'est pas entendue des étrangers, mais ceux qui aiment y entendent leur accord et leur différence; et elle est douce comme un accord de septième.

Sans qu'ils se fussent rien avoué, elle s'était emparée de lui. A la façon des enfants, avec un despotisme candide, elle disait : « Je voudrais ceci. » Et il allait chercher ce qu'elle désirait. Elle avait voulu une couverture d'un certain tissu que les femmes faisaient dans un village de la montagne, à cinq heures de marche, et il était parti pour ce village. Elle s'était plainte de n'avoir pas d'éventail, et il en avait peint un dans la nuit. Elle avait voulu manger des oursins qu'on trouvait sur les côtes d'une île au large et il avait passé la nuit avec les pêcheurs pour les lui rapporter. Il y avait du jeu dans cet empressement, une sorte de comédie galante et sincère, un spectacle qu'il se donnait. Peut-être y a-t-il toujours du jeu dans les débuts de l'amour. Elle aussi était en scène. Elle savait qu'elle n'avait qu'un ordre à donner, et elle était contente dans son cœur d'avoir ce fidèle sujet. Elle était la tendre despote, et s'alarmait au milieu de son rôle. Elle lui avait fait faire une nuit de chemin de fer pour lui rapporter des croquettes, et tout en les mangeant, le bout de la langue sur la pointe de ses doigts sucrés, elle disait en ouvrant des yeux innocents :

— Ce n'est pas mal ce que nous faisons, n'est-ce pas?

André se rappelait un à un tous ces caprices. La féerie du soir se jouait dans le ciel et sur les eaux avec cette exactitude rapide et bien réglée qui donne à la machine du monde son harmonie et son moelleux. Le vert de l'horizon avait jauni et ce jaune coloré d'un sang secret avait des transparences de chair. Plus haut ce n'était plus que clarté liquide et immatérielle où les nuages poussaient en hâte leurs éperons roses comme s'ils avaient eu la conscience de vivre et le tendre désespoir de mourir à tout moment.

« Et moi? se demandait André, est-ce que je l'aime? »

Il peignait le terrain couvert d'une herbe brillante et

veloutée, où des traînées de lumière presque jaune alternaient avec des taches d'un vert vif. Ses sentiments étaient comme un mélange confus. Mais que ce vert lui paraissait beau! Que ce calme du soir pénétrait dans son âme! Comme il entendait toutes les voix de la mer! Et à se trouver, à quarante ans, l'œil si sensible, l'oreille si musicale et le cœur si jeune, il reconnaissait la présence du dieu, la magie bienveillante et mortelle de l'Amour. C'est parce que Roseline existait en ce monde qu'André aspirait ce soir si vivement la douceur de la vie.

Il réservait, en le contournant d'un pinceau agile, le bleu pâle d'une touffe de chardons. Il était gai, il était triste. Sa main courait. Ainsi parfois le matin, la brise chaude et fraîche à la fois caresse, repose, agace, s'épuise et surprend de nouveau le visage qui frémit. Ainsi l'Amour passait comme une onde variable dont toute l'âme était baignée, et qui laissait un parfum à la vie, comme l'air de la mer laisse du sel aux lèvres.

André cessa de peindre sans s'en apercevoir. Il rêvait; il était bien. Et tout à coup il se retrouva devant son aquarelle. Le soleil s'était couché. Le théâtre était éteint mais la pièce recommençait après quelques minutes, et l'astre disparu jetait de plus loin que l'horizon ses feux les plus sublimes.

Du côté de l'est les nuages, jusque-là dorés, étaient devenus, aussitôt le soleil éteint, d'un blanc froid de marbre et de glacier, tandis que le ciel autour d'eux se teintait de carmin pâle. Ce ne fut qu'un instant. André eut la velléité de noter ce tableau singulier d'icebergs flottant dans une étendue rose. Mais déjà le rose avait disparu et un azur verdissant lui succédait.

Le peintre se tourna vers l'ouest. Là le ciel, rallumé après l'entr'acte, était d'un jaune prodigieux, un jaune de citron vert et doré à la fois, sur lequel d'énormes nuages, semblables aux panaches de plumes qui ornent les dais des processions, et gris bleu et gris roux, développaient l'ordonnance de leurs cortèges. André regarda quelque temps le tableau s'assombrir. Dans un bleu doux et nocturne, la première étoile brillait.

André referma sa boîte et partit. La nuit venait très vite, plus chaude que le jour. Des lumières allumées pointillaient les collines et les dessinaient sur un plan nouveau. Les

phares brillaient et s'éclipsaient. Leur ordre se reformait soudain. Un grand feu blanc, puissant et calme, balayait le ciel toutes les trois secondes. Un autre plus faible, haletant, jetait trois petits éclairs et trébuchait d'une syncope. Plus à l'Est, un éclat blanc et un éclat rouge se succédaient, recommençaient, alternance exaspérante qu'on attendait malgré soi. Tous ces feux instantanés semblaient faire des signes : « Nous éclairons ta route, mais ne mets pas le cap sur nous. Nous paraissons n'être que lumière, nous sommes, rochers, écueils et mort. Qui vient vers nous se brise. Fils des hommes, guide-toi sur notre lumière mais passe au large. »

« C'est le plus sûr moyen de me faire venir, pensait André. Et là-bas, les calmes maisons des hommes ne m'appellent pas. »

III

« TE SOCIAM STUDEO »

André le Capelan était d'une famille de bourgeoisie déjà ancienne, dont la fortune avait été faite dans de grandes entreprises. Le père, ingénieur, avait laissé le fils suivre un goût décidé pour l'art. André avait travaillé avec un peu de nonchalance, comme font les jeunes gens riches, qui prennent des arts un plaisir facile. Il n'avait jamais vaincu complètement la difficulté de peindre une figure. Mais il mettait un goût charmant à composer une nature morte. Les plis des étoffes et leur chatoiement l'enchantaient. Il avait une incroyable patience à suivre le dessin chatoyant d'une fleur tissée, sa forme qui change avec le pli, son ton qui varie dans la lumière et dans l'ombre. Dans ce style, il était un assez bon peintre. Son premier envoi au Salon avait été un nu un peu dur, une femme couchée en travers d'un fauteuil, mais au milieu d'étoffes répandues, d'une facture et d'un éclat étourdissants. Il avait peint ensuite une série de paravents, sur un fond d'or éteint, l'un avec des faisans, l'autre avec des coqs. Entre temps, il avait voyagé. Il avait connu l'Inde et l'Extrême-Orient. Son goût s'y était affiné. Revenu à Paris, il avait imaginé de grands portraits où la figure ne serait pas séparée

de la décoration. Dans un salon, qui avait ses tentures, ses meubles, ses tableaux, ses coussins, le personnage vivait réellement avec ses objets familiers sous la main. André assurait que l'idée de ces tableaux lui était venue en Égypte, en voyant dans les mastabas les objets nécessaires au mort. Il avait voulu que l'être humain captif dans la toile et fixé dans le cadre par un sortilège eût du moins assez d'espace pour vivre, de l'air à respirer dont on sentît la transparente épaisseur, quelques meubles, des livres, une fleur, de quoi rêver. Ses portraits, remplis tantôt d'une ombre familière, tantôt d'une lumière éclatante, avaient eu un assez vif succès auprès des délicats. Les critiques avaient annoncé la fusion du tableau d'histoire avec le portrait, des documents uniques pour l'histoire des Temps, presque une forme nouvelle de l'Art. Le portrait de la Faustine, au quatrième acte de *Phèdre*, assise sur un trône et rongée de soucis, avait rappelé, dans une atmosphère plus poudreuse et plus molle, les ouvrages de Gustave Moreau. Le portrait de madame de P. sur un coussin d'or, dans un salon à tapis noir et à meubles de laque, éclairé par une lanterne orange, avec un guéridon noir qui portait des fruits lumineux, était considéré par les amateurs comme une curieuse pièce de collection. Enfin le portrait de la Bracciolini dans sa salle de bain, sortant d'une piscine de marbre chair, ce portrait délicat comme une rose thé et seulement affermi par des noirs, sans avoir été jamais exposé, était devenu quasi célèbre.

Le début d'un amour se perd dans les nuages. Au premier coup d'œil, André et Roseline avaient senti cette sympathie, par quoi un être humain nous est agréable entre tous. Quelqu'un sort de la foule, change de valeur, devient vedette. Ils avaient plaisir à se voir. A peine réunis, ils étaient accordés. Roseline, au lieu de monter dans sa chambre et d'y faire la sieste, demeurait près d'André. Elle était étendue sur la sangle d'un fauteuil pliant, sous l'ombre des pins qui est toujours percée de mille trous de soleil. Pour protéger son visage, elle levait un bras et ramenait le poignet devant le front. L'autre main pendait mollement. Tout était chaleur craquante et silence. La forêt avait l'odeur d'une bassine de confitures. Ils parlaient à demi-voix et parfois

se taisaient. Leurs mains hésitantes jouaient à se rapprocher. Et leurs regards étaient comme des paroles.

Il aimait plaire; il aimait jouer au magicien; il aimait accomplir des actions surprenantes; il aimait éblouir. Il y réussissait assez bien d'abord. Rien ne lui coûtait. Mais pour soutenir ce rôle, il lui manquait la fermeté de l'âme et la sécheresse du cœur. C'était un pauvre don Juan qui se changeait aussitôt en Werther.

Après quelques jours, madame de Glènes alla habiter chez sa tante, à cinq cents mètres de l'hôtel, sur une colline. Mais elle revenait le matin pour le bain, l'après-midi pour le tennis. Quelquefois elle redescendait parée pour une soirée. Ils se voyaient sans cesse.

Il ne savait pas grand'chose d'elle, et ne se souciait pas d'en rien savoir de plus. Elle avait été mariée. Son mari l'avait quittée, ou elle l'avait quitté : Sarcles, qui la connaissait de toujours, ne se rappelait plus, et André ne se préoccupait pas de ce point d'histoire. Cependant, entre la jeune femme et lui, il s'était établi une confiance qui n'allait pas sans confidences : « Ah! lui avait-elle dit un jour, quelle horreur d'aimer! Toute la vie en est empoisonnée. Pour moi, je suis bien contente d'être en paix. — Prenez garde, avait-il répondu; quand on se loue d'être tranquille, on va cesser de l'être. »

Il y avait dans la villa de madame de Larty, sur le côté de l'Est, une pièce délicieuse, petite comme une chambre de poupée, une sorte de cage de verre, avec un divan et une table qui, touchant le divan, laissait juste la place d'un fauteuil. C'est là que Roseline prit l'habitude de recevoir André. Il n'y avait rien aux murs qu'un papier tout uni. La fenêtre contenait le rectangle bleu de la mer. Ils étaient parfaitement seuls, sans un cadre, sans un dessin sur l'étoffe, seuls avec leurs âmes nues.

Elle s'allongeait à demi sur le divan, assise sur la hanche, un bras étendu, la tête penchée sur sa tige, les jambes repliées. Sa robe dessinait l'arc de l'épaule au genou, et par moments elle l'abattait sur ses chevilles.

André assis et penché vers cette belle fleur, parlait d'une voix qu'elle aimait. Il disait comment il lui appartenait et

comment il était hanté par elle. Il n'était pas vainement peintre. Une Roseline, ouvrage de ses mains, était en lui comme une chose à lui; elle y régnait si durement, qu'elle l'avait lui-même chassé de son cœur. La jeune femme écoutait et ne se lassait point. « M'aimerez-vous? » disait-il. Elle se plaisait à regarder ces yeux anxieux, et à inquiéter ce cœur en son pouvoir.

Ainsi André développait les magies chantantes et les maléfices flatteurs. Mais ces maléfices l'empoisonnaient aussi bien que Roseline, et le son des mots à son oreille était aussi perfide qu'à l'oreille de la jeune femme. Les doutes, la tendresse triste, tous les génies douloureux, aimables et tourmentés qu'il évoquait, rentraient dans son âme et ne le quittaient plus. Et Roseline aussi se prenait au piège tendre de la pitié qu'elle montrait, et qui dans le secret de son cœur se changeait en amour. Ils sentaient l'un et l'autre le double poison se glisser dans leurs veines, et rien ne leur était plus doux. Artisans de leur perte réciproque, ils ne pouvaient plus se passer d'y travailler, comme c'est l'usage de tous ceux qui prennent des poisons. « Où allons-nous? » demandait Roseline. Ses yeux étaient pleins d'effroi et sa bouche souriait. Et André faisait un geste, comme pour chasser les fantômes de l'avenir.

Un jour, elle dit à André :

— Voulez-vous que nous lisions ensemble *Tristan*?

Il s'assit près du divan, sur une chaise légère. Le mince livret gris avait été rapporté naguère de Bayreuth, et il était encore plein d'enchantements. André le soutenait par dessous, en le tendant un peu vers Roseline, de façon qu'elle pût lire aisément. Elle était étendue, appuyant les doigts pour que la page restât ouverte. Quelquefois, elle étendait un bras royal, et couvrait le poème de cette grande fleur de chair. Il semblait à André qu'elle étendait ce bras sur son cœur.

Comme il ne faisait rien simplement, il traduisait à vue. Roseline s'amusait de ce jeu difficile, en était contente, rêvait, et se laissait gagner par cette vapeur de poésie qui s'élevait des mots. André parlait lentement, en chantant à demi, et en séparant les vers : « C'est moi, c'est moi, — très doux ami; — ah! encore une fois — entends mon appel; — Isolde t'appelle — Isolde est venue — mourir fidèle avec Tristan;

— seras-tu mort pour moi? — Encore une heure, — encore une heure — reste éveillé pour moi... »

Quelquefois un mot paraissait s'appliquer à eux. Bientôt le poème ne fut plus que leur histoire; et il en eût été ainsi de tous les poèmes, tant les amants sont ingénieux à se faire de l'univers un miroir.

Il lui demandait un jour de lui dire qu'elle l'aimait : « Je ne sais pas, » disait-elle, et elle se tenait un peu penchée en avant, comme frileuse et craintive. Il vit tout à coup que son visage était comme transfiguré. Quelle harmonie, quel rythme, quelle lumière fondaient ses traits charmants? Un rose doré et doux les défendait de l'ombre et l'ombre les teignait d'une aquarelle bleue. Quelle flamme brillante et mouillée était dans ce regard, et pourquoi cette lueur? La beauté de Roseline était comme une vapeur autour d'elle. Et André pensait avec une tendresse étrange et une émotion presque paternelle à cette chair nouvelle qui naissait de ses paroles et de son amour. Tel était donc le jeu des choses. Lui, André, déjà presque à son déclin, donnait pour qu'ils fussent consumés, ce peu de jours qui lui restaient. Et la nature en composait une parure pour cette jeune tête qui ne le savait pas, et qui acceptait ingénuement.

Ainsi commença pour eux une vie instable et tourmentée. Tantôt les minutes devenaient des heures, tantôt les heures devenaient des minutes. La souple étoffe du temps, tiraillée par l'amour, s'allongeait ou se rétrécissait en donnant une forme étrange aux figures que la vie sait y peindre. Ces figures, étirées sur la trame, devenaient mille monstres grimaçants et moqueurs.

Chaque journée était un drame, et le soleil, ami des amants, leur improvisait un décor. En d'autres temps, ils ne l'eussent pas regardé. Mais celui qui aime devient le frère du reflet et le cousin du nuage. Tout leur parlait, et tout leur était présage. Tout leur était précieux et digne de mémoire. Ils se rappelaient l'heure et le temps. Cette après-midi là, l'air parfaitement calme et immobile s'accumulait au loin en une brume opaline, et ce fut le premier jour entre leurs jours nouveaux, le début de l'ère sacrée. Le second, l'air fut tout à coup si clair et le rivage si net qu'on croyait voir la côte à

travers une lentille. La mer, en robe bleu de pierre, pour la fermer au mistral, agrafait chaque vague d'une barrette de diamants. Et ce jour-là Roseline était dessinée de lumière rose et d'ombre. Mais le troisième jour, le doux vent des côtes italiennes, soufflant dans sa conque, éveillait dans les pins un concert d'instruments. Une voix prochaine de faux bourdon faisait entendre une note sourde, répétée en batterie, sur laquelle s'élevait tout l'édifice des sons. Un frémissement de cordes se liait dans les cimes et s'enflait en désirs. Et Roseline, fraîche comme l'eau, était elle-même une partition vivante, où les cheveux battaient dans un désordre aux mille rythmes sur le temps tranquille du regard.

Chaque journée était un drame, et les péripéties n'en étaient connues que d'eux seuls. Qu'ils étaient impatients de se revoir! Ils pensaient d'abord l'un à l'autre. Les heures matinales qui les séparaient étaient la préface du jour. L'air était frais. Une transparence dorée flottait sur les eaux. Ils se sentaient l'âme légère et gonflée d'une plénitude heureuse. Et comme les voiles d'un bateau qu'on offre au vent, ils s'inclinaient d'eux-mêmes dans le sens de leur amour. André s'en allait peindre un pin inutile, un chemin où Roseline devait passer. Assis au bord de la route, et le dos tourné à la direction d'où elle devait venir, il guettait le bruit des pas. Quelquefois il tressaillait : ce n'était qu'une feuille sèche froissée par le vent. « Mon amie aux pas légers, songeait-il, comme je vous aime! » Et cet amour devenait dans son esprit une tendresse universelle où la nature prenait part. Le vent défaisait une Roseline de nuées, et la terre amoureuse se soulevait pour effleurer ses pas.

Elle tardait, quoi qu'elle souhaitât de le voir. Mais il lui était doux de se sentir attendue. Elle goûtait avec tendresse le petit chagrin qu'elle lui faisait.

Il avait, avec un esprit compliqué, un teint rose un peu comique de bébé qui tette, des yeux à la fois fatigués et railleurs, et une bouche rouge qui souriait toujours. « Pourquoi riez-vous? » demandait-elle. Il n'avait pas envie de rire. Il paraissait moqueur par ce qu'il faisait accueil à la bonne fortune. Elle disait aussi : « Je voudrais savoir ce qu'il y a derrière ce front-là. »

On donnait ce soir-là à l'hôtel un bal costumé. Quand il entra, elle était assise sur un canapé. Elle lui fit un petit signe. Il vint s'asseoir près d'elle. Ils écoutèrent le concert. Il regardait tout près de lui, ce profil qui lui plaisait entre tous. Il lui venait de la tendresse à considérer la tempe et le front, et cette douce petite lame courbe de lumière qui étoffe l'espace entre l'œil et la joue, et vient se lier à la narine. Il lui semblait que ce jeune visage était précieux entre tous. Mille pensées, dont il n'eût pu dire aucune, bourdonnaient en lui comme un essaim d'abeilles. Il respirait ce parfum d'ambre. Il était bien. La douceur ordonnait sa vie.

Elle le voyait sans le voir, les lèvres retroussées au coin dans une espèce de sourire. « Parlez-moi », disait-elle. Mais il ne savait quels mots choisir. Elle souriait de son embarras. Elle était contente et elle eût voulu mettre sa main dans la sienne.

— Vite, parlez, — disait-elle encore.

Alors, comme dans un souffle, si bas qu'elle l'entendit à peine, il dit le nom familier que lui donnait sa tante :

— Lili.

— C'est cela, — dit-elle. — Dites-moi : Bonsoir, Lili.

Il pencha un peu la tête, et tout près d'elle, jusqu'à toucher l'oreille, il dit :

— Bonsoir, Lili.

— Bonsoir André, — fit-elle.

Comme ils jouaient ainsi, ils virent que madame de Larty était devant eux.

— Disons-nous encore bonsoir pour ma tante, — dit Roseline.

— Ah! — dit André, — pour madame votre tante, il faut mettre un peu de texte. Bonsoir, Lili. Voici le moment où les minutes vont devenir des heures, et pas encore assez longues, puisqu'elles seront toutes remplies de vous.

Madame de Larty, stupéfaite, regardait sans mot dire. Le peintre la salua et disparut. Roseline avait les yeux brillants, les joues roses. Elle sentit qu'il fallait rassurer sa tante. Et elle dit tendrement :

— Qu'il est menteur!

IV

LA PLAGE DU FRAXINET

L'hôtel était rempli de changements et de rumeurs. Quelquefois, avant l'heure du réveil, on entendait la corne d'une automobile, et le rideau soulevé, l'on voyait les amis à qui l'on avait dit adieu la veille, s'affairer autour de leurs valises. La nuit allait finir. Le ciel avait cette pâleur égale où l'on ne discerne point encore le caractère du jour prochain. Dans l'échancrure des collines, le feu de Camarat envoyait ses éclats : quatre, quatre, quatre, vingt-cinq.

André se rendormait. Quand il s'éveillait de nouveau, le ciel était rose sur la mer couleur d'opale. A l'horizon, de l'autre côté du golfe, les collines bleues avaient la simplicité d'un paysage japonais, et au premier plan les pins d'un vert métallique serraient dans le demi jour leurs panaches endormis. André, sans le savoir, retombait au sommeil; et quand il rouvrait encore les yeux, le rose du ciel achevait déjà de se dissoudre. Ce n'était plus qu'une vapeur de soufre et de carmin. L'eau de la mer bleuissait. On voyait dans un miroir un rayon de soleil.

Déjà remontaient vers l'hôtel, drapés dans leurs peignoirs, des Anglais descendus à des heures si matinales qu'on n'osait même pas les imaginer. Ils croisaient en chemin les nurses qui emmenaient vers la plage les enfants vêtus de couleurs bariolées, c'étaieut des bambins rissolés, qui trottaient en tournant la tête, et qui portaient des cerceaux, des balles et des cygnes en caoutchouc. Alors, tout au milieu du paysage vide, Nartelle paraissait affairé et magnifique. Il revenait on ne savait d'où. Il était occupé de projets. Il essayait un bateau. Il partait pour la pêche. Il achetait un terrain. Il commandait un déjeuner. Il jouait avec des joujoux à sa taille, automobiles, canoes, jeunes femmes. On le revoyait tout à coup, sur le siège d'une automobile. Madame Fumatori était auprès de lui. Ils étaient allés chercher du poisson au port voisin. Ils étaient allés chez un antiquaire. Ces motifs sérieux, urgents, auxquels personne ne croyait, justifiaient leurs promenades. Ce diable d'homme était partout, animait tout. Il rapportait des vivres et des nouvelles.

Vers onze heures, tout le monde était réuni sur la plage. Il y avait des filateurs d'Alsace et des armateurs de Marseille. La vallée du Rhône envoyait des fabricants de papier; Paris, des hommes d'affaires, des médecins et des comédiennes. On voyait les caractères vrais, opprimés par la profession reprendre leurs droits. Les hommes étaient tels qu'ils auraient dû être. Un chirurgien faisait du grec. Un avocat faisait des haltères; un autre composait des tragédies; des licenciées en philosophie dansaient; un comédien illustre pêchait à la ligne.

Les peintres, premiers colons du pays, avaient dès longtemps quitté l'hôtel *Lone Tree*. Ils avaient acheté des lopins de terre, qui valaient alors trois francs, et aujourd'hui deux cents. Ils avaient construit les uns des bicoques et les autres des villas. Mais ils revenaient parfois voir des amis. La plage de sable blanc ourlait en contre-bas la molle échancrure tendue entre deux caps. Sur celui de l'Est s'élevait une copie en ciment et en tuiles du temple de Vesta. Des hommes en maillot s'asseyaient les jambes pendantes entre les colonnes, au-dessus des rochers. Le terrain était tapissé de ficoïdes rouges. Par endroits des pointes de micaschistes sortaient du sable. Ailleurs des algues, sèches et blanches comme des copeaux, faisaient des talus compacts, élastiques et mous, que les tempêtes d'hiver découpaient comme des gâteaux. Les femmes se déshabillaient à leur abri. Une ombrelle japonaise, un peignoir de pourpre, un maillot blanc, les rubans d'un chapeau mettaient partout des touches vives et faisaient pousser sur le sable un champ de fleurs. Chacun avait sa place accoutumée, où il tombait, offert en sacrifice au soleil. Les corps écartelés avaient la forme d'un signe de multiplication. On eût dit d'abord que la vie s'était retirée de tous ces êtres; en réalité ils bougeaient sans cesse. Une femme remontait son maillot. Un genou plié se détendait. Un corps qui grésillait se retournait en gémissant. Un bras sortait du sommeil pour chasser une mouche. Une vaste plainte s'élevait de cette foule qui se trouvait trop bien. Une barque, la voile tendue, glissait sans bruit sur la mer.

C'est alors que Carlos Landry, le poète, apparaissait. Seul, il restait vêtu, et par quarante degrés de chaleur, se plai-

gnait d'un climat glacial. Il tenait un livre, non point un de ces romans débrochés aux ourlets roulés qu'on feuillette sur les plages, mais de beaux poèmes reliés en chagrin, et à tranches d'or. Il ne lisait point; mais la poésie, qu'il serrait contre son corps, le pénétrait par osmose. Lui-même, tout en se promenant, accoutrait de rimes certaines petites chansons en strophes de trois vers sur la même finale, Il ne cherchait pas de choses simples, mais leur accord et leur intersection. Sans être grand poète, il avait quelque chose de singulier. Il espérait passer à la postérité comme un esprit bizarre, à demi oublié, qui amuserait peut être quelque érudit maniaque. Il était d'âme légère, comme Platon veut qu'on soit; mais il gardait une mémoire mélancolique de celles qu'il trahissait, et, au milieu de l'inconstance, il avait la nostalgie de la fidélité. Comme il parlait en raillant, on ne croyait point qu'il pût souffrir. Comme il se divertissait à des paroles ailées, mystérieuses et un peu folles, on pensait : « Qu'il est heureux de ne jamais parler sérieusement! » Il aimait le rire, qu'il croyait divin. Il en avait armé son cœur aisément blessé. Quand il était seul, il redevenait triste. Les rêves qu'il appelait tournoyaient autour de lui et le tiraient en tous sens. On n'évoque pas en vain les esprits des choses. Carlos en était entouré. Ils se vengeaient.

Renée Deblive ne se mêlait point aux pique-nique, aux promenades, aux bals et aux cours d'amour. On la voyait rarement. Elle parlait peu et d'une voix douce. Elle s'habillait avec une grâce que les autres n'avaient point et qui était la coquetterie de celle qui vit avec soi. Sa robe avait toujours je ne sais quoi de brillant, de simple, de raffiné et de parfait. Elle passait les heures à regarder la mer, à tenir un livre, à jouer avec son collier de perles, et à faire tourner une bague autour de son doigt. Et quelquefois, écartant d'un doigt son corsage, elle considérait d'en haut sa gorge innocente.

Le premier jour que Carlos la vit, secrète et silencieuse, il se rappela les vers de Pétrarque : « Je la revois qui se tient entre les belles dames comme une rose entre de moindres fleurs, ni joyeuse ni triste... » Et devinant une âme plus fine, il lui parlait doucement, choisissant les mots et les

pensées, comme ces parents riches qui choisissent une à une les perles pour parer un jour le cou de leur fille encore enfant. Il lui disait des paroles légères comme des souffles, brillantes et étranges comme des vapeurs sur la mer, et Renée, pour défiante qu'elle fût, ne leur refusait pas son cœur ombrageux.

— Auprès de vous, — disait-elle en souriant, — il me semble que je suis une petite fille.

Aussitôt, aussi prompt à se transformer qu'elle, et docile à la fois à elle et à lui, il avait lui-même le sentiment d'être très vieux, vieux comme le plus vieux magicien, et jeune comme le plus jeune amour. Peut-être des nécromants, à force d'avoir appris à changer d'âge et de visage, n'ont-ils plus en effet de visage ni d'âge propre. Landry était ainsi jeune et vieux tout ensemble. Il savait des enchantements, des maléfices, des vers, l'art de façonner les âmes et les songes; mais Renée n'avait qu'à lever le petit doigt et il obéissait; elle n'avait qu'à dire : « Je m'en vais », et le jour pâlissait comme une lampe inutile.

Ils ne se quittèrent presque plus, Il semblait à Landry qu'il tenait cette petite âme entre ses mains comme un oiseau dont on sent l'aile tiède et le cœur battant, et qui reste immobile, et qui peut s'envoler; et Renée aimait à se sentir dans ces mains tendres et légères, dont la caresse n'était pas plus sensible que celle du vent. Elle se confiait un moment indécise et prête à se reprendre.

Ainsi Carlos était tour à tour l'homme le plus riche du monde et le plus pauvre. Pendant quelques instants il avait à lui cet être délicieux. Il l'emportait dans des pays inaccessibles. Ils étaient un jour assis au bord du rivage, sur de maigres cailloux. Un peu de terre avait nourri une touffe sèche de cistes, dont les racines la divisaient en poussière. Devant eux, le soleil déclinant touchait à l'horizon. La mer incendiée semblait un brasier d'or. Un large chemin de lumière allait du rivage à l'astre. Que de fois ils avaient regardé ensemble cette lame brûlante et solide sur les eaux! Et Landry, avec une facilité déconcevante et une chaleur sincère, improvisait en l'honneur de Renée, en l'honneur du soleil, et par effusion naturelle, une facon de petit poème :

— Aucun chemin de la terre, — disait-il à la jeune femme, — n'est digne de vos pas. Le soleil vous fait chaque soir cette route nouvelle et il vous dit : Vous qui régnez, voici la route de vos règnes. Ici toute substance est changée en flamme. Les guirlandes embrasées des roses vacillent et changent comme le métal brûlant qu'un souffle intérieur rougit et décolore. La troupe docile des flammes respire autour de vous et s'élance et se rompt et pourtant ne fait qu'un, comme tous les sentiments d'un cœur épris ne sont pourtant qu'un même amour. Ne craignez pas ces flammes, Renée plus claire que le jeune Daniel. Les anges viendront les coucher de leur souffle pour qu'elles ne vous effleurent pas, et l'innocente Jeunesse tendra à vos petits pieds ses sandales d'amiante.

Ainsi parlait-il, prêtant une voix aux choses. Les dieux apparaissent aux yeux de ceux qui aiment. Carlos goûtait le plaisir d'être de ceux-là, de sentir en lui cette flamme, et, comme le jeune Siegfried, d'entendre les voix de la vie universelle. C'était sa façon d'être amoureux.

Renée portait un soir une robe noire formée de petites dents, et achevée sur l'épaule par une fleur rose, qui, si l'on y regardait de près, était faite d'un bouquet de pois de senteur. Il lui dit :

— Il y avait une fois une fleur qui avait dix rangs de feuilles noires...

Il s'arrêta là et elle sourit. Les dix rangs de feuilles de sa robe suffisaient à créer cette mythologie, qui est l'air même où vit l'amour. Elle était elle-même fleur et bouquet. « Rose de toutes les roses, murmurait-il, fleur vivante, mon cher amour, qu'il est doux d'être auprès de vous. C'est autour de vous que tourne l'axe des mondes, et le centre de l'univers est cette corolle embaumée ». Elle penchait la tête, elle se taisait, et quelquefois tendant l'étoffe de sa jupe, on eût dit qu'elle comptait tous ces pétales de taffetas noir.

Elle voulut savoir les noms et les mouvements des astres : il dessinait pour elle, sur le gravier d'une allée, les figures des constellations. Et quand seul, ensuite, Landry revoyait ces figures tracées pour elle et qu'elle avait un instant animées il se faisait des confidentes de ces étoiles abandonnées.

Dans chacun des pays qu'ils parcouraient ensemble, Renée laissait quelque chose de son âme. Sa violence cachée, sa dureté mystérieuse avaient fondu. Sa tristesse résignée s'était dissipée. Elle se défaisait doucement, comme ces nuages qu'ils regardaient le soir et dont les flocons épars s'en allaient dans les champs du ciel. Elle avait chaque fois moins de force pour se reprendre. Elle était molle, errante et déjà familière; que de fois, au coin d'un songe, sa tête avait reposé sur l'épaule de Landry!

Il ne lui restait plus à elle qu'un peu de tendresse, une ombre de mélancolie, et une joie timide comme un perce-neige. Le reste, ce qu'elle avait été, s'était dispersé à travers le vaste monde. Mais Carlos avait rassemblé toutes ces petites âmes élémentaires. Il les gardait dans son cœur. Tout ce qui se détachait de Renée venait à lui. Ce furent d'abord les rêveries qui passèrent de son côté comme un vol de papillons; puis les souvenirs, frémissant de leurs petites ailes bleues; la mélancolie et la joie arrivèrent ensemble; le désir, qui s'en va le dernier, émigra à son tour. Les dernières parcelles que Renée avait gardées d'elle-même se détachèrent. Elle fut toute dans le cœur de son ami.

Ainsi, dans ce petit groupe d'êtres humains assemblés à *Lone Tree*, se croisaient des appels, se cherchaient des sympathies, se nouaient des accords. On eût dit des notes de musique à la recherche les unes des autres sur les lignes de cette partition où la peine, la joie et le mouvant amour s'écrivent en appogiatures et en broderies.

Un soir, Sarcles et Landry, les Nartelle, la moitié de l'hôtel avait décidé d'aller dîner à Saint-Trans. Malgré toutes les objurgations, André le Capelan refusa de suivre ses amis. Depuis quelques semaines il était d'humeur mélancolique. Cet amour pour madame de Gènes, et qui lui avait d'abord paru brillant comme un voyage où il s'était engagé avec allégresse, avait eu raison de lui en quelques moments. Et il était maintenant langueur et cœur meurtri.

Roseline avait des peurs d'enfant et aussi des hardiesses. En le voyant qui werthérisait, elle se sentit attendrie et brave pour deux. Elle lui dit :

— Je viendrai à l'hôtel dîner avec vous.

Ils étaient presque seuls. Devant ce guéridon, ils avaient l'air de faire la dînette. André avait commandé des langoustes et ces tendres petits pintadons qui sont le régal du Midi. Le champagne était au frais dans un seau. Dans ce pays sans fleurs, les bougainvilléas faisaient une guirlande violette sur la nappe. Ils étaient comme en voyage. Ils se demandèrent des nouvelles de leur journée. Leurs yeux riaient en se regardant. André disait :

— Que vous êtes jolie! Vous êtes la plus précieuse chose du monde.

Roseline baissait les yeux en souriant. Et quand elle relevait son regard, il était empli jusqu'au bord d'ingénuité.

Ils jouaient aux amants. Il leur semblait qu'ils s'étaient toujours connus. Après le dîner; ils traversèrent le hall désert.

— Faisons quelques pas, — dit-elle.

Ils allèrent s'asseoir sous les pins qui dominaient la plage. Le sable sous la lune était gris comme de la cendre. Une traînée de lumière coupait la mer en deux. Le ciel était si clair qu'on voyait à peine les étoiles. Ils s'assirent sur un banc. Il glissa le bras sous l'épaule de la jeune femme, et elle le laissa faire, comme s'il était naturel qu'elle reposât dans ses bras.

Ainsi se trouvèrent-ils réunis dans ce courant qui, circulant d'une âme à l'autre, les confond et n'en fait qu'une. De ce moment c'en est fait de chacun et l'absence est une douleur continue. Ce miracle, le plus commun et le plus éblouissant des miracles, se fit sous le ciel étoilé, près d'un mimosa en fleurs. Le parfum et l'ombre détachèrent les dernières résistances de ces êtres inquiets. Elle pencha vers lui non seulement son visage, mais tout le poids de son corps, de ses chagrins, de ses rêves. Elle appuya sur cette épaule solide une forme charmante et fondue. Tout leur passé inconnu l'un à l'autre, leurs sentiments ignorés, étaient sur leurs lèvres. Et au seuil de la vie nouvelle, ils se regardaient avec une espérance désespérée.

De nouveaux visages apparaissaient un matin et devenaient promptement familiers. On vit un jour à table un homme

robuste, le cheveu gris et dru, le col ouvert sur un veston gris, les pieds nus dans des babouches.

— Mais c'est Tardeny! — s'écria Sarcles.

Il alla saluer le célèbre chirurgien. Même au bord de la mer, celui-ci travaillait dix heures par jour, lisait du grec, paraissait à peine. Cependant la compagnie des jeunes femmes lui plaisait, et il faisait parfois une promenade avec elles. Un matin que Roseline et André prenaient le bateau de Saint-Trans, pour des achats, Tardeny les accompagna.

La mer s'était réveillée ce matin là vive comme la jeunesse et elle bondissait avec un fracas fusant d'eau qui éclabousse. En s'ébrouant sous le soleil, elle se couvrait d'écume. On voyait au loin ses plaines bleues hérissées de crêtes blanches. Au flanc du bateau, la houle arrivait par babord avant, et rencontrant la moustache que fait l'étrave, la heurtait. Ces deux écumes se culbutaient comme deux chats qui jouent, et un grand éparpillement blanc, mousseux, doré, profond, s'étalait en frémissant. Il jaillissait tout autour une brume d'eau vive. Comme un oiseau merveilleux, un arc en ciel vint s'y poser.

Le ciel était voilé à sa base d'une vapeur blanche. Au-dessus s'élevait une voûte bleue, tendre et lisse d'où partaient en rayons de longues bandes blanches et légères. L'air avait, lui aussi, une jeunesse tiède comme le sang, une force rude d'adolescent. Sous la bousculade de la brise et du flot, le bateau craquait de toute sa membrure.

Roseline et André regardaient ce tableau et respiraient cet air. L'ivresse de la vie et de l'amour les emplissaient de délice et de langueur; et leur plaisir s'ajoutait à leur amour pour l'accroître, comme une source s'ajoute à une rivière.

Ils regardaient le champ de stratus blanc qui occupait le bas du ciel. De petits nuages isolés, plus voisins de la terre, défilaient sur ce fond; et ces nuages qui couraient ainsi tout seuls, comme des ombres sur un drap blanc, semblaient peints d'un gris charmant, demi vert, demi violet. Il y en avait un rond, qui avait l'air d'un ours blanc assis et vu de profil. Sa tête s'allongeait et se baissait. Et au bout du nez un caprice de dessin lui posait une bulle de savon, qui grossissait. Elle disparut, et tout à coup l'ours se mit lui-même à allonger

la tête et à pencher tout le corps vers un autre nuage comme s'il voulait le dévorer. Il se courbait, il se courbait, et la peau de son cou faisait une bosse derrière ses oreilles. Il était maintenant allongé comme un lévrier, et il avait atteint sa proie. Mais aussitôt il commença lui-même à se défaire. Son museau semblait un squelette, ses yeux étaient deux trous blancs, son dos laissait voir toutes ses vertèbres, entre lesquelles passaient des lames d'air. En un instant il fut méconnaissable; une forme sans nom, qui se dissipe elle-même, un souvenir, un rien.

Ils avaient suivi du regard ce petit drame de l'air et de l'illusion.

— Que sommes-nous de plus? — dit André.

— Rien de plus, — dit Roseline.

Mais c'étaient là des paroles vaines ; leur jeune amour défiait le monde.

Roseline alla s'accouder au bastingage. La mer, pareille aux montagnes sur les plans en relief, agitait de grosses houles martelées de facettes. Ces houles semblaient portées par une force intérieure, comme un manteau jeté sur la machinerie. Les versants qui ne recevaient pas le jour étaient d'un bleu de lazuli, et ceux qui étaient exposés à la lumière du ciel étaient dorés; et ils étaient séparés les uns des autres par des arêtes courbes et brillantes. Il y avait encore par place des violets métalliques, et des glaciers d'écume sur le sommet de ces Alpes changeantes. Et tout cela se défaisait et se refaisait inépuisablement. Les houles se contrariaient, les vagues s'écrétaient, le bleu de pierre mourait et renaissait plus beau, l'écume s'étirait en filets comme une veine blanche dans un marbre vert, une détonation immense ébranlait le bateau gémissant, une mouette tournait sur l'eau. Roseline dit :

— Que je suis heureuse!

Alors le vieux chirurgien qui s'était tu, la casquette rabattue jusque sur ses sourcils hérissés, dit de sa voix sourde et singulière, mystérieuse comme la mort :

— Nous devons vous remercier d'être heureuse, madame. Quand vous n'êtes pas heureuse, toute la nature est offensée, et sa tristesse se répand sur nous. Car nous sommes tous soli-

daires, et la tâche est répartie entre nous par le destin. Ainsi à la guerre, les sujets ont le danger et les princes ont la gloire. Dans la vie, nous autres vieilles gens, nous avons le travail et la peine. Mais c'est votre rôle charmant d'avoir le bonheur. Vous avez le visage qui lui plaît. Sur nos traits, il ne serait pas beau. Il est délicieux sur vos lèvres. Remplissez donc votre charge et soyez heureuse. Nous vous donnons procuration de l'être à notre place; et nous le serons tant que vous le serez.

Roseline aurait voulu embrasser le vieil homme.

V

LES DEUX GÉNIES D'ODETTE NARTELLE

Roger de Sarcles, le seul qui fut à la fois jeune, illustre, agréable aux femmes et aimé des dieux, était en même temps le plus inquiet. Il était amoureux de la vive et brune madame Nartelle, comme tout le monde. Elle eut à peine souffert que quelqu'un en réchappât. Mais Sarcles était sa propriété privée et particulière. On les voyait, à l'heure du bain, arriver, d'une façon imprévue et théâtrale, des lointains de la mer. Assis dans une canadienne, ils frappaient l'eau d'une double pagaie. « Ah! disait Landry, voici la tonique et la dominante ». Odette Nartelle, à l'avant, semblait déguisée en berger galant : une culotte de toile bleue, une blouse de garçon et un grand chapeau de paille relevé d'un côté. Le bateau en glissant piquait dans le sable. Odette sautait à terre. Elle avait les jambes fines et musclées, le dessus du pied cambré, l'ongle rond et nacré. Le soleil, en la dorant, la rendait plus fraîche chaque jour; elle excellait à ces contradictions.

Agitée, fantasque, avide de tout, coquette jusqu'à la fureur, Odette était honnête. Elle avait averti Sarcles :

— Jamais, — avait-elle dit, — je ne vous donnerai ce que vous me demanderez.

Le peintre indolent, anxieux, prompt à se déjuger, friand de cette chair fraîche et incapable de savoir ce qu'il voulait, avait accepté le marché. Il vivait en tout repos dans la tran-

quillité d'un désir modéré. L'état d'amant désespéré lui semblait confortable, et il ne tentait pas de le changer. Odette, un peu agacée d'être si bien obéie, lui disait :

— Vous êtes mon ange gardien.

Quelquefois ils restaient côte à côte étendus sur le sable. Odette soupirait de plaisir, les seins comme des fruits dans une écharpe rouge. Et l'ange gardien, ayant baissé son maillot, rôtissait ses reins au soleil.

Or un jour qu'ils descendaient à la plage, ils virent sous la falaise, un personnage installé sur un pliant, et qui peignait, indifférent à tout l'univers, sauf au corps bleu et doré des vagues. La pique de son parasol était piquée auprès de lui; le parasol replié reposait à terre.

Odette pouffa.

— Regardez ce type à l'ombre de sa lance, — dit-elle à Sarcles.

L'inconnu, qui avait quelque idée de la littérature, murmura :

— L'enfer à l'ombre des lances.

Sarcles avait aussitôt reconnu le personnage. C'était le plus dangereux de ses camarades d'atelier, Gargasol. Rien d'un séducteur; un air plutôt ecclésiastique : œil vert, visage allumé, plein de bonhomie, de malice et de gourmandise. Non pas méchant, mais pire, et fertile en ressources. Sarcles, avec son bel air de don Juan romantique, hésitait auprès des femmes et en fin de compte les respectait : Gargasol, avec des airs patelins et une mine d'abbé, les humait et les piégeait.

A la vue de son camarade, Sarcles parut gêné.

— Vous le connaissez, — dit Odette.

— C'est un confrère, — dit Sarcles avec embarras.

— Présentez-le-moi, — dit Odette.

— Vous n'y pensez pas, dit Sarcles. C'est un très mauvais esprit. Dieu sait les propos qu'il vous tiendra. On ne sait d'où il sort. A l'atelier, il vivait de paris : il pariait cent sous qu'il boirait un demi de bière à la cuiller. Tout n'était pas si innocent. A quinze ans, de bonnes âmes se sont employées à le faire baptiser. Sa marraine a été enceinte presque tout de suite, et à trente-deux ans, il était déjà grand-père. C'est le comble du dévergondage. Il a eu une histoire abominable avec une jeune Américaine, qui...

— Présentez-le-moi tout de suite, — dit Odette.

Sarcles alla serrer la main de son collègue. Gargasol, feignit une grande joie et un profond étonnement.

— Ma chère amie, — dit Sarcles, — je vous présente le Diable.

— Ah! monsieur, — dit Odette, — soyez le bienvenu. Voici justement mon ange gardien.

Le duel commença autour d'Odette, victime, enjeu et prix charmant d'une lutte entre ces deux hommes, qu'une longue camaraderie avait instruits l'un de l'autre. Tout ce que pensait Sarcles était transparent à Gargasol. Tout ce que pensait Gargasol était transparent à Sarcles. Mais ils n'en laissaient rien voir, tacitement d'accord pour ne pas effaroucher la proie ingénue qu'ils se disputaient.

Sarcles, célèbre, accompagné par la bienveillance de tout l'hôtel, estimé du mari, avait sur son obscur rival d'immenses avantages. Il l'en écrasait.

— Méfiez-vous de Gargasol — insinuait-il. — Vous l'écoutez beaucoup trop. C'est votre mauvais génie.

— Et vous? — répondait Odette en tournant vers lui ses yeux remplis de lueurs liquides.

— Moi, — disait Sarcles, — je suis votre bon génie. Fiez-vous à moi. Racontez-moi tout ce qu'il vous dira. Vous êtes ma sœur et mon amie. Et s'il vous fait de la peine, Eloa, je saurai bien vous consoler.

Il parlait ainsi sous les pins.

Gargasol, rapin sans prestige, ne voyait Odette que par surprise et à de courts moments. Mais il mettait toute sa science à les employer. Quelquefois, étendu à ses pieds; nouant dans l'air léger des mots plus légers que l'air lui-même, il en faisait des guirlandes si subtiles que la jeune femme sentait à peine ces liens de fleurs autour de ses poignets. Elle se trouvait tout à coup captive sans qu'elle sût de quoi, et alanguie, heureuse, les yeux fermés, laissant tourner son col tendre et sa joue en fleur, elle murmurait :

— Que vous êtes dangereux!

Quelquefois, par un détour contraire, il feignait de ne pas la voir. Elle frémissait de colère, et renouait le fil d'autant plus vivement qu'il semblait l'abandonner. Il allait jusqu'au dédain :

— Vous êtes trop petite, — disait-il. — Vous ne savez pas encore jouer.

Il lui disait encore qu'elle ressemblait à une couleuvre parce qu'elle avait la tête plate, et il la persuadait ensuite qu'il lui avait fait un compliment. Elle ne savait que croire. Amusée, énervée, agacée, prête à pleurer, elle se réfugiait près de Sarcles, en criant :

— Bon ange, sauvez-moi.

Sarcles prenait les coudes légers et dociles entre ses mains bien sculptées, et la tenait ainsi en face de lui, en la regardant. Et Odette à l'abri, dénonçant Gargasol de son doigt tendu avec rancune, le flétrissait d'un mot :

— C'est un sale type.

Pour être diable, on n'en est pas moins homme. Gargasol se lassa de voir toute sa tactique, pour unique effet, jeter Odette dans les bras de Sarcles. Au contraire, Sarcles prenait un extrême plaisir à ce petit drame, dont chaque jour lui répétait l'agréable mise en scène. Chaque jour, Odette, tombant sur son épaule comme une abeille qui frappe une vitre, lui redisait :

— Défendez-moi.

Quelquefois Gargasol l'avait énervée au point qu'elle pleurait. Les larmes innocentes sont un breuvage délicieux aux esprits célestes. Sarcles considérait avec attendrissement ce visage après la plaie et il était chatouillé dans son cœur.

La catastrophe éclata un beau soir. Fumatori avait persuadé à Nartelle qu'il y avait une grande fortune à faire en découvrant les sources de pétrole avec une baguette de coudrier, et les deux hommes étaient partis à la recherche de tous les sourciers de la province. Odette, seule pour deux jours, ne quittait pas ses deux génies. Réunis tous trois dans la chambre de Gargasol, ils jouaient aux jeux innocents. On fit d'abord parler un verre, dans le cercle d'un alphabet. O limpidité d'une conscience ingénue! Le verre, qui répondait aux pensées secrètes d'Odette, n'avait rien à dire. Il errait du G à l'X, revenait en glissant, s'arrêtait au centre et prenant sa résolution, filait tout à coup vers des consonnes étranges et incompréhensibles. Les lettres qu'il avait désignées formaient un

assemblage vain. Sarcles souriait. Madame Nartelle n'avait pas de subconscient.

Las d'arracher à ce verre des mots bizarres et dépourvus de sens, les deux hommes nouèrent un mouchoir sur les yeux d'Odette et jouèrent à lui faire trouver un objet. Gargasol la tenait par la main.

— Abandonnez-vous, — disait-il et de toute la force de sa pensée diabolique, il lui suggérait de faire un pas devant elle.

Mais elle restait inerte.

— Je ne sens rien, — dit-elle, — que du malaise.

Tout à coup, elle se raidit, pencha en arrière et se trouva, endormie, sur le bras du mauvais peintre. Les deux hommes la portèrent sur le lit. Tandis que Sarcles tâtait le poignet, où le pouls était petit et souple comme celui d'un enfant, Gargasol soufflait doucement sur les beaux yeux fermés. Elle poussa un soupir et s'éveilla, avec cet air méchant, terrifié et naïf d'un bébé qui sort d'un songe. Elle courut à Sarcles :

— Qu'est-ce qu'il m'a fait, le sale type? — dit-elle en montrant Gargasol. Et avisant le verre : — C'est la faute de ce sale verre.

Elle le prit, leva le bras, le tint un moment haut et immobile, et tout à coup lança le verre sur le balcon, où il se rompit en éclats.

« Elle va avoir une crise de nerfs », pensa Gargasol. Mais Sarcles la tenait déjà dans ses bras comme dans une corbeille.

— Je vais la porter dans sa chambre, — dit-il.

Gargasol médusé, ouvrit la porte. Il vit disparaître le bon génie et son fardeau. Stupide, exaspéré, consterné et pourtant diverti, il se trouva seul. Il regarda par hasard la glace de l'armoire, et demeura stupéfait. Elle était saupoudrée des petits tas blancs qu'envoie une houppe qu'on secoue. Et il songea :

— Quand diable a-t-elle bien pu se remettre de la poudre?

Il dormit mal, dans la chambre en désordre, la fenêtre béant sur le ciel plein d'étoiles. Mais le lendemain sa résolution était prise. Il abandonnait la partie. Il ne fut point à la plage à l'heure accoutumée. Il ne fut pas devant le tennis. Il ne fut pas sous le pin.

— Où est cet imbécile de Gargasol? — demandait Odette.

Sarcles le savait fort bien. Il voyait Gargasol dans un bois éloigné où il avait souvent annoncé le dessein d'aller peindre. Le paysage s'abîmait dans un gouffre verdoyant, au delà duquel surgissait, sur une colline, un village rouge qui en dentelait la crête.

Et Gargasol était là en effet; jamais il n'avait été plus vraiment le diable. Tout en blasphémant sans interruption, il dessinait fiévreusement sur la toile l'œuvre de la nature, son antique complice. Une noire fureur, loin de troubler sa vue, la rendait plus exacte. Il mesurait avec sûreté les angles et les distances, tandis que les serments et les injures montaient à ses lèvres comme une écume.

— Petite grue! — grondait-il. — Il fera chaud avant que tu me revoies.

Il savait très bien que sa bouderie serait fort indifférente à la petite grue, et qu'il ne punissait que lui. Mais il y prenait une volupté d'Aissaoua.

— Je t'abandonne, — disait-il, — je te renie. Reste avec ton archange, et crève par surcroît.

En quoi pauvre diable n'était point sot. Il voulait la souffrance franche. Et il aimait mieux la douleur que le tiraillement. Sarcles imaginait de loin tout cela; il savait à quelle auberge son rival avait pris gîte. Mais il se gardait d'en rien dire. Et même il attisait sournoisement la colère d'Odette. Il espérait quelques larmes comestibles et il ouvrait en gourmet le refuge de ses bras.

Odette ne pleura point. Elle n'y pensa même pas. Mais elle fut gravement offensée.

— Quel mufle, ce Gargasol! — déclara-t-elle. — Il s'en va sans même dire adieu.

Sarcles était prêt à la consoler. Mais elle s'échappa :

— Vous, dit-elle, — laissez-moi tranquille.

Et on ne la vit pas de tout le jour. Elle reparut au dîner. La place de Gargasol était vide. Sarcles hasarda une remarque sur l'agrément d'être deux.

— Ça va, — trancha-t-elle d'un ton peu engageant.

Elle déclara qu'il y avait de la colle dans les œufs, et que le fromage sentait le bouchon. Elle était instable et irritée. Elle faisait des sourires qui s'arrêtaient net. Elle entreprit

brusquement Le Capelan, qui était bien innocent de toute l'histoire, et lui demanda ce qu'il avait contre elle. Elle parlait trop haut et avec trop d'éclat. Et comme l'excellent Fansu-Pessu prenait congé d'elle en lui serrant la main, elle lui jeta au nez :

— Vous pouvez m'embrasser la main; elle est propre.

Sarcles, hors de la peinture, était peu accoutumé à réfléchir. Il fallut qu'il vît madame Nartelle hors d'elle-même, pour qu'il tombât à son tour dans la recherche des effets et des causes. Et la première vérité qu'il reconnut, c'est qu'il pouvait bien traiter Gargasol d'esprit infernal, et se décerner à lui-même des vertus célestes; ils n'en étaient pas moins aux yeux d'Odette indispensables l'un et l'autre. Cette étourdie faisait peu de différence entre les hommes. Il était convenu qu'elle maltraitait Gargasol; mais, Gargasol parti, il fallut qu'elle fît enrager Sarcles. Certes elle détestait l'ingrat qui avait filé, mais elle était surtout agacée d'avoir perdu un de ses sujets. Les coins de sa bouche tombaient, et ses yeux reflétaient l'ennui de son cœur. Gargasol lui faisait défaut, comme lui aurait manqué la glace de son sac.

Le quatrième jour, Sarcles prit son parti. Il poussa sa cinq chevaux, qu'on appelait la Grise, jusqu'à l'endroit où Gargasol peignait. Celui-ci, à deux cents mètres du village, représentait avec application le damier des murs.

— C'est joli, ce que vous faites là, — dit Sarcles.

— Oh! — répondit Gargasol, — tant que ce n'est pas fini, il ne faut répondre de rien.

Et la conversation tomba

Sarcles reprit :

— Il va arriver une cousine d'Odette. Il paraît qu'elle est très jolie.

— Grand bien vous fasse, — dit Gargasol.

— Allons, — dit Sarcles, — quand revenez-vous?

— Attendez que je ferme cette boîte, — dit Gargasol.

Et ils rentrèrent ensemble à l'hôtel.

La vie recommença. Mais la méfiance régnait. Gargasol, vexé et prudent, se gardait de taquiner Odette. Un incident le rendit plus sage encore. Un jour, il semblait que la vieille harmonie était rétablie entre eux. Il lui parlait doucement.

Quelle mouche, quel secret souci énervait ce jour-là cette âme mobile de femme? Comme elle tenait la tête baissée, il voulut la contraindre à montrer son visage. Une larme tomba sur sa main. Les larmes innocentes sont aux diables des brûlures. Gargasol se jura de ne plus faire pleurer madame Nartelle. Il tint parole. Une fréquentation déjà longue, cimentée par un peu d'ennui, l'inclinait à une amitié sans nuages.

A ce changement, c'était Sarcles qui perdait davantage. Ce n'est vraiment pas la peine d'être un génie tutélaire, si on n'a pas les petits bénéfices de cet état, qui sont de consoler, bercer, choyer les jolies âmes qui s'attristent. Et justement Gargasol n'attristait plus Odette. Sarcles essaya sournoisement de l'y pousser. Il perdit ses peines. Alors poussé par une détestable tentation, il entreprit lui-même de la troubler pour avoir le plaisir de la rassurer, et de l'exaspérer pour pouvoir l'apaiser. Il reprit hypocritement le rôle que Gargasol ne jouait plus. Poussé par un détestable esprit d'imitation, et ne connaissant plus de frein, il fut d'autant plus hardi qu'il était plus réservé. Il pressa brusquement Odette étonnée.

La jeune femme, à qui la tentation était nécessaire comme l'air, et qui ne pouvait vivre qu'entre des amants réduits au désespoir, humait le péché comme le printemps. Elle était fâchée et radieuse de l'être. Elle feignait d'en vouloir à Sarcles des libertés qu'il prenait.

— Vous vous tenez très mal, — disait-elle.

Un jour, elle se réfugia près de Gargasol en disant :

— Protégez-moi, mauvais esprit.

Et dardant un doigt pointu vers Sarcles illuminé de concupiscence, elle ajouta :

— Mon bon ange est un sale type.

Mais elle était déjà vaincue. Gargasol le comprit. Découragé, il quitta le pays. Quelques jours après, madame Nartelle n'eût plus rien à refuser à Sarcles. On vit alors une étonnante transformation. Cette petite femme, enragée de flirt, ne pensa plus qu'à celui qu'elle aimait. Elle perdit le goût des réunions. Elle suivait Sarcles d'un regard attentif. Il n'était jamais tout à fait coiffé comme elle voulait qu'il fût. Il portait, comme tout le monde, les manches de la chemise

roulées au dessus du coude. Si un pli se déroulait : — Arrangez cela, disait-elle, vous avez l'air d'un laveur de vaisselle. Cela voulait dire : Je t'aime. Elle refaisait elle-même le bourrelet de toile, l'aplatissait et concluait : — Maintenant vous avez l'air d'un joueur de tennis. Sa préoccupation était si visible que tout l'hôtel se demandait :

— Croyez-vous que c'est fait?... C'était fait.

VI

FIDÈLE, UN BLANC JET D'EAU...

Août déclinait. La mélancolie des adieux était dans l'air. Des projets étaient ajournées à l'an prochain. « Il est trop tard », disait-on.

Carlos Landry, dont l'esprit était aussi prompt à construire des mondes tristes que des mondes gais, était tout engourdi.

— Qu'est-ce que vous avez? — lui disait madame Deblive.

Il ne répondait pas. Un édifice d'heures légères allait s'évanouir sans retour. Il voyait l'univers sous le signe de la tendresse et de la fragilité. Ce désir, cette plainte éperdue qui est l'âme des choses, il les reconnaissait partout. Il restait immobile, sur un éperon qui dominait la plage, à regarder la brise devenue plus rude tourmenter les houppes des pins, les tirer, les abandonner, les reprendre comme si elle voulait les arracher. Il écoutait les mille voix de la mer et ne les supportait plus. Des vers chantaient dans sa mémoire, et leur voix le tourmentait comme la plainte d'un violoncelle. A la manière des enfants, il répétait indéfiniment quelques mots, toujours les mêmes, qu'il chérissait et dont la vertu ne s'épuisait point :

— *Te solo in littore secum,* — chantonnait-il.

Il devait partir le premier; on ne savait où il allait; sa vie était mystérieuse à tous. Il avait seulement annoncé que Max Guyaquil devait venir le chercher sur son bateau et l'emmener en Corse. Renée Deblive ne laissait rien paraître; quelle peine éprouvait-elle? Son doux visage, dans ses cheveux flous, était toujours souriant et toujours un peu triste.

— Et voilà, — disait-elle. Il faut bien se séparer.

Elle parlait du départ comme elle eût parlé de la mort.

Les stores de la salle à manger de *Lone Tree*, baissés pendant le déjeuner à cause du soleil, interceptaient la vue. Un jour, au sortir de table, on vit qu'un yawl blanc avait mouillé dans la baie. Sarcles dont l'œil était infaillible, déclara :

— C'est la *Belle-Poule*.

Ce nom illustre et ironique désignait le yacht de Max Guyaquil. Cet auteur d'opérettes n'aimait au fond que la mer et la vie du bord. Dès ses premiers succès, de petites comédies jouées aux Capucines, il avait acheté un rafiot de dix tonneaux qu'il avait appelé le *Roitelet*. Après le triomphe de *La Baronne Paf* aux Nouveautés, il était allé d'un coup à vingt-trois tonneaux, et avait acquis la *Mouette*, laquelle était devenue *Mouette II*, avec soixante tonneaux, le jour où *l'Ecurie d'Augiette* avait ouvert à l'opérette les portes de la Comédie-Française et mené son auteur à l'Académie. Il était bon garçon, brun, carré, tanné, un peu bruyant et tumultueux, mais point sot. A Paris, il était bien parisien, l'œil ouvert, la bouche riante et l'anecdote prête. A bord, il était heureux. On le vit tout à coup arriver par la petite allée bordée de lauriers roses. Carlos le présenta. Il déclara qu'il y avait sur son bateau de la place pour tout le monde et il proposa une croisière de deux jours à Porquerolles.

La brise descendait des Monts des Maures; déjà un or fluide glaçait l'azur pâli. Le bateau était ancré dans une anse tranquille. Des oliviers et des pins descendaient jusqu'au rivage, ceux-ci étalant leur panache de velours vert, ceux-là frémissant de tout le nuage bleu de leurs feuilles. Un canot vint chercher les passagers, et le bateau appareilla. Les matelots, suspendus aux drisses et tirant en cadence, élevaient par secousses les voiles devant le ciel. La chaîne de l'ancre s'enroulait en craquant. On fila l'écoute à tribord, et le yawl, s'inclinant gracieusement sur la droite, bondit sur l'eau qui sifflait à sa hanche. Les trois jeunes femmes, colorées comme des fleurs et penchées sur le bordage, regardaient cette lame d'eau nue et transparente et coupée en oblique, qui accompagne le flanc du bateau, et dont le bord s'écroule sans cesse en écume.

La salle à manger était brillante, étroite et gaie, avec un air de confort. C'était une plaisanterie de Max de demander soudain : « Où sommes-nous? » tant on oubliait la mer sifflante et le mouvement des eaux. Après le dîner on remonta sur le pont. La nuit était venue et la mer au fond des ténèbres vivait d'une vie qui opprimait les humains. Elle parlait d'une voix puissante, sourde et inlassable; elle parlait pour elle-même, sans savoir qui elle portait; son langage, plus varié que le langage humain, était fait de plaintes et de frémissements et de longs soupirs; il racontait des amours plus passionnées qu'aucun homme n'en avait conçu, et il changeait et il durait, et il ne s'arrêtait point; et depuis le commencement du monde, la mer gémissait ainsi sous les étoiles. Elle disait à chacun une parole qu'il était seul à comprendre. Elle savait le secret des âmes, et sa voix allait le chercher et le réveiller. Elle pénétrait jusqu'au fond immobile et lourd où dorment les désirs impossibles, les regrets muets; et elle les ramenait à la surface, comme ses vagues jettent sur la plage les cadavres des noyés. Elle bouleversait ainsi les consciences et chacun se taisait, honteux de son propre désordre. Elle était impérieuse, tenace, terrible, et son grand corps mouvant s'étendait à l'infini.

Dans le silence du soir, sous les larges étoiles, sur le pont envahi par l'ombre, les couples s'assemblaient et se défaisaient. Les trois jeunes femmes étaient assises sur des fauteuils d'osier, dont les coussins d'étamine étaient des pavillons. Landry était auprès d'elles. Sarcles était appuyé à la baume; André fumait en causant avec Guyaquil. Ils étaient indistincts dans l'ombre. Sarcles prit la place de Landry. Roseline vint s'accouder au bastingage, où son amant la suivit. Une douceur amère étreignait le cœur d'André. Il aurait voulu parler, et nulle parole n'était celle qu'il aurait voulu dire. Il la rejetait de son esprit à mesure qu'elle se présentait. La mer bruissait toujours le long de la coque et l'on voyait se dérouler dans l'obscurité sa frange claire.

Tout cela était si monotone, si poignant et si doux que tous ces êtres se trouvaient transportés aux limites de leur sensibilité. « Le Nirvana », murmura André.

Carlos Landry fumait et rêvait. Justement parce que son état était d'être poète, il était bien moins soumis que les

peintres ou que les simples mortels aux envoûtements de la nature. On s'attendait qu'il fondît en strophes. Point du tout. Devant les tragédies de la terre et du ciel, il restait lucide, conscient, presque ironique. C'est que déjà il réagissait pour fabriquer l'œuvre littéraire. Ce soir, entre ces femmes mollement postulantes et ces hommes troublés, il était seul de sang froid. Il ne résista point au plaisir de créer un de ces petits univers qu'il excellait à souffler.

— Ho! Ho! — fit-il, — Le Nirvana n'a rien à voir avec tout ce désordre. Le Nirvana est une colonie allemande oubliée par le traité de Versailles. Des trains venus de tous les pays du monde, s'arrêtent sur les voies parallèles de Nirvana Haupt Bahnhof. Les immigrants sont soumis à un contrôle sévère. Ceux qui ne justifient pas d'une grande passion sont renvoyés.

— Mais, voyons, Landry, vous êtes fou, — interrompit madame Nartelle, qui ne se possédait plus dès qu'on parlait de la passion. — Le Nirvana, c'est le pays du repos.

— Justement, — répondit Landry, — le repos ne peut être donné qu'aux agités. Ils s'endorment, leur passion entre leurs bras. Mais ceux qui n'aiment point, plus légers que la balle et que la paille vaine, sont agités par la moindre brise. Il n'y a aucun repos dans l'indifférence.

Ses paroles paraissaient bizarres et choquantes, et pourtant chacun les appliquait à soi-même. Renée songeait : « Comme il est lui-même mobile et prompt à danser dans le vent. C'est lui, hélas! l'indifférent dont il parle ». Elle le regardait. Elle voyait ses sourcils noirs, ses yeux de charbon, son nez droit et court, ses lèvres un peu fortes, et ces cheveux déjà voilés d'argent, qui ne réussissaient pas à changer cet air de jeunesse vagabonde.

On mouilla dans la rade de Porquerolles. La journée du lendemain se passa à faire le tour de l'île. La mer était d'une couleur tendre et opaline. Comme le vent était arrière, on avait tendu le spinneker. Carlos et Renée s'étaient glissés entre cette voile et la trinquette. Il y avait là, à l'avant, un étroit triangle si bien entouré de toiles, qu'on ne voyait même

pas le ciel; mais seulement au-dessus du pont incliné, une étroite ligne d'eau bleue.

— Ma chérie, — disait Carlos, — c'est notre dernier voyage. Nous allons à l'île de Vanivanam, où l'année n'a point de saisons. La vigne mûrit en avril, et la glycine délicate prête son deuil à l'automne. Les noirs sapins du Pôle porteront à leur tronc sévère un collier d'orchidées. Les mimosas fleuriront près des saules. Et sous la véranda de notre maison de bois nordique, vous serez éventée par deux palmiers.

— Carlos, dit Renée, — nous nous séparerons demain, et je ne vous verrai plus jamais.

Elle baissa la tête. Elle pleurait. Il la prit dans ses bras. Il la berçait de paroles vaines et de baisers. Le chagrin de l'amante désespérée crevait en sanglots. Carlos ne voyait que les boucles blondes, puériles, éparpillées, et le cou enfantin. Il caressait doucement l'épaule découverte. Mais il savait bien qu'elle disait vrai. Il avait pris cette âme innocente dans mille réseaux magiques. Il l'avait emmenée sur des océans inconnus. Il l'avait émerveillée de mirages. Il allait la laisser seule sur le triste rocher de Naxos.

Le lendemain, tous les amis, sauf lui, revinrent par terre au Fraxinet. On eût dit maintenant qu'ils avaient peur de se quitter. Il n'était pas de jour qu'ils ne fissent quelque partie. Sarcles peignait le portrait d'Odette Nartelle. Elle était assise sous un chêne liège, étendue dans un fauteuil de toile, la tête appuyée, le visage tourné. Sarcles mettait sur la toile toutes les images qui remplissaient son cœur : Odette pensive, avec une mince bouche fleurie et entrouverte, Odette joyeuse, avec une lueur d'or dans les yeux, Odette innocente, avec le contour ingénu des joues peintes en rose, Odette triste, avec le col penché. Et encore Odette curieuse, Odette provocante, Odette prête à se lever et à courir. Toutes ces images jouaient et se mêlaient sur cette toile singulière. Quelquefois pendant la nuit une expression remplaçait une autre. On eût dit que l'image vivait.

— Finissez-le, ce portrait, — disait Odette. — Il me fait peur.

Nartelle était émerveillé du talent de Sarcles.

— C'est curieux, — disait-il. — Il y a des expressions que

ma femme ne prend que très rarement. Il a réussi à les découvrir.

Les Nartelle partirent et Sarcles les suivit. André resta seul, sous le prétexte d'achever quelques études. D'ailleurs il n'était jamais prêt, il n'avait jamais rien fini, et il ne pouvait se détacher d'aucun lieu. Mais, à la vérité, il ne voulait pas rentrer à Paris avant Roseline. Libres tous deux, ils avaient du moins la douceur de suivre leur fantaisie.

Les adieux sont toujours manqués; on est nerveux, on est maladroit, on ne dit rien de ce qu'on voudrait dire, et comme on est sensible jusqu'à la souffrance, on prend de travers tout ce que dit celui qu'on quitte. Loin de recueillir chaque minute de ces heures déchirantes, on les gaspille. André et Roseline se virent peu dans les derniers jours. Il semblait qu'un mauvais génie les séparât. Mais ce n'était pas le hasard seul qui les éloignait. Empoisonnée par l'absence prochaine, la présence même leur était insupportable. Ils se cherchaient, et, quand ils s'étaient trouvés, ils se fuyaient. Ils n'avaient plus de plaisir à être ensemble. Ou plutôt ils n'avaient plus jamais le sentiment d'être ensemble. Le dernier soir, le temps était radieux. La lune dans un ciel de vapeur transparente, répandait sur la mer des miroitements argentés, et la surface de l'eau, ridée, moirée, frémissante, se déroulait en frissonnant et luisait au passage. De grands nuages, clairs comme la perle, confondaient lentement leurs formes indéterminées, et dans une plage vide qu'ils laissaient dans le bleu nocturne, on voyait briller une étoile.

André avait dîné chez madame de Larty. Quand il se retira, Roseline l'accompagna jusqu'à la petite plage, qui semblait un monde enchanté, immobile et plein de mystère. Ils s'arrêtèrent un moment. Alors Roseline commença à chanter. André savait qu'elle avait une voix charmante. Elle avait toujours refusé d'être entendue. Mais, dans ce dernier soir, pour lui donner quelque chose d'elle qui lui fût inconnu, elle éleva la voix dans le silence, et d'une voix au timbre rond et pur, elle commença cet hymne à la tendresse, à la pudeur et à la nuit, le *Lotus* de Henri Heine. La tessiture était un peu élevée pour elle, et la voix s'amincissait dans les notes hautes,

devenait un fil léger, un rayon de lumière, presqu'une voix d'enfant.

Elle se tut. Elle n'avait jamais été plus belle. Quelque chose de brillant et de tendre éclairait ses yeux et son visage. Sa tête penchait sur son épaule, et se renversait comme celle d'un oiseau qui s'enfonce dans son propre duvet. Ses cheveux étaient une auréole. Elle riait et son rire éblouissait. Un manteau gris bordé de fourrure brune était sur ses épaules. Elle dit adieu en penchant un peu la tête et s'en alla sous les pins, plus légère qu'une jeune fille qui court à son premier bal. André resta seul, et le paysage lui parut comme un cadre vide. « Pourquoi, songeait-il, pourquoi cette nouveauté et cette jeunesse le dernier jour? On dirait que la nature s'amuse de nous et nous révèle inépuisablement des êtres nouveaux au moment où nous les quittons ».

Roseline partit le lendemain par la route, seule, dans une petite voiture qu'elle conduisait. Elle allait retrouver des cousins, à une vingtaine de lieues. André l'accompagna jusqu'à Saint-Trans. Le regard droit devant elle, elle murmurait :

— Mon chéri, mon chéri.

Enfermé avec elle dans cette cage, et un peu tourné vers elle, il voyait le profil parfait, les yeux admirables, le détail d'une veine, la forme d'un bras. Il eût voulu retenir chaque minute.

Rentré à *Lone Tree*, il se sentit seul dans une ville déserte. Tous ses amis étaient partis. Les arbres lui semblaient différents. Il décida de partir à son tour. Comme on descendait sa valise, une voiture arriva, toute pareille à celles qu'il avait vu arriver tant de fois. Les chasseurs s'empressèrent. Des Américains du Sud descendirent avec des enfants. André entendit qu'on leur donnait la chambre des Nartelle et la sienne.

HENRY BIDOU

(*A suivre.*)

LA
CONFÉRENCE DE LA HAYE
ET
LES MÉTHODES DIPLOMATIQUES

La Conférence de la Haye, qui vient de se séparer après toutes sortes de péripéties, avait été considérée à l'avance, d'un accord à peu près unanime, comme un des événements les plus marquants de l'histoire diplomatique contemporaine. Sans doute elle avait été précédée, au cours des années qui se sont succédé depuis la signature du traité de Versailles, par un grand nombre d'autres réunions analogues, dont il serait fastidieux de dresser ici la liste; mais il a été admis que son importance dépassait de beaucoup celle de toutes les rencontres antérieures.

Cette façon de voir paraît en somme juste. Il est peut-être exagéré de dire, comme on l'a fait couramment, qu'il s'agit de la liquidation définitive de la guerre et de ses suites, car il serait imprudent de se figurer que tous les grands problèmes qui ont été posés par un bouleversement sans précédent puissent en une fois recevoir leur solution; une telle illusion ne tarderait pas à être dissipée. Mais incontestablement il y avait une différence entre la Conférence de la Haye et celles auxquelles nous avons fait allusion. De 1919 à 1929 on a toujours procédé à des règlements provisoires. En matière de réparations, par exemple, le total de la dette allemande n'avait jamais été fixé en réalité (on n'a jamais pris fort au sérieux les 132 milliards de marks-or figurant sur l'état de paiement dit de Londres); cette fois-ci le montant devait être

arrêté et, à la différence du plan Dawes, le plan Young établit un système d'annuités destiné à l'éteindre. De plus, ce plan a été conçu en liaison avec le remboursement des dettes interalliées. Enfin, au point de vue politique, il y avait lieu de s'entendre sur les conditions d'une évacuation anticipée de la Rhénanie. Il était évident que cette Conférence devait clore une période et en ouvrir une nouvelle. De là son importance.

Plus on est convaincu de celle-ci, plus on est étonné en constatant que l'on n'avait en aucune manière préparé ce véritable congrès européen. Pendant les longues semaines qui se sont écoulées entre la présentation du plan Young par les experts et le mois d'août, on n'a pas cherché à se renseigner sur les intentions des divers cabinets. Les conversations qui ont eu lieu n'ont porté que sur le siège de la conférence. Il aurait été pourtant singulièrement utile de savoir à quoi s'en tenir, étant donné à la fois la complexité des problèmes posés et leur interdépendance, d'autant plus que les participants devaient se rendre à la Haye avec des visées très différentes et mêmes contradictoires. L'Allemagne, par exemple, heureuse certes de payer moins qu'auparavant, avait surtout l'espoir d'obtenir l'évacuation immédiate de la Rhénanie, tandis que la France, prête à consentir à un retrait anticipé des troupes d'occupation, sous certaines réserves et dans certaines conditions, désirait au préalable être assurée que le plan Young serait ratifié par tous et ensuite appliqué en toute bonne foi. L'Angleterre, elle, était d'accord avec l'Allemagne au sujet de la Rhénanie, mais il y avait quelque incertitude sur son attitude à l'égard du plan Young : ses experts avaient bien accepté celui-ci après consultation de la Trésorerie, mais, d'autre part, les déclarations faites à plusieurs reprises à la Chambre des Communes par le nouveau chancelier de l'Échiquier, M. Snowden, annonçaient des résistances, sans qu'on fût à même de prévoir — faute de s'en être préoccupé — sur quoi elles porteraient et jusqu'où elles iraient. L'Italie paraissait se désintéresser des affaires rhénanes, mais tenait à l'application intégrale du plan Young. La Belgique était dans un état d'esprit semblable. Enfin plusieurs pays, dits à intérêts limités, qui n'avaient pas eu de représentants dans le comité des experts, se préparaient à

présenter des revendications particulières. Que se passerait-il donc lorsque se trouveraient réunis des délégués ayant des opinions aussi variées, alors surtout que certains gouvernements pourraient avoir intérêt à créer le maximum de confusion possible?

Une diplomatie attentive aurait cherché à être exactement informée. Cependant personne ne paraît pas avoir tenté le moindre effort d'éclaircissement. Cela est explicable de la part de ceux qui, comme les Allemands et les Anglais, pensaient tirer quelque profit des effets de surprise. De la part du gouvernement français, cette indifférence n'est guère excusable. Probablement s'imaginait-il que les divergences ne porteraient que sur des points de détail. Cela prouve seulement qu'il n'avait pas suivi de près les débats parlementaires britanniques. S'il ne pouvait pas prévoir la brutalité de M. Snowden, il ne devait pas ignorer ses idées générales. Il est vrai, que jusque vers le milieu de juillet il fut en quelque sorte accaparé par la lutte parlementaire engagée pour faire ratifier les accords de Washington et de Londres sur les dettes. Disons en passant qu'à notre avis il a eu tout à fait raison d'exiger cette ratification, faute de laquelle nous aurions été dans une situation politique et morale défavorable et, en cas d'insuccès de la conférence, nous aurions été dénoncés dans l'ancien et dans le nouveau monde comme les auteurs responsables de cette faillite. Nous nous serions trouvés, d'autre part, en raison du versement de plus de dix milliards de francs que nous aurions été obligés de faire le 1er août, démunis de ressources qui ont pour nous une incomparable utilité dans nos différends avec l'Angleterre. En tout état de cause, la ratification s'imposait. Néanmoins l'effort méritoire fait pour l'imposer n'aurait pas dû empêcher le quai d'Orsay d'entreprendre les sondages nécessaires. On aperçoit ici un des défauts de notre politique extérieure actuelle, qui ne se préoccupe pas suffisamment d'être informée, qui néglige la préparation indispensable de toute grande négociation et qui se fie trop à l'improvisation de son chef. Elle fait penser à nos armées du second Empire, qui avaient perdu la notion du service de sûreté, qui s'aventuraient sans se faire précéder par des avant-gardes et sans se protéger par des flancs-gardes et qui

tombaient ainsi sans avertissement au milieu d'une masse d'ennemis.

La Conférence s'est donc ouverte sans que la délégation française eût conscience de ce qui l'attendait. Composée de trois ministres, MM. Briand, Chéron et Loucheur, elle était accompagnée d'adjoints techniques fort bien recrutés; ce n'est certes pas sur le choix de ceux-ci qu'il y aurait des critiques à faire. Visiblement M. Briand pensait que les représentants de l'Angleterre réclameraient quelques modifications de détail au plan Young, mais il ne supposait pas qu'ils s'attaqueraient aux bases mêmes du rapport des experts et il se figurait, dans tous les cas, que, soutenu par les trois autres puissances créancières, il n'aurait pas de peine à s'arranger avec eux, en usant de toutes les ressources que lui procurerait sa vieille expérience des congrès. Quelques coups de sonde préalables lui auraient appris qu'il se trompait fort. Il semble même qu'il n'ait pas eu le soin de relire les divers discours, très instructifs, prononcés cette année à la Chambre des Communes par M. Snowden; grâce à l'étude de ces textes, complétée par quelques notions, qu'il était facile de se procurer, sur la psychologie du chancelier de l'Échiquier, il aurait évité d'être surpris par la brutale offensive du porte-parole de la Grande-Bretagne. Or cette surprise a eu des conséquences fâcheuses pour nos délégués, qui, placés à l'improviste dans une situation qu'ils n'avaient pas envisagée et redoutant par-dessus tout la rupture de la Conférence, ont été amenés à commettre des erreurs de méthode et à céder tout de suite un terrain qu'ils ne pourraient plus reprendre. C'est le sort qui attend toute troupe mal gardée et dont le service des renseignements n'épargne pas à son chef la disgrâce de tomber d'une façon inattendue dans une embuscade.

Pour bien comprendre la situation telle qu'elle se présentait à l'ouverture de la Conférence et ce qui s'est passé au cours de celle-ci, il faut se rappeler l'origine et le développement des pourparlers dont cette réunion diplomatique était l'aboutissement. L'initiative est venue d'Allemagne : le désir exprimé par elle d'obtenir l'évacuation anticipée de la Rhénanie a mis en mouvement la vaste négociation qui a conduit les puissances à la Haye. Il y a un peu plus

d'un an, le gouvernement du Reich demanda le retrait des troupes d'occupation. On n'ignore pas que l'Angleterre est depuis longtemps favorable à cette mesure. La France n'opposa pas à cette requête une fin de non-recevoir. Elle formula simplement des conditions : 1° un règlement définitif du problème des réparations interviendrait au préalable; 2° une commission de constatation et de conciliation serait créée pour garantir le respect des clauses imposant à la Rhénanie une neutralisation militaire. Le 16 septembre 1928, à Genève, pendant que siégeait l'assemblée de la Société des Nations, un communiqué constata l'accord des puissances intéressées, y compris l'Allemagne, en vue de l'ouverture de négociations relatives à l'évacuation de la Rhénanie, aux réparations et à la commission de constatation et de la conciliation. Quelques mois plus tard, le comité des experts chargé de proposer une solution pratique pour le problème des réparations se mit à la besogne. Il élabora le plan Young qui donnait satisfaction à la France en ce sens qu'il fixait une fois pour toutes le montant de la dette allemande, qu'il établissait dans le détail le système des annuités, et que, par l'institution d'une part inconditionnelle — c'est-à-dire soustraite à toute retenue et à tout moratoire — dans les versements allemands, il rendait possible la commercialisation ou, si l'on préfère, la mobilisation des sommes destinées aux réparations; en outre, il fournissait l'argent nécessaire au remboursement des dettes envers les États-Unis et envers la Grande-Bretagne, ce qui était de nature à contenter les Anglais, qui affirmaient depuis des années qu'ils entendaient seulement recevoir, soit de l'Allemagne soit de leurs débiteurs alliés, de quoi se couvrir des paiements qu'ils ont à faire à l'Amérique. Les Allemands, de leur côté, n'avaient pas à se plaindre, puisqu'ils avaient beaucoup moins à payer que sous le régime du plan Dawes et que le règlement, s'il devenait définitif, permettrait une évacuation relativement prochaine de la Rhénanie.

La Conférence avait donc une tâche bien définie : elle devait constater l'accord des gouvernements au sujet de l'application du plan Young, régler une série de questions d'exécution — relatives notamment au fonctionnement et

au siège de la banque internationale, — réaliser une entente sur les conditions de l'évacuation rhénane et sur la création d'une commission de constatation et de conciliation. En ce qui concerne ces derniers points, la France était toute disposée, conformément au communiqué du 16 septembre 1928, à consentir au retrait anticipé des troupes d'occupation, mais elle avait naturellement à exiger certaines précautions pour la stricte et sûre application du plan Young et pour la mobilisation de sa tranche inconditionnelle. Nous n'insisterons pas sur ce point car, dans un article paru ici-même le 1er août dernier, M. Wladimir d'Ormesson a indiqué avec précision la nature de ces précautions. Il va de soi qu'on ne devait prendre d'engagement au sujet de l'évacuation que lorsqu'on n'aurait plus aucun doute en ce qui concerne l'adoption et l'exécution du plan Young. Mais, dès le début, M. Snowden, le premier délégué britannique, réclama, au bénéfice de l'Angleterre, avec une brutalité et parfois une grossièreté dont le souvenir n'a été perdu par personne, le bouleversement de l'œuvre des experts. Si une préparation diplomatique sérieuse avait précédé la réunion, on se serait épargné cet accident à la fois ridicule et dangereux, ridicule par ce qu'il a souligné la naïveté ou la négligence de ceux qui s'étaient rendus à une Conférence sans qu'un accord de principe fût réalisé, dangereux, parce que nos délégués, animés d'un ardent désir d'entente, risquaient de se laisser entraîner beaucoup plus loin qu'ils ne le voulaient.

Placé dans une position fâcheuse, M. Briand ne pouvait bien se tirer d'affaire qu'en adoptant aussitôt une attitude nette et énergique. Il fallait voir tout de suite que l'inconvénient résultant d'une rupture de la conférence serait moins grand que celui d'un mauvais règlement : si on se séparait sans conclure, la France n'abandonnerait aucun de ses moyens d'action et elle n'aurait, au pis aller, qu'à attendre que ses partenaires reviennent à des idées plus raisonnables; en allant au-devant des désirs de M. Snowden, on s'exposait au péril de sacrifier, dans la cohue et le tourbillon d'une foire diplomatique, certains grands avantages. Le danger était d'autant plus grand qu'attaqués à fond par M. Snowden sur le terrain des réparations nos délégués étaient en butte aux sol-

licitations et à la pression de M. Stresemann pour les affaires de Rhénanie. Effectivement, ils cédèrent à ces pressions. Deux commissions avaient été constituées, l'une pour s'occuper des questions financières, c'est-à-dire du plan Young, l'autre pour traiter des affaires politiques, c'est-à-dire de l'évacuation rhénane. L'intransigeance de M. Snowden paralysa la première. M. Briand, à la demande instante des Allemands, accepta que la commission politique se mît immédiatement au travail, sous cette réserve que, bien entendu, l'évacuation de la Rhénanie demeurait subordonnée à l'approbation et à l'application du plan Young; mais la réserve restait plus ou moins théorique, tandis que les discussions engagées avaient un caractère fort pratique. En consentant à envisager les modalités de l'évacuation, alors qu'on n'était pas fixé sur le plan Young, la délégation française se résignait à une situation défavorable et engageait l'avenir. M. Stresemann, qui dans cette affaire avait l'appui des Anglais, a pu pousser sa pointe. On a habitué l'opinion internationale à considérer la question rhénane indépendamment du problème financier et, à la longue, le lien établi entre les deux a paru de plus en plus être un artifice pour temporiser et pour frustrer les Allemands d'un avantage auquel ils auraient droit. Ainsi, sur le terrain politique, on affaiblissait une position, qui à l'origine était extrêmement forte.

Une autre erreur de méthode était commise en même temps dans le débat financier. La brutalité de M. Snowden semble avoir épouvanté ses interlocuteurs. Au lieu de le mettre au pied du mur en l'invitant à formuler avec précision ses revendications et à indiquer, qui, selon lui, aurait à en faire les frais, on s'ingénia à lui faire des offres. Les experts ont été mobilisés pour fouiller les fonds de tiroirs. On lui a présenté toutes sortes de cadeaux. Il était sans doute légitime de rechercher si, sans danger pour l'œuvre des experts, on pouvait donner quelques satisfactions supplémentaires à l'Angleterre. Il était absurde de renverser les rôles et, uniquement parce que M. Snowden avait un mauvais caractère et parce qu'il s'était montré discourtois, de lui fournir le moyen de dominer la Conférence. Dangereuse méthode qui encouragera à l'avenir les entreprises de chantage diplomatique.

Pas préparée du tout et si mal commencée, la Conférence a eu le sort qu'on pouvait prévoir dans de telles conditions. M. Snowden, qui avait immédiatement terrorisé ses interlocuteurs, et qui n'hésitait jamais à employer une expression grossière ni à faire un geste brutal, n'a pas eu de peine à conserver du début à la fin une position dominante. Il a été jusqu'au bout l'homme qui attend, les bras croisés, qu'on lui apporte des présents; à chacun de ses froncements de sourcils on s'efforçait de trouver un petit supplément. Chacun y a été de son obole. En définitive, on n'a pas bouleversé le plan Young, parce que cela n'était pas possible sans que toute l'œuvre des experts croulât, mais tous les participants se sont dépouillés de certains avantages au profit de l'Angleterre, parce que son principal porte-parole avait su faire peur à tout le monde. Tout s'est passé d'ailleurs au milieu d'une telle fièvre qu'on peut se demander si, au bout d'un certain temps, on ne s'apercevra pas que telle des concessions faites a des conséquences plus graves qu'on ne l'avait prévu. Il est fort difficile d'évaluer exactement les sacrifices consentis ou, en d'autres termes, le butin conquis par l'homme du Yorkshire; nous ne sommes pas sûrs que les experts eux-mêmes seront avant quelque temps en mesure d'établir un bilan vraiment exact, car tous les chiffres donnés peuvent être contestés ou au moins discutés. Nous avons eu depuis dix ans bien des Conférences peu édifiantes; le spectacle qu'a offert celle de la Haye a dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'ici.

En ce qui concerne les questions politiques, la discussion a eu lieu également d'une façon fort désordonnée. La date de l'évacuation a été fixée pour la troisième zone sans que, les garanties que la France avait toujours réclamées et qu'elle était en droit d'exiger aient été obtenues. La commission de constatation et de conciliation sera un organisme sans force et sans utilité. Il ne fait guère de doute, d'autre part, qu'en tout état de cause les dernières troupes d'occupation seront retirées dans une dizaine de mois, même si les premières opérations de la mobilisation de la tranche inconditionnelle n'ont pas encore pu être effectuées. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'au point où l'on était

arrivé on pouvait maintenir l'occupation jusqu'au terme inscrit dans le traité. Mais nous sommes convaincus qu'en s'y prenant autrement un bien plus grand parti aurait pu être tiré du dernier instrument de pression que nous avions entre les mains.

Au surplus, même pour le plan Young, tout n'est pas dit. Des questions d'une extrême importance ne sont pas réglées et nécessiteront encore de longs pourparlers. Il nous suffira de mentionner celles qui concernent la Banque internationale et son siège. L'Angleterre ambitionne de l'établir à Londres, ce qui, en aucun cas, ne saurait être admis. Il n'est pas impossible qu'au cours de négociations ultérieures, on assiste à une reprise d'une sorte de chantage et que des concessions supplémentaires soient faites au cabinet de Londres pour l'amener à renoncer à sa prétention. M. Snowden sait maintenant comment il faut s'y prendre pour faire capituler ses interlocuteurs.

Ce qu'il y a de plus grave, à nos yeux, dans l'histoire de cette malheureuse Conférence, c'est la faiblesse dont on n'a pas cessé de faire preuve en présence de procédés brutaux devant lesquels on a fléchi. Un arrangement médiocre était peut-être le moindre mal, nous sommes disposés à l'admettre. Mais nous avons la conviction qu'on serait plus facilement arrivé à un accord et que celui-ci aurait été meilleur si une attitude tremblante n'avait pas fait comprendre à M. Snowden qu'on craignait par-dessus tout une rupture, qu'il pouvait donc tout se permettre et qu'il avait intérêt à se montrer intransigeant aussi longtemps que possible. Le risque résultant d'un échec de la Conférence ne devait pas être exagéré : si cet échec s'était produit, ses auteurs responsables — c'est-à-dire les Anglais — auraient probablement été très embarrassés. Dans tous les cas, ceux qui, dès le début et dans tout le cours d'une négociation, révèlent qu'ils sont prêts à faire d'immenses sacrifices pour conclure sont battus d'avance. Une diplomatie experte ne commet jamais cette faute.

La Conférence de la Haye permet enfin de faire une constatation politique qui ne doit pas passer inaperçue. Elle a enregistré la mort de l'entente cordiale, bien que M. Henderson, après l'incident causé par les paroles grossières de son collègue,

ait cru devoir affirmer « qu'elle continuait ». En fait de cordialité, nous savons maintenant à quoi nous en tenir. Quant à l'entente, on n'en voit plus trace. Rien n'est plus absurde que d'employer des expressions qui n'ont plus aucune signification réelle. La vérité est que les hommes qui occupent en Angleterre le pouvoir, non seulement ne désirent pas entretenir avec la France des relations amicales et étroites, mais que, bien plus, ils ont peur de tout ce qui pourrait faire croire que des relations de ce genre existent. Peut-être l'entente franco-anglaise, qui, quand elle avait une réalité, était utile non seulement aux deux pays, mais encore à l'Europe dans son ensemble, renaîtra-t-elle un jour de ses cendres : nous le croyons, car tous les Anglais ne sont pas dans l'état d'esprit de M. Snowden. Mais, pour l'instant, ce sont ses cendres seules qui sont visibles. Nous assistons à la formation d'un nationalisme travailliste, prêt à toutes les concessions envers les États-Unis redoutés, rude à l'égard des ex-alliés continentaux, et plein de ménagements pour cette Allemagne vers laquelle le socialisme international a toujours été attiré. Selon leurs intérêts du moment, les travaillistes anglais emploieront des formules d'un pacifisme doucereux ou feront des actes d'un égoïsme vigoureux, quand ce ne sera pas en même temps. On aura là un curieux spectacle.

Cet aperçu général de la Conférence de la Haye présente en lui-même, croyons-nous, un certain intérêt. La lecture des journaux n'a guère pu donner en effet qu'une vision kaléïdoscopique de ses péripéties; aux notions analytiques et peut-être un peu confuses qu'ils ont fournies, il n'était pas mauvais de donner le complément d'une vue synthétique. Cependant si nous avons entrepris cet article, c'est moins pour résumer l'histoire mouvementée de la Conférence que pour grouper quelques-unes des remarques que cette réunion assez décevante fournit l'occasion de faire au sujet des méthodes diplomatiques actuelles. L'issue peu satisfaisante d'une Conférence, si importante qu'elle soit, nous paraît beaucoup moins grave que l'état de choses dont tout ce qui s'est passé à la Haye est en quelque sorte la conséquence. On ne saurait dire que cet état de choses nous ait été révélé tout à coup, car la plupart

des déformations que nous aurons à signaler ont pu être constatées à bien des reprises au cours des dix dernières années; mais il semble que jamais autant de fautes, résultant pour la plupart de ces déformations, n'aient été accumulées en aussi peu de temps. On dirait qu'on a voulu présenter à la Haye, pour l'édification ou l'instruction de l'Europe, un musée temporaire des horreurs diplomatiques. Le moment est donc favorable pour passer en revue quelques-uns des faits qui caractérisent, si l'on peut dire, les méthodes contemporaines de politique extérieure.

Une observation préliminaire est indispensable, afin qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous n'avons aucunement l'intention de faire l'apologie des temps anciens. L'homme qui voit le passé tout en rose et le présent tout en noir est toujours un peu ridicule et il est exposé à se tromper par sa façon systématique de juger. Nous savons trop ce que dissimule le majestueux décor de la politique d'autrefois et si nous étions tentés d'estimer trop haut la vieille diplomatie, nous nous replongerions dans la lecture du magnifique premier volume de *l'Europe et la Révolution française*, où Albert Sorel a montré ce qu'étaient ses mœurs et ses prétendues traditions. L'histoire du XIXe siècle ne serait pas non plus de nature à nous remplir d'admiration. Par ignorance ou par légèreté les fautes les plus énormes étaient commises jadis comme aujourd'hui. Il importe que l'on sache, une fois pour toutes, que nous n'avons en aucune façon l'idée que l'âge d'or politique et diplomatique est derrière nous. Loin de là. Seulement, comme notre étude se concentre sur l'époque contemporaine, nos critiques porteront uniquement sur celle-ci, ce qui pourrait faire croire à tort que nous n'aurions rien à dire que d'élogieux pour les temps révolus. Ce que nous voudrions montrer c'est que, sur certains points, réellement importants, des procédés déraisonnables ou incohérents ont remplacé des méthodes éprouvées. Comme il en résulte des conséquences très fâcheuses, il est bon de mettre en lumière un mal qui n'est pas irrémédiable, pourvu qu'on le connaisse avec exactitude. Il convient, d'autre part, de ne pas s'en tenir aux symptômes, mais d'en rechercher la cause, qui doit être attribuée surtout, nous semble-t-il, à certaines idées générales fausses.

Dans l'exposé que nous avons fait au sujet de la Conférence de la Haye, on a pu déjà relever un reproche adressé à notre gouvernement : nous avons dû constater déjà qu'il n'avait en rien préparé une rencontre internationale qui était unanimement et légitimement considérée comme devant présenter une importance exceptionnelle. Cette sorte d'incurie — le mot est un peu vif, mais il n'y en a pas qui exprime mieux notre pensée — est malheureusement devenue habituelle depuis la guerre; si c'est une tradition qui tend à s'établir, elle est vraiment funeste. Il n'est pour ainsi dire pas une grande négociation où l'on ne se soit engagé à l'aveuglette. Nous n'allons pas multiplier les exemples, ce qui alourdirait inutilement notre article. Un seul suffira : il s'agit également d'un cas extrêmement grave où les intérêts vitaux de la France pouvaient être compromis par la moindre fausse manœuvre; si dans cette circonstance, de même que cette fois-ci à la Haye, on n'a pas pris des précautions élémentaires, il va de soi que, dans beaucoup d'affaires secondaires, la négligence doit être plus grande encore.

Nous voulons parler de la Conférence navale qui siégea à Washington dans les derniers mois de 1921 et au début de 1922. Nos délégués se rendirent aux États-Unis sans se préoccuper d'étudier le terrain sur lequel ils allaient évoluer et les conditions dans lesquelles se posait la question à l'ordre du jour, celle de la limitation des armements navals. Ils se figuraient qu'on aurait surtout à rechercher le moyen d'empêcher un heurt entre les États-Unis et le Japon et ils s'imaginaient naïvement et gratuitement que leur rôle consisterait à se présenter sinon comme des arbitres, du moins comme d'honnêtes courtiers entre les puissances rivales du Pacifique. Mal instruits de la situation, prononçant des discours grandiloquents qui étaient tout à fait à côté de la question, ils furent mis aussitôt à l'écart. La limitation des armements fut décidée en secret par les États-Unis, l'Angleterre et le Japon; surpris, dépaysés et incapables de réagir, les représentants de la France se laissèrent imposer le grave principe de l'égalité de tonnage pour la France et l'Italie, principe qui donne une supériorité évidente à la seconde, dont toute la flotte est concentrée dans la Méditerranée et qui n'a pas,

comme nous, des côtes situées sur trois et même quatre mers à défendre, des colonies dispersées à protéger et d'immenses routes maritimes à surveiller. On n'appliqua heureusement cette règle qu'aux cuirassés. Si la même proportion avait été stipulée pour les croiseurs et les unités plus petites, c'eût été pour nous une catastrophe. Un redressement tardif permit de l'éviter. Mais l'acceptation du principe de l'égalité avec l'Italie pour les cuirassés constituait déjà une faute des plus graves, qui n'aurait pas été commise si nos délégués (dont le chef était à la fois, comme à la Haye, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères) s'étaient renseignés au préalable sur ce qui se préparait et s'ils avaient réfléchi aux conséquences d'un acquiescement qui engageait l'avenir. Ce principe sera désormais toujours invoqué à notre détriment et l'on verra prochainement, quand la question des croiseurs, discutée en ce moment par les Anglais et les Américains, se posera de nouveau pour nous, quelles conséquences aura la défaillance de 1921. Lorsqu'un gouvernement se laisse chaque fois surprendre quand il participe à des Conférences dont l'importance ne fait pas de doute, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche dans la direction de sa diplomatie.

Une des causes des fautes qui se renouvellent à chaque instant doit être attribuée au rôle que les hommes politiques veulent jouer sur la scène internationale. Jusqu'à la guerre, à quelques exceptions près, les ministres des affaires étrangères ne croyaient pas devoir intervenir personnellement à tort et à travers; ils dirigeaient de haut et de loin — tout en les suivant attentivement — les négociations qui étaient conduites sur place par des diplomates de carrière. C'est à la Conférence de la Paix, en 1919, qu'ils prirent l'habitude nouvelle de ne plus agir par des intermédiaires, ce qui, dans la conjoncture, pouvait se justifier, bien que cela ait présenté des inconvénients sérieux. On pourrait objecter qu'un siècle auparavant, en 1814 et en 1815, les hommes d'État de ce temps agirent d'une façon analogue. C'est le cas de dire que comparaison n'est pas raison. Dans un livre dont la traduction française a paru récemment et où se trouvent mêlées des considérations justes et des idées très contestables (*Histoire de l'Europe d'après guerre*) un écrivain américain, M. Frank

H. Simonds, répond fort bien à cette objection et explique la différence des méthodes de 1815 et de 1919 avec tant de bonheur que nous ne pouvons mieux faire que de le citer, car nous ne saurions que répéter, en d'autres termes, ce qu'il a dit avant nous.

Il existait à la fin de la période napoléonienne, dit M. Simonds, et au moment où l'Europe fit la paix avec la France, un certain nombre d'hommes d'État et de diplomates de grande expérience, uniquement responsables vis-à-vis de leurs maîtres royaux, qui eux-mêmes connaissaient l'Europe, ou qui du moins n'étaient soumis à aucun contrôle populaire ou démocratique...

Au contraire, les hommes qui dirigèrent les négociations après la guerre connaissaient mal les affaires extérieures, et sans jamais se rendre compte de leur ignorance, ils comprenaient peu les pays autres que le leur. « Ils s'étaient fait remarquer surtout par leur maîtrise dans cette technique toute spéciale qui permet aux hommes politiques contemporains de mener les majorités, de gouverner l'opinion publique, de faire ou de défaire les ministères. De plus, ils étaient entièrement à la merci de leurs Parlements respectifs qui pouvaient les renvoyer sur l'heure. » Ces constatations faites, M. Simonds écrit :

Ainsi s'établit une différence absolue de situation entre 1814 et 1919. Les hommes qui signèrent l'accord du XIXe siècle connaissaient les matériaux avec lesquels ils devaient travailler. Ils les connaissaient parce que c'était leur métier de les connaître. Enfin en même temps que les connaissances, ils avaient la puissance.

Au contraire, les hommes qui étaient au pouvoir en 1919 y avaient été amenés par leur aptitude à traiter des problèmes absolument différents de ceux qui se posaient à la Conférence de la Paix. Ils avaient appris un art absolument différent de celui qui consiste à négocier avec l'étranger. Ils étaient passés maîtres en l'art de mener une démocratie parlementaire moderne. Ils connaissaient à fond le métier qu'un entraînement de toute une vie avait pu leur enseigner...

De ces remarques fort exactes il ne faudrait pas conclure qu'à notre avis l'œuvre accomplie après les guerres napoléonniennes ait été très supérieure à celle de 1919. Rien n'est plus loin de notre pensée. Malgré les défauts qu'il peut présenter le traité de Versailles est meilleur et plus juste que les traités de Vienne. Mais, pour les raisons ci-dessus indiquées, il a

quelques parties faibles à un point de vue en quelque sorte technique. Surtout, et c'est là que nous voulions en venir, son exécution qui était particulièrement délicate a été confiée à des hommes qui, de par leur formation même, étaient enclins à appliquer à la diplomatie des procédés parlementaires. Là est notamment une des raisons — nous ne prétendons pas que ce soit la seule — de la multiplicité des Conférences. Celles-ci, qui diffèrent du reste profondément des Conférences ou des Congrès diplomatiques d'autrefois, conviennent au tempérament et aux habitudes de ces hommes. Un Lloyd George ou un Briand, qu'agace la minutie des méthodes diplomatiques classiques, a toujours le sentiment que, grâce à son éloquence ou encore plus à sa maîtrise dans les manœuvres de couloirs, il saura « mettre dans sa poche » ses adversaires et même ses partenaires, et aucune déception n'a jamais diminué cette conviction. Pour ces virtuoses, la préparation technique d'une Conférence non seulement n'est pas nécessaire, mais encore peut être gênante. Une préparation trop sérieuse et trop précise limite le libre usage de tous les artifices sur lesquels ils comptent pour obtenir un succès personnel. Il leur faut des possibilités variées de marchandages, d'initiatives imprévues, de coups de théâtre. Il peut y avoir des cas où le recours à ces méthodes un peu brouillonnes, qui sont d'un usage fréquent dans les Parlements, présente une utilité, quand il s'agit de liquider une situation ou de sortir d'un impasse, alors que les moyens plus raisonnables ne peuvent plus donner de résultats. Nous ne le nions pas. Mais ces sortes de circonstances sont rares et il faut se garder de faire une règle de ce qui ne doit être qu'une exception. En général, il est très dangereux de s'aventurer au hasard, si habile qu'on se juge, dans ces vastes assemblées internationales, où les pourparlers ressemblent trop souvent à une partie de poker. Sauf s'il y a une nécessité tout à fait urgente et incontestable, une Conférence ne doit se réunir, il est permis de l'affirmer, que lorsque des négociations diplomatiques ont abouti à un accord de principe; alors, mais alors seulement, le moment est venu d'accepter une rencontre collective.

Mais les grands acteurs de la politique contemporaine tiennent précisément à jouer un rôle de premier plan dans une

pièce mouvementée sous les yeux émerveillés du monde entier. Quelques ténors du journalisme, qui jugeraient beaucoup mieux les événements à distance — sur place il ne devrait y avoir que des informateurs intelligents — veulent aussi se montrer sur cette scène prestigieuse et, par conséquent, se précipitent à la suite des ministres. Ainsi tout contribue à donner un caractère théâtral à ces discussions internationales. Par instants, les négociateurs, effrayés du tapage qu'ils ont eux-mêmes causé, se plaignent de la publicité et cherchent pour un temps à se dissimuler dans l'ombre. Souvent en effet le secret, déplorable quand il s'agit du résultat, serait utile quand on en est encore aux débats. Mais il ne serait admissible que dans des Conférences préparées avec une méthode assez minutieuse pour rendre, sinon impossibles, du moins très difficiles, les défaillances vraiment graves. Tant que les errements actuels dureront, le système du secret serait dangereux. Une certaine publicité est la contre-partie nécessaire du manque de préparation.

Les ministres tiennent donc à figurer en personne dans les Conférences, et avec le plus d'éclat possible, parce que c'est ainsi qu'ils peuvent s'acquérir le plus facilement une réputation universelle et parce que, d'une façon presque instinctive, ils appliquent aux affaires internationales les procédés parlementaires dont ils ont l'habitude. Mais ces procédés ne valent rien en matière diplomatique. Dans une Chambre, une parole malencontreuse échappée à un ministre peut avoir pour lui le plus fâcheux effet et même causer sa chute. C'est parfois regrettable, mais les conséquences sont limitées. Dans les Conférences internationales, il est bien plus malaisé de réparer les fautes commises par un mouvement irréfléchi ou trop prompt. Un ministre des affaires étrangères, étant le maître de sa politique, est à tout instant exposé au risque de prendre des engagements inconsidérés ou de renoncer à la légère à des droits. C'est bien pis encore s'il est en même temps président du conseil. Les diplomates, outre qu'ils n'ont pas la déformation parlementaire des ministres (ils peuvent d'ailleurs en avoir une autre) ont toujours la ressource, quand ils sont embarrassés ou qu'ils redoutent de se laisser aller à une décision insuffisamment mûrie, de déclarer qu'ils doivent en référer

à leur gouvernement. Ainsi ils peuvent se donner le temps de la réflexion. Cela a toujours été compris; il est étrange que cela ne le soit plus guère aujourd'hui. Il y a beaucoup de sagesse dans ce passage des instructions qui étaient données en 1802 à un nouvel ambassadeur de France à Londres, que M. Lacour-Gayet cite dans le second volume de son *Talleyrand* et où l'on discerne l'inspiration de ce dernier :

« Le défaut d'instructions et la nécessité de consulter son gouvernement sont toujours des excuses légitimes et auxquelles on ne peut se refuser pour obtenir des délais dans les transactions politiques. Vous en ferez usage même quand vous auriez une opinion arrêtée sur le sujet en question, de peur de vous compromettre ou de vous tromper. Il est peu de transactions politiques qui ne soient pas de nature à admettre des délais, et, dans l'état actuel de l'Europe, il n'y a point de délais qui puissent mettre dans un danger imminent des transactions politiques. Mais un négociateur ou un ministre, quelque présence d'esprit qu'il ait, et quelque expérience qu'il ait eue, peut, en donnant une réponse décisive et non pas dilatoire, faire à sa cause et à son pays, par un moment d'oubli, un mal que plusieurs années de bons services pourraient souvent ne pas réparer. Ne donnez jamais de réponse directe aux propositions qui vous seront faites, ni à aucune plainte, ni offre imprévue ».

Il convient d'ajouter qu'un homme, quelque intelligent et expérimenté qu'il puisse être, a toujours avantage à trouver au-dessus de lui un appui et même un contrôle. Sauf dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, un gouvernement devrait se faire représenter dans une Conférence par de véritables délégués et ne devrait pas y figurer en la personne de son chef ou de quelques-uns de ses membres les plus marquants. Il y a là une vérité d'expérience qui est incontestable et qui est aujourd'hui entièrement méconnue.

Le développement de la démocratie rend particulièrement nécessaire le recours à des diplomates professionnels expérimentés. Plus souvent que par le passé on verra au gouvernement des hommes ayant une connaissance insuffisante des affaires extérieures et une grande ignorance des pays étrangers, ce qui multipliera les occasions d'erreurs. D'autre part, l'éducation imparfaite de ces ministres, qui croiront que l'emploi d'expressions grossières, blessantes ou simplement vives ne tire pas plus à conséquence dans une Conférence que dans

un Parlement, augmentera les causes de froissement et même de heurt. L'exemple de M. Snowden le montre bien. Enfin, contrairement à ce que pensent ceux qui ne réfléchissent pas, les oppositions entre peuples deviendront d'autant plus fréquentes et violentes qu'ils seront plus directement en contact les uns avec les autres. Un socialiste éminent, partisan pourtant de ce qu'on appelle la diplomatie populaire, nous en avertit lui-même. Dans un curieux article qu'il vient d'écrire au sujet de la conférence de la Haye dans la *Dépêche de Toulouse*, M. Vandervelde dit, sans se rendre peut-être compte de la portée de ses observations :

> Entre les ministres de Locarno ou de Spa, qu'ils fussent conservateurs, libéraux ou même socialistes, il y avait les facilités de contact qui résultent d'une formation intellectuelle commune. De même entre les rois et les empereurs d'avant-guerre, parlant les mêmes langues, appartenant aux mêmes familles, les rapprochements personnels étaient plus aisés qu'entre les gouvernements d'aujourd'hui; ce qui ne les a pas empêchés d'ailleurs de courir ensemble à leur catastrophe commune. A présent, au contraire, ce sont les peuples eux-mêmes qui, par leurs représentants directs, se rencontrent sur le parquet glissant des conférences internationales, et il est inévitable que dans leurs négociations et leurs discussions éclatent beaucoup plus que par le passé les différences profondes, radicales, irréductibles peut-être des tempéraments nationaux.

Pour éviter ou atténuer les heurts que produiront fatalement ces différences irréductibles, l'emploi de professionnels, moins tentés que des hommes politiques de se laisser aller à la vivacité de leur tempérament, est tout indiqué. On a beaucoup médit de la vieille diplomatie; elle avait ses défauts. Qui n'en a pas? Mais elle avait aussi des qualités qui seraient particulièrement précieuses à notre époque. On l'a accusée d'avoir provoqué des conflits par ses méthodes tortueuses. En réalité, les grandes secousses ne se sont presque jamais produites que par la volonté d'une personnalité politique marquante, un Napoléon, un Pitt, un Cavour, un Bismarck, ayant en vue, suivant les cas, des projets plus ou moins légitimes ou coupables. En ce qui concerne la dernière guerre, la responsabilité de Guillaume II est beaucoup plus grande que celle de ses ambassadeurs, dont certains M. de Schoen à Paris et le prince Lichnowsky à Londres, par exemple, auraient

préféré, s'ils l'avaient pu, agir dans un sens pacifique. La vérité est que la plupart des diplomates travaillent dans la direction donnée par leur gouvernement, qui, au surplus, est là pour contrôler et redresser au besoin leur action, mais qui, s'il prend lui-même toute la charge des négociations, commettra des fautes que ses représentants qualifiés sauraient souvent éviter.

Le malheur est que les habitudes qui ont prévalu depuis une dizaine d'années ont affaibli et appauvri notre corps diplomatique. Celui-ci possède encore, certes, des membres très distingués. Toutefois, on est obligé de constater, quelque regret qu'on en ait, que son renouvellement ne s'effectue pas dans d'aussi bonnes conditions que par le passé. On ne voit pas apparaître, il faut bien le dire, les successeurs des grands ambassadeurs que la France a eu le bonheur d'avoir dans la période d'avant-guerre, qui se sont montrés si clairvoyants et qui ont tant contribué à nous placer dans une position favorable au moment où le sort du pays se jouait. Si l'évolution qui s'est produite se poursuit, on aura toujours plus de peine à trouver ces grands serviteurs de la nation qui, comme par exemple, MM. Paul et Jules Cambon ou M. Camille Barrère savaient discerner les dangers et proposer les mesures nécessaires pour y parer et, dans les périodes de crise, tout en demeurant les loyaux agents d'exécution de la politique du gouvernement, conservaient leur franc parler et ne craignaient pas d'assumer des responsabilités. Depuis des années on a tout fait pour étouffer toute velléité d'initiative, pour décourager les bonnes volontés et pour inculquer à tous, du haut en bas de l'échelle, cette idée que le premier et le dernier mot de la sagesse est de vivre au jour le jour, en évitant surtout les « histoires ». On pourrait fournir à ce sujet bien des précisions piquantes; désirant écarter toute allusion personnelle et voulant maintenir à cette étude le caractère objectif d'un exposé général, nous ne les donnerons pas. Il est certain que si l'on ne réagit pas à temps, cet état de choses, dont les pires conséquences ne se feront sentir que dans quelques années, ira en s'aggravant. La faute est au centre et en haut. D'autres grands corps de l'État sont aussi en voie de régression et de désorganisation, mais notre personnel

diplomatique est peut-être plus particulièrement atteint par un mal général, bien qu'on s'en rende peut-être moins bien compte que pour d'autres services publics.

Notons aussi en passant, bien que ce ne soit qu'un à-côté, qui a pourtant son importance, que le quai d'Orsay ne sait pas organiser ses rapports avec la presse. Il considère que celle-ci ne peut-être que docile et même un peu domestiquée, ou hostile, façon de voir qui est la plus propre à faire commettre toutes sortes de bévues. Dans un ministère bien organisé, il devrait y avoir une section de presse puissamment constituée et composée de fonctionnaires de premier ordre, qui seraient toujours pourvus d'informations précises et abondantes, dont ils auraient à faire le meilleur usage suivant la qualité de leurs interlocuteurs. Leur mission ne consisterait pas du tout à essayer d'imposer à ceux-ci des opinions toutes faites, mais, en se montrant accueillants et bien renseignés, à établir des contacts qui seraient aussi utiles au département qu'aux journalistes, et, par leur intermédiaire, au public. En raison d'une erreur de conception qui, d'ailleurs, il faut le reconnaître est ancienne, nos chefs et attachés de presse, souvent très imparfaitement informés eux-mêmes par le cabinet, la direction politique ou les divers services du ministère, sont dominés et paralysés par la peur de prononcer un mot de trop, ce qui fait qu'on n'apprend presque jamais rien auprès d'eux et que leur rôle est en définitive nul. Comme on a pu encore le constater cette fois-ci à la Haye, les journalistes français en sont souvent réduits, pour savoir ce qui se passe et même pour avoir quelques détails sur les paroles prononcées par nos propres délégués, à s'adresser à des représentants ou à des confrères d'autres pays, ce qui est un peu humiliant et ce qui présente parfois, surtout dans les périodes de conflit aigu, des inconvénients très sérieux sur lesquels il est à peine nécessaire d'insister. Ici encore, ce ne sont pas les agents d'exécution qui sont fautifs : c'est tout le système qui est responsable et qui doit être réformé.

Cette conception erronée des rapports de la diplomatie et de la presse est d'autant plus curieuse qu'elle est en contradiction avec une des idées qui ont eu le plus de vogue depuis la guerre et qui ont d'ailleurs le plus contribué à fausser les

méthodes non seulement en France, mais aussi dans d'autres pays. Ainsi, au lendemain de la grande conflagration, on a proclamé la faillite de la diplomatie dite secrète. A certains égards cette condamnation était justifiée; malheureusement elle a été appliquée et interprétée en dépit du bon sens. La diplomatie secrète condamnable est celle qui engage les peuples sans leur consentement et souvent contre leur volonté; il n'est pas admissible qu'un gouvernement lie un pays sans qu'il le sache et lui fasse endosser des responsabilités dont il n'est pas averti. Ces façons de faire préparent souvent des catastrophes. Il doit donc être entendu désormais que tous les accords qui sont conclus et que tous les engagements qui sont pris doivent être portés à la connaissance des peuples intéressés et obtenir leur approbation. Dans ce sens et dans ces limites, on a raison de s'élever contre toute diplomatie secrète. Mais c'est en général tout autre chose qu'on a entendu par cette expression. On a prétendu interdire en quelque sorte les débats et les pourparlers confidentiels : toutes les discussions, proclamait-on, même les plus délicates, doivent s'engager et se poursuivre en public et l'opinion doit être en mesure d'en suivre à chaque instant toutes les phases. Disons-le carrément : c'est une prétention absurde. Aucun accord ne peut se préparer et se réaliser dans de bonnes conditions si tous les pourparlers, souvent très difficultueux et parfois tendus, ont lieu sur la place publique et sont commentés au jour le jour et même heure par heure par le monde entier. Ces débats d'un caractère sensationnel, où toute boutade devient un mot historique, surexcitent la vanité des hommes politiques qui y participent, qui se font un point d'honneur de ne pas modifier l'attitude qu'ils ont prise au début, ou qui, si à un moment donné ils cèdent, ont alors l'air de capituler. Pour qu'une négociation donne de bons résultats il faut qu'elle conserve une certaine souplesse, que des paroles puissent être prononcées sans avoir tout de suite une portée définitive, en un mot qu'on soit en mesure de discuter avec une assez grande liberté. Les méthodes actuelles, théâtrales et bruyantes, ont pour premier résultat de susciter constamment des questions d'amour-propre. Quand l'amour-propre entre en jeu la raison bat en retraite. Ajoutons que cette publicité s'associe parfaitement

dans beaucoup de circonstances avec des manœuvres secrètes qui, dans l'ambiance ainsi créée, ont des inconvénients particulièrement grands. Ce mélange de procédés contradictoires qui s'enchevêtrent est ce qu'on peut imaginer de pire.

Au sortir de la guerre, des idées qu'on pourrait qualifier d'un peu primaires ont pris naissance et ont prévalu. Cela n'a d'ailleurs rien de surprenant. Après tout grand bouleversement les hommes ont cru que tous les maux dont ils avaient souffert étaient le résultat de certaines erreurs dont il suffirait, pour s'en débarrasser, de prendre le contre-pied, et qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour une humanité régénérée. Par exemple, après le cycle des guerres de la Révolution et de l'Empire, des hommes qui n'étaient pas les premiers venus ont pensé que le caractère énorme pris par les luttes entre nations en empêcherait le retour. Ainsi Chateaubriand s'écrie dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Ces énormes batailles de Napoléon sont au delà de la gloire; l'œil ne peut embrasser ces champs de carnage qui, en définitive, n'amènent aucun résultat proportionné à leurs calamités. L'Europe, à moins d'événements imprévus, est pour longtemps dégoûtée des combats. Napoléon a tué la guerre en l'exagérant... » Il est vrai que, dans le même paragraphe il envisage aussi, non la disparition de la guerre, mais sa transformation : « Tôt ou tard, écrit-il, il faudra rentrer dans la guerre civilisée que savait encore Moreau, guerre qui laisse les peuples en repos, tandis qu'un petit nombre de soldats font leur devoir; il faudra en revenir à l'art des retraites, à la défense d'un pays au moyen de places fortes, aux manœuvres patientes qui ne coûtent que des heures en épargnant des hommes ». Nos contemporains aussi, depuis une dizaine d'années, n'oscillent-ils pas entre l'idée qu'on va supprimer définitivement la guerre, et la pensée, plus mesurée et plus pratique, qu'il y a des moyens d'en empêcher la fréquence, et peut-être d'en limiter l'extension et la barbarie? Cela est fort naturel et ne présente de grands inconvénients que dans le cas où les hommes dirigeants, perdant le sens de la réalité, se laissent aller à des rêveries et négligent le travail positif pour construire des châteaux en l'air.

S'il est excellent de chercher à améliorer par un effort

continu et progressif les rapports des peuples et à les établir sur des bases aussi solides que possible, il est extrêmement dangereux d'oublier certaines conditions qui tiennent à la nature même des choses. A cet égard quelques illusions, produit des déceptions causées par la catastrophe de 1914, ne sont pas encore abandonnées et ont des effets assez fâcheux pour la conduite des affaires internationales. Une de ces illusions, la plus importante à notre point de vue, est celle qui a fait croire que la recherche d'un équilibre international constituait une menace de guerre permanente. On s'est mis dans la tête que, pour établir une paix durable, il fallait renoncer à toutes les combinaisons diplomatiques par lesquelles on s'efforçait jadis et naguère encore de faire obstacle au développement et au triomphe d'une hégémonie. Aux yeux de beaucoup de gens, la Société des Nations doit procurer à toutes les nations les garanties dont elles ont besoin. Nous ne partageons aucunement les idées des hommes qui persiflent l'institution de Genève. Nous croyons au contraire à son utilité, et nous pensons qu'elle peut rendre des services de plus en plus grands. Mais nous sommes plus sûrs encore qu'elle ne saurait suffire à tout et que sa création, pour intéressante qu'elle soit, n'abolit aucunement certaines nécessités inhérentes à la nature humaine.

De ces nécessités la plus évidente est celle de l'équilibre. Dès que des groupements humains sont en contact, une sorte de force vitale les pousse à développer au maximum leur puissance et à faire tout ce qu'ils peuvent pour l'emporter en influence. C'est un phénomène qui se produit automatiquement sans qu'il y ait lieu d'en attribuer l'origine à une intention mauvaise. De même, lorsqu'une de ces collectivités est parvenue à occuper par rapport aux autres une position dominante, elle sera entraînée à en abuser. Elle s'imaginera presque toujours dans ce cas exercer un droit et travailler pour le bien des autres. En ce moment même, les États-Unis commencent à fournir un exemple frappant de cette vérité. Mais une heure finit presque toujours par venir où l'hégémonie d'une nation se fait trop pesante, devient insupportable à ceux qui la subissent et provoque une vive réaction. Voilà pourquoi on s'imagine que la recherche de

l'équilibre entraîne des guerres, alors que, si l'on prend garde de ne pas considérer les choses à l'envers, on constate que c'est la perte de l'équilibre qui est la cause des tensions et des conflagrations. Tant que les hommes seront des hommes et non pas des êtres célestes, il en sera ainsi. On pourra diminuer le danger, on ne l'éliminera sans doute jamais complètement.

La raison conseille donc non pas d'empêcher les peuples de recourir aux moyens dont ils disposent pour parer au péril qui résulte fatalement du développement excessif de l'un ou de plusieurs d'entre eux et dont le principal consiste à former des ententes, mais au contraire d'admettre celles-ci qui ont pour effet de contrebalancer un excès de puissance, de quelque côté qu'il se produise, tout en étudiant les procédés par lesquels on pourrait atténuer les irritations et les rivalités dont ces mouvements complexes sont parfois l'occasion. C'est dans cette direction qu'il conviendrait de s'orienter. Dans tous les cas, ce grand principe de l'équilibre, qui mériterait d'être l'objet d'une étude particulière poussée à fond et qu'on peut presque considérer comme une loi de la nature, ne doit en aucune circonstance être méconnu, même dans le sein de la Société des Nations, qui n'est pas nécessairement à l'abri de toutes les hégémonies. Or, actuellement encore, bien des hommes d'État de premier plan n'ont pas entièrement abjuré l'erreur très générale commise en ce qui le concerne. En voici un exemple d'actualité. Aujourd'hui, presque officiellement, on parle, un peu à la légère, de la création des États-Unis d'Europe. Nous craignons fort qu'une formation de ce genre, si elle était réalisable à plus ou moins brève échéance, n'eût pour premier et peut-être pour seul effet, dans les conditions présentes du monde, d'établir la prédominance de la nation la plus peuplée et la plus fortement organisée économiquement, qui trouverait d'ailleurs dans cette prétendue unification un prétexte pour procéder à certaines annexions, comme celle de l'Autriche, à moins qu'à l'intérieur de cet État fédératif utopique ne fussent tolérés les groupements destinés à assurer un certain équilibre. Mais il y aurait évidemment antinomie entre cette tolérance et la notion même d'États-Unis. Qu'on s'efforce de faire dispa-

raître les haines et les antagonismes dans notre petit continent morcelé, qu'on tente d'abaisser raisonnablement des barrières douanières excessives, rien de mieux. Mais les projets nébuleux et mégalomanes de fédération ne pourraient qu'entraver cette œuvre positive. Ceux qui établissent une analogie entre l'Europe et les États-Unis d'Amérique comparent des situations qui n'ont pas de commune mesure; ils n'ont probablement jamais étudié l'histoire de la formation américaine et ils ignorent totalement les différences politiques, géographiques, économiques, et psychologiques qui existent entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Cette revue sommaire de quelques-unes des conceptions erronées qui ont pris naissance à la suite de la guerre et qui sont encore courantes n'est pas un hors-dœuvre. Ces idées, qu'elles soient formulées avec précision ou que, le plus souvent, elles conservent le caractère de tendances plus ou moins vagues, ont exercé une très grande influence sur quelques-uns des chefs de notre politique extérieure. Elles ont été savamment exploitées par certains ministres d'autres pays qui, comme, M. Stresemann, par exemple (demeuré, malgré les apparences, un pur bismarckien), y ont vu non pas un but, mais un moyen pouvant servir à la réalisation de leurs desseins et se prêtant à une utilisation provisoire. Elles ont surtout contribué à vicier les méthodes diplomatiques. Entre elles et certaines déceptions de notre action extérieure il y a une relation de cause à effet.

Revenons, pour conclure, à notre point de départ. On pouvait envisager la Conférence de la Haye de deux façons différentes, l'une particulière, l'autre générale. Nous nous sommes placés successivement à ces deux points de vue.

Cette conférence était chargée de prendre des décisions au sujet de l'application du plan Young et subsidiairement au sujet de l'évacuation anticipée de la Rhénanie. Après avoir failli plusieurs fois se rompre, elle est arrivée à un accord sur lequel on peut parfaitement différer d'avis, parce que la question est complexe et qu'elle se prête mal à une solution simpliste. On est en droit d'estimer que l'essentiel était d'assurer l'application du plan Young, le plan Dawes n'étant plus désormais susceptible d'une exécution durable et que tout

valait mieux que le gâchis qu'un fiasco aurait créé en Europe. D'autres jugeront au contraire que l'on aurait mieux fait, dans la nuit un peu folle du Binnenhof, de ne pas faire de nouvelles concessions à l'intraitable M. Snowden, concessions qui, nécessitant le concours de l'Allemagne, ont obligé la France à renoncer à une des conditions qu'elle avait toujours mises jusqu'ici à l'évacuation anticipée de la troisième zone rhénane. Le pour et le contre s'équilibrent à peu près à première vue. Toutefois, toutes choses bien pesées, nous admettons que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, un médiocre accommodement a peut-être été préférable à un procès. Mais, ajoutons-le, on aurait pu certainement tirer un meilleur parti de la situation. C'est ce qu'on peut appeler l'aspect particulier et actuel de la conférence.

Celle-ci a eu, d'autre part, une portée plus générale en ce sens qu'elle a révélé à ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre les ravages causés par l'application de mauvaises méthodes, dues elles-mêmes à des conceptions fausses. A cet égard et au sujet des conclusions à tirer du spectacle qui a été donné à l'Europe et qui a pour ainsi dire résumé, en un raccourci frappant, les expériences diverses et dispersées faites depuis une dizaine d'années, il devrait y avoir unanimité. C'est donc sur ces conclusions que nous avons insisté. Nous ne prétendons certes pas avoir tout dit, mais nous croyons n'avoir rien omis d'essentiel. L'occasion nous a paru unique pour appeler l'attention sur un certain nombre de faits d'une grande importance. Si cette conférence, dont le désordre, les soubresauts, et pour tout dire, le scandale — vite oubliés après l'accord final — ont dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, était le point de départ d'une réforme, dont la nécessité et l'urgence sont de plus en plus évidentes, on n'aurait certes pas à regretter ce qui s'est passé à la Haye.

PIERRE BERNUS

NIETZSCHE EN ITALIE

I

UN VOYAGEUR SANS BAGAGE

Tout être qui voit faiblir en soi un amour dont il a longtemps vécu, appelle à son secours la mort. Mais elle vient rarement sur commande. Il faut donc vivre, hélas; survivre. Le blessé se relève, panse comme il peut sa plaie et fuit. « Voyagez », lui dit-on. Il part avec son ombre. Peut-être le rencontrerez-vous, des mois ou des années plus tard, guéri. Apparemment guéri. Mais au fond personne ne se remet jamais d'un amour flétri. Ce n'est pas le même être que vous avez revu. Pourtant, c'est lui, ses yeux, son sourire, sa main. Mais il est tout enveloppé de cette « solitude sonore » dont parle Saint-Jean de la Croix, où ses réalités muettes ont pris une voix différente.

Lorsqu'à l'automne de 1876 Nietzsche mit pour la première fois le pied sur la terre italienne, il fuyait son passé, il s'arrachait du cœur sa jeunesse. Cet homme de trente-deux ans, tout rempli de forces spirituelles intactes, venait d'accomplir le premier grand sacrifice de son bonheur. Il renonçait à l'amour profond, secret, qui depuis plus de six ans troublait sa vie d'une espèce de rêve intellectuel sans espérance, à Cosima Wagner. Il reniait son illustre époux, le Maître comme tous l'appelaient, l'homme de Bayreuth, dont il venait de voir l'apothéose sur un théâtre élevé à son orgueil et qui apparaissait maintenant à Nietzsche — depuis cette chute

dans la gloire populaire — comme une sorte d'imposteur, un simple histrion de génie. Il nettoyait son âme d'une longue maladie dans laquelle il s'était complu des années durant, maladie qu'il avait prise pour une force, pour une source pure, et où il ne découvrait plus tout à coup que tufs grossiers et végétations putrides. Le jeune professeur de l'Université de Bâle partait en convalescence pour Gênes et Sorrente. Depuis quelque temps déjà sa vue était gravement atteinte. Il souffrait de migraines atroces. Ce maigre intellectuel, qui abrite son regard derrière d'épaisses lunettes et cache un sourire doux sous une énorme moustache, s'arrête d'abord aux bains de Bex, dans le canton de Vaud, puis, un soir du milieu d'octobre, il monte à Genève dans le train d'Italie.

On imagine ce qu'a pu être un tel voyage dans l'étroite petite boîte oblongue qu'étaient les wagons d'alors sur notre vieux P.-L.-M. Le jeune docteur est assis là sagement, timidement, entre deux dames allemandes comme lui, qui s'en vont aussi à Gênes. La conversation s'engage et va durer toute la nuit avec la plus jeune, mademoiselle Isabelle von der Pahlen, qui en restera pour toujours « éblouie ». Il est vrai que Nietzsche est un causeur comme l'Allemagne n'en a pas vu beaucoup. Il est gai. Il connaît tout. Il parle d'abondance, et mieux que personne sait se taire et peupler le silence d'idées. Dans sa poche il emporte un La Rochefoucauld. Où l'ouvrait-il? J'ouvre le mien et je tombe sur cette maxime : « Chacun dit du bien de son cœur et personne n'en ose dire de son esprit. » En effet, et pourquoi? Parce que notre cœur nous a été donné, que nous n'en sommes pour ainsi dire pas responsables. Il s'agit donc d'en être content. Tandis que notre esprit, nous l'avons formé : quelque pudeur s'impose. S'il est piquant d'avoir plusieurs âmes, comme dit Barrès, il est impossible d'avoir plusieurs cœurs. Multiples par l'âme, nous sommes un par le cœur. L'âme s'affine et se divise, mais le cœur reste toujours entier et sauvage. L'âme fait la personnalité, mais le cœur fait l'homme.

Nietzsche pense qu'il a beaucoup de cœur et peu d'esprit. Plus tard il dira autrement. Mais pour le moment il songe moins à son œuvre qu'à la vie. Vivre, que cela peut-il signifier pour ce pédagogue menacé de cécité, pauvre, inconnu, pré-

cocement affaibli, et qui sent cependant qu'il porte en lui l'évangile intellectuel de demain? Vivre ne peut signifier que méditer, travailler, écrire. Ecrire, c'est-à-dire s'expliquer, s'épancher, charger l'autre plateau de la balance — celui du rêve — de tout ce que le destin n'a pas mis dans le plateau de la réalité et forcer ainsi le fléau à reprendre l'équilibre. En un mot : compenser l'insuffisance du sort. Il sourit silencieusement de son regard myope, car la compensation sera tragique : les manuscrits qu'il a serrés dans sa valise sont une dynamite capable de faire sauter la terre.

On arrive à Gênes par un soleil splendide et Nietzsche se met tout de suite au lit, la tête brisée, les yeux pleins de nuit. Dans la chambre d'hôtel aux volets tirés contre le soleil, il se recueille vingt-quatre heures. Voici que son évasion est déjà compromise par les murs d'une nouvelle prison : la maladie. Ses maux de tête et ses douleurs d'yeux l'ont tellement torturé ces derniers mois qu'il s'est résolu à solliciter des autorités bâloises une pleine année de congé. Mieux vaudrait ne plus vivre du tout que continuer ce martyre. Un repos absolu, un doux climat, des promenades, des chambres sombres, voilà ce qu'il vient demander à l'Italie. Les lui refuserait-elle aussi?

Il réfléchit. Qu'a-t-il accompli jusqu'ici? Une dure carrière d'étudiant puis de professeur de philologie, interrompue par la guerre, quelques années d'enseignement au cours desquelles il a reconnu que la linguistique est le fondement de toute philosophie et, comme l'a dit Proudhon, l'histoire naturelle de la pensée humaine. Il a rencontré Wagner et ses symboles simples transposés en musiques compliquées. Et il a vécu longtemps, lui, philosophe grec qui se voudrait latin, en société avec les prétentieux fantômes de la forêt germanique. Il a publié sa *Naissance de la tragédie*, livre majeur. Nietzsche sourit : beau livre qui l'a promu au premier rang de sa génération. Livre dangereux, irritant (il sourit davantage), et qui contient en herbe les bons poisons guérisseurs destinés à l'humainté chrétienne et romantique. Il a publié ensuite quelques-unes de ses *Considérations inactuelles*, puis son *Richard Wagner à Bayreuth*, dont l'encre est à peine sèche.

Tout cela — son premier livre excepté — est encore ignoré du public. Qu'importe. A peine si Wagner lui-même soupçonne que ce jeune apprenti a malaxé les quinines faites pour abattre la fièvre qu'il inocule aux hommes. Nietzsche était encore à Bayreuth il y a peu de semaines, mais pour se délivrer. Il est guéri à présent de la piqûre du vieux serpent. Il en guérira des milliers d'autres. Le Midi, la latinité, voilà l'ordonnance qu'il s'est lui-même prescrite. N'a-t-il pas osé écrire, il y a quelques jours à peine, au maître triomphant, parti lui aussi pour Naples : « Puisse l'Italie demeurer pour vous la terre des commencements! » Commencer quoi? et à soixante-trois ans? Non, c'est Nietzsche qui va commencer. L'Allemagne a été pour lui une longue école livresque. Il s'agit de désapprendre pour rapprendre, de s'affranchir, se rendre libre.

L'homme n'est plus avant tout un animal savant ou un animal religieux, comme on l'a cru pendant des siècles, mais simplement un animal vivant. Ce qui remplace dans sa pauvre tête sa vieille peur de la mort, c'est sa peur moderne de ne pas vivre assez. Notre temps est celui de ce passage d'un état moral périmé dans un état moral nouveau. De là notre inquiétude, notre apparent désordre. La tâche des artistes sera de fournir aux hommes des thèmes d'entraînement aussi forts que ceux du passé. C'est pour cela qu'il n'est pas inutile de revoir, à la lumière d'une psychologie aimante, compréhensive, peut-être même enthousiaste, les figures énigmatiques ou les âmes violentes de ceux qui nous ont précédés. Soyons, comme les poètes, des « voyants silencieux ».

Soyons même des malades, s'il le faut. Car il y a une morale des bien-portants et une morale des malades. Les malades, dira Nietzsche un jour, n'ont pas le droit d'être pessimistes. Or, ce sont souvent les bien-portants qui pensent le plus à la mort et la redoutent. Et c'est logique. Nietzsche, qui a été pendant ses quinze grandes années créatrices un moribond, cherchait le sens de la vie. La grâce donnée à l'artiste, c'est le pouvoir de rendre objective sa souffrance, de s'en débarrasser en la coulant dans une forme. Le malade Nietzsche l'a fait en cherchant le sens de la vie, et Tolstoï le bien-portant, en cherchant le sens de la mort.

Un soir, Nietzsche reparaît dans le salon de l'hôtel et il s'offre à conduire les dames dans les rues de cette ville de Gênes qu'il n'a jamais vue. Mais il a été à l'école de l'historien et critique Jacob Burckhardt. Il sait expliquer l'architecture de ces grands palais de commerçants heureux et s'émerveille de la pensée qui les a voulus si spacieux, si solides et si beaux. N'était-ce pas, pour cette aristocratie conquérante, une expression superbe de son goût pour la vie? Ces maisons proclament qu'elle eut le sens de l'immortel. Construire, c'est affirmer qu'on vit fortement. Les Gênois ont vécu et voulu se survivre. Construire, c'est une conquête de l'esprit sur la matière et peut-être y voit-on le mieux à quel point, selon le mot de Nietzsche, la matière n'existe pas.

Il est charmé par les boutiques étincelantes des bijouteries de la via degli Orefici, enchanté de la foule, heureux de toucher à ces vérités humbles et marchandes. Il achète une broche pour sa sœur. Puis il prend congé des deux baronnes avec cette politesse raffinée qui donne de lui une idée si tendre, et quelques jours après, par voie de mer, il débarque à Sorrente.

II

PORT ROYAL DE SORRENTE

A Sorrente, Nietzsche est l'hôte d'une vieille demoiselle allemande, dévote de Wagner, internationaliste, socialiste, idéaliste, une de ces bonnes personnes intelligentes et naïves comme on en voyait au temps des corsets et des premiers romans de Pierre Loti dans les villes qu'elles appelaient les « villes d'art et de poésie ». Malwida de Meysenbug avait le sens du confort et le génie de l'amitié. Elle venait de louer la villa Rubinacci pour y passer l'hiver, y recevoir quelques amis et vivre dans le voisinage des Wagner, tout nouvellement installés à l'hôtel Victoria, à cinq minutes de chez elle.

Cette villa Rubinacci est une maison simple et claire, dallée et flanquée de deux terrasses dont l'une donne sur le golfe, l'île d'Ischia, Naples et le Vésuve; l'autre, sur des murs en

pierre sèche, des bois de citronniers, la proche montagne. Malwida de Meysenbug en habite l'étage, ces messieurs le rez-de-chaussée. Les premiers solitaires de ce petit Port Royal allemand organisé par une vieille fille dans la banlieue de Naples, sont au nombre de trois : Frédéric Nietzsche, le jeune étudiant Albert Brenner, et Paul Rée, docteur ès lettres juif, philosophe subtil, depuis quelque temps déjà ami et admirateur de Nietzsche dont il déchiffrait et recopiait les manuscrits avec compétence.

On vit dans une atmosphère recueillie et savante, chacun chez soi, les fenêtres ouvertes sur les pins-parasols, la mer. Le matin est consacré au travail et à la méditation. Nietzsche s'éveille dès six heures et se met tout de suite à l'œuvre. A midi le repas est pris en commun. L'après-midi on se baigne quelquefois, on se promène ensemble ou séparément, selon l'humeur de chacun (souvent pendant trois heures). Le soir, après dîner, lectures à haute voix, en général confiées à Rée.

Ce premier contact avec le Sud est pour Nietzsche une joie profonde, un immense espoir. Il n'avait pas assez de forces pour le Nord, ces pays où les âmes sont artificielles et lentes, avides de règles, tout enchaînées de prudences. Mais sans doute aura-t-il assez d'esprit pour le Sud. Il lui paraît maintenant seulement respirer à fond et à l'aise, retrouver cette gaîté intellectuelle qui est le meilleur état de création. Et malgré ses infirmités physiques, les migraines, les vomissements, qui le retiennent à la chambre parfois des journées entières, il travaille, conscient de sa force. Et d'autant plus conscient sans doute qu'à cent pas de chez lui « l'Autre » travaille aussi, le Maître, l'ennemi. Oui, ce vieux Wagner qu'il aime et qu'il hait, ce vieux monstre de l'autre race des hommes, la race des triomphants et des flibustiers. Attirés invinciblement l'un par l'autre, les deux adversaires-amis se guettent. Ils vont flâner parfois ensemble, pleins de réciproque fierté, d'orgueil, concentrés, combatifs, et chargés d'électricités contraires.

Wagner a flairé tout ce que son fervent disciple d'autrefois lui reproche désormais, l'affadissement de sa pensée, la mauvaise qualité de ses succès, la sensualité de son art déchu. Et le jeune janséniste, d'un regard froid l'interroge, d'un mot

sec et profond désarçonne l'ancien athée de Tribschen devenu depuis peu un chevalier du Christ. Que vaut ta foi, vieillard? Où sont tes armes spirituelles, transfuge?

Un soir, peu avant le départ du compositeur pour l'Allemagne, Nietzsche et Wagner font côte à côte une dernière promenade. Après tant d'autres depuis sept ou huit ans, la dernière, l'ultime, celle dont on ne revient plus. Assurément n'en doutent-ils pas tous deux puisqu'en cette belle journée d'arrière-automne ils s'en vont d'abord sans parler, chargés de souvenirs, comme ces amants parvenus à l'extrême-pointe de leur passion et qui savent sans se le dire qu'il leur est impossible d'aller plus loin. Ils longent le golfe, pour monter ensuite à travers la pinède jusqu'en quelque lieu dominant. Et là, regardant au loin la mer, Wagner dit enfin à mi-voix : « Paysage propice aux adieux. » Puis, comme si l'heure inévitable de cette confession était venue, il parle de *Parsifal*. Et non pas comme d'une œuvre d'art, mais comme d'une expérience religieuse authentique. Il ne s'agit plus de musique, mais de repentir, de pénitence; non plus d'un art de vivre, mais de la grâce d'une bonne mort et d'une absolution obtenue par l'œuvre suprême en expiation de ses péchés.

Le soleil descend et disparaît à l'horizon tandis que s'explique longuement le petit homme célèbre devant le mince inconnu porteur du gênant regard de l'intelligence. Cachant quoi sous le flot subit des paroles? Sa peur du jugement dernier? Sa réconciliation avec l'Église, avec les puissances pieuses qui gouvernent l'Allemagne nouvelle? Et pourquoi donc, pense Nietzsche, sinon parce que sa volte-face peut amener les pouvoirs publics à soutenir enfin l'édifice musical et poétique qu'il se décide en dernière heure à surmonter de la Croix? Nietzsche ne peut pas répondre. Et l'autre :

— Allons, mon ami, vous ne me dites rien?

Rien, en effet. Se taire. Écrire ensuite dans son carnet : « Je ne suis pas en état de reconnaître une grandeur qui n'est pas sincère envers elle-même. Se jouer à soi-même la comédie me soulève de dégoût... » Mais Wagner en cette minute est-il comédien? Non, sans doute. Il est la proie d'un sentiment que connaissent bien certaines natures : il est brusquement submergé par le sens du péché. Le mal lui remonte à

la bouche avec un goût amer. Et *Parsifal*, cet acte de foi, va l'en délivrer.

Nietzsche, immobile et palpitant, sourit avec hauteur cette fois au cadavre de son amitié la plus passionnée. Aucun remords ne le pique au cœur. A peine un regret de tout ce qu'il perd volontairement. Mais il faut vivre pour les vérités nouvelles, combattre l'affreux culte de la souffrance, la volupté du néant, les fausses valeurs auxquelles Wagner a consacré son talent et sa force.

Le trouvera-t-on trop dur, ce cristal que nulle faute contre l'esprit ni contre l'amour n'a jamais terni?

Wagner et Nietzsche ne devaient plus se revoir. Peut-être Nietzsche n'a-t-il jamais mieux aimé Wagner qu'à l'instant de leur séparation. Il a écrit plus tard : « Au moment du dernier adieu, lorsqu'on se quitte parce que le sentiment et le jugement ne vont plus de pair, c'est alors qu'on s'approche du plus près. On frappe contre le mur que la nature a dressé entre nous et l'être qu'on abandonne. »

Les quatre solitaires de la villa Rubinacci poursuivent leurs travaux, leurs lectures, leurs excursions. Ils prennent successivement Chamfort, Diderot, Stendhal, Michelet, Thucydide, et le Nouveau Testament. L'évangile de Saint Mathieu les touche beaucoup. « Le Nouveau Testament a sans doute bien rarement donné tant de joie à des athées », écrit le jeune Brenner à ses parents. Mais il s'agit de plaisirs esthétiques. Malwida va chercher une photographie de la Cène du Vinci, et Nietzsche dit en parlant de Jésus qu'il fut « la plus haute des âmes humaines ». S'il repousse sa doctrine et se méfie d'une morale où la faiblesse est exaltée, il est invinciblement attiré par l'homme. Ce visage insinuant et grave le poursuit. Il y retrouve son enfance pieuse, son père, ses ancêtres, toutes ces générations candides et paisibles dont il va pourtant se détacher pour l'honneur des vérités spirituelles.

Un ancien projet de Nietzsche, celui de fonder un petit couvent laïque pour intellectuels en mal de solitude est mis souvent sur le tapis. Mademoiselle de Meysenbug vient de publier ses *Souvenirs d'une Idéaliste* et ces messieurs sont

décidément conquis par cette socialiste de Quarante-Huit, fille de ministre, qui connut les amis de Gœthe et de Humboldt et resta toujours, selon le mot de Daniel Halévy, « fidèle au vrai génie des femmes ». Sans être une intelligence supérieure, c'était une personne fine et courageuse, de tous points aimable. On l'aimait. On s'amusait à la choquer. On bouleversait beaucoup de ses idées. Et pourtant Nietzsche, par tact, s'abstenait de lui lire ses paperasses. Chez certains hommes d'une espèce exquise, l'intelligence peut rougir. Et justement parce qu'elle est élevée. Ils ont honte d'être si forts.

Ce fut seulement après le départ de Rée et de Brenner, alors qu'on marchait déjà dans le doux printemps nuptial, que Nietzsche remit à sa vieille hôtesse quelques liasses du manuscrit auquel il travaillait et qui portait ce titre bizarre : *Humain, trop humain, un livre pour les libres esprits.* « De quelle douceur, écrivait-elle, de quelle bienveillance Nietzsche était alors animé! Comme sa nature aimable et bonne équilibrait bien son intelligence destructrice. »

Destructrice, disait-elle, formulant d'emblée l'objection que tant d'autres allaient faire contre l'œuvre d'un des plus grands architectes de libre bonheur que l'humanité ait produits. C'est qu'elle avait lu aussi quelques-unes de ces règles de vie dont Nietzsche aimait à parsemer ses cahiers :

« Tu ne dois ni aimer ni haïr le peuple.

« Tu dois ne point t'occuper de politique.

« Tu ne dois être ni riche ni indigent.

« Tu dois éviter le chemin de ceux qui sont illustres et puissants.

« Tu dois prendre femme en dehors de ton peuple.

« Tu dois laisser à tes amis le soin d'élever tes enfants.

« Tu dois n'accepter aucune des cérémonies de l'église. »

— Ne publiez pas cela. Attendez. Réfléchissez... — s'écrie la vieille demoiselle.

Mais Nietzsche sourit, car déjà, comme tous ceux qui écrivent, il voit marcher son livre sur les chemins du monde, se chercher des lecteurs, enflammer des existences, donner de l'effroi ou du plaisir. Il le voit agir, provoquer des pensées et des actes, se nouer à la vie d'autres êtres, participer à tout ce qui se fera grâce à lui et devenir ainsi mouvement. Or, de

toutes les pensées notées sous le grand pin-parasol de la villa Rubinacci, celle-ci lui est particulièrement chère : l'immortalité véritable, c'est le mouvement. « Ce qui a été une fois mis en mouvement est pris dans la chaîne totale de tout l'être, comme un insecte est pris dans l'ambre, enfermé et devenu éternel. »

Le livre fut « dédié à la mémoire de Voltaire, en commémoration de l'anniversaire de sa mort ». Commémoration aussi de la première grande crise nietzschéenne de libération intellectuelle. « Chaque phrase, a-t-il dit plus tard, y exprime une victoire ». Victoires sur le romantisme, sur les attitudes pathétiques, sur l' « idéalisme », cette bête noire de Nietzsche. Chaque erreur y est tranquillement examinée, posée sur la glace, et non pas tant répudiée que congelée. Lorsque l'ouvrage fut imprimé, l'auteur en envoya un exemplaire à Bayreuth. Il croisa en route le livret de *Parsifal*, qui portait cette dédicace : « A mon cher ami Frédéric Nietzsche, avec ses vœux et souhaits les plus cordiaux. Richard Wagner, conseiller ecclésiastique. » Nietzsche sursauta. Quelle provocation ! C'était le cliquetis des épées de Hunding et de Siegmund dans les nuées du Walhall. C'était le duel avec Wotan et le lointain présage de la mort des faux dieux.

III

MUSIQUES VÉNITIENNES

Nietzsche ne revit l'Italie que trois ans plus tard, au mois de mars 1880. Et c'est de nouveau un autre Voyageur qui voyage, accompagné par d'autres ombres, un plus grand malade, un esprit plus décanté, plus pur, plus dur. Ces trois années ont blanchi ses tempes (à trente-six ans), voûté son corps, détaché un peu plus sa fortune des ambitions terrestres. (J'aime employer ce mot de « fortune » pour qui n'a vraiment rien). Il a renoncé à l'enseignement pour de bon. Pensionné petitement par l'Université de Bâle, il est libre et abandonné ; il a traversé d'infinies douleurs physiques, il a beaucoup médité, travaillé, et il peut écrire à mademoiselle de Meysenbug : « J'ai tant souffert, j'ai renoncé à tant de choses, qu'il

n'est point d'ascète, en quelque temps que ce soit, à la vie duquel je n'aie le droit de comparer ma vie en cette dernière année. J'ai beaucoup acquis cependant. Mon âme a gagné en pureté, en douceur, et je n'ai plus besoin pour cela de la religion ni de l'art. (Vous le remarquerez, j'en ai quelque orgueil; c'est dans un état d'entier abandon que j'ai pu découvrir enfin mes sources intimes de consolation). »

Il est entendu que Venise est la cité des amours. Elle avait été pour Wagner celle de la naissance de *Tristan*, fruit douloureux de sa rupture avec Mathilde Wesendonk. Elle fut pour Nietzsche le lieu béni de sa convalescence. Non du tout une « ville d'art », une « ville de beauté », et, comme pour tant d'autres, un bel exercice de littérature peinturluré de couchers de soleil, une rutilante symphonie d'eaux mortes où se reflètent des galanteries casanoviennes. Pour le Nietzsche échappé à son bagne pédagogique, Venise n'est que l'exquise cité du silence et de la libre méditation. « La ville aux cent profondes solitudes » (*Aurore*). Pour lui, pas d'églises, pas de Tiepolo, de Tintoret, de doges, de pont des soupirs, ni petits érotismes stendhaliens, ni tire-laine, ni carnaval en costume du XVIIIe. Cet artiste ne frémit qu'aux jouissances de la pensée coulées dans la musique des mots. (Et notez qu'il n'est nullement hostile au plaisir ni aux filles). Il n'entre jamais dans un musée, ces conservatoires de rêves défunts et d'ambitions épuisées. Il ne goûte que la vie. Il se dévoue au bonheur des hommes qu'il coudoie sans les voir et leur veut apporter la justification spirituelle de leurs élans. Il veut les rendre plus libres, plus conscients, plus joyeux. Les faire plus hommes et moins esclaves. Les délivrer de leurs idoles pour les rendre à eux-mêmes. Les débarrasser de la fausse morale et des préjugés sociaux. « Nous autres immoralistes », dit-il avec une âpre fierté. Comme on lui a reproché ce mot, à ce chaste, à cet abstinent, trop pauvre pour se payer de l'alcool ou des femmes.

Aux Fondamenta Nuove, Nietzsche s'installe dans le vieux palais Berlendis, de style baroque, où il habite une grande salle dallée de marbre. C'est une promenade de vingt minutes depuis Saint-Marc, par des ruelles silencieuses, sans poussière, sans soleil. L'ombre de Venise, bienfait exquis

pour ses yeux et sa tête. Délices si continues, que le livre auquel il travaille (*Aurore*) a longtemps porté ce titre : *Ombra di Venezia*. Sa vie est méticuleusement réglée. Au travail dès sept ou huit heures, une promenade, un repas frugal. A deux heures un quart vient l'ami cher entre ses rares amis, celui qui l'appela à Venise et lui fut fidèle toute sa vie : Peter Gast. De son vrai nom il se nommait Kœselitz, fils d'un propriétaire rural prussien, mais musicien, bohême, parti jeune de chez lui pour Bâle où il fut l'élève de Nietzsche, puis voué à la composition où il ne s'acquit aucune notoriété. Longtemps, Nietzsche fut son seul admirateur. Tous ceux qui aiment Nietzsche et le connaissent, connaissent ce Peter Gast. C'est le Pylade de cet Oreste, et qui le vousoie et le respecte, comme faisait l'autre. « Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes? » Et combien à ses travaux n'a-t-il pas donné de temps, ce Gast, écrivant sous la dictée de son ami, mettant ses notes au clair, recopiant ses manuscrits, soigneux de cette santé fragile, plein de tact et de discrétion, attentif à ne jamais froisser le caractère ombrageux de Nietzsche, à ne jamais peser sur cette intelligence névralgique. « Si ma vie doit avoir un sens, écrivait-il un jour, ce sera par l'intérêt actif que j'ai pris à celle de Nietzsche. » Et en effet, elle n'a de sens que par là.

Donc, à deux heures un quart, arrivée de Peter Gast. Dictée d'une heure et quart, entretien, lectures. Et derechef travail jusque vers sept heures et demie où Gast revient et où l'on dîne ensemble, souvent d'un œuf à la coque et d'un verre d'eau. Et souvent, ensuite, ils vont chez Gast, se mettent au piano à tour de rôle, Nietzsche improvisant, jouant ses propres compositions à sa manière un peu sèche et savante; Gast reprenant sans fatigue toute la musique du seul poète qui les débarrasse tous deux de Wagner pour les ramener par le métier des vieux maîtres à la plus pure des traditions musicales : Chopin.

A Sorrente, Nietzsche avait beaucoup écouté Beethoven et il allait souvent, le matin, vers un bois de cyprès et de rosiers sauvages qui le remplissait des harmonies de l'allegretto de la Symphonie en la majeur. A Venise, il n'aima plus que Chopin. Car certes il y a parenté d'âme entre Chopin

et Nietzsche. Dans ces deux malades, dans ces deux chastes passionnés, dans ces deux solitaires partout en exil, vibre à l'unisson le bonheur dramatique de vivre. J'ajoute : le plaisir de créer dans le doute. Peut-être faut-il dire la jouissance de souffrir d'une manière noble, d'en être conscient, et de préférer quelques cris brefs à tout le sérieux simpliste de la gloire bien exploitée.

Gast voulait faire un livre sur Chopin. Liszt en avait écrit un, et, il faut en convenir, mauvais. (Il est d'ailleurs en bonne partie de la plume grandiloquente de la vieille princesse Wittgenstein). Gast eut le sentiment qu'il y avait autre chose à dire, et il prit deux cents pages de notes. Sans aucun doute, Nietszche l'assista-t-il dans ces esquisses, et il faut déplorer qu'elles soient restées inédites, car, que Nietzsche ne devait-il pas dire d'infiniment subtil sur un génie si proche du sien par le sens du tragique, le goût de l'aphorisme et du ramassé? Mais souvent les plus belles idées, lorsqu'elles touchent certains êtres « sublimes », comme on disait jadis, se perdent dans l'irréel.

« C'est à Venise, dit Gœthe dans son *Voyage d'Italie*, que le sens du chant me fut d'abord révélé. » Si particulièrement impressionnable par l'oreille, on peut admettre que Venise fut pour Nietzsche aussi d'une révélation musicale toute singulière. Ville aux cent profondes solitudes; ville aux cent musiques de l'âme. Que *Tristan*, ce poème de l'oubli du monde, soit né à Venise, comme la « forgetfulness » du Manfred de Byron, c'est ce que Nietzsche peut mieux que personne comprendre. Il y a comme une odeur d'oubli, de mort, de décompositions, dans cette ville artificielle dont les fondements pourrissent sous le clapotis de ses eaux lourdes. Le cœur est ici comme dilué, et ce que les amants en peuvent tirer n'est que silencieux avertissement de flétrissure, soupir des siècles, un continuel rappel de la solitude humaine.

Tristan occupe dans l'œuvre de Wagner un rang exceptionnel et, par certains côtés, se place presque en dehors de son inspiration habituelle. L'influence vénitienne a chargé ces pages désespérées d'un accent intime qui ne se retrouve à aucun degré semblable dans ses drames légendaires. C'est ce qu'il a appelé plus tard « mettre l'admirable Venise en musique ».

Dans *Aurore*, Nietzsche a lui aussi mis *sa* Venise en musique, sa Venise intérieure. Parmi les notes qu'il prend alors au cours de ses promenades ou de ses stations dans les cafés, s'entend partout comme un chant nouveau. Ce qu'il n'avait pas encore bien fixé dans sa prose s'y déploie maintenant en accords profonds qui soutiennent la pensée et la prolongent en des régions où la syntaxe classique n'a plus d'accès. « Que la musique n'ait pas besoin de mots, dit-il, est son plus grand avantage sur l'art poétique, lequel en appelle aux concepts, et par conséquent se heurte à la philosophie et à la science; mais l'on ne s'aperçoit de rien quand la musique nous entraîne loin d'elles, nous conduit, nous séduit. » Mettons que ce soit la musique qui fait que parfois, dans ses écrits, Nietzsche semble perdre pied. Mais si alors il nous devient inintelligible, c'est justement que sa mélodie nous ouvre d'autres portes par où le regard s'élance vers des horizons inconnus. Lisons dans *Ecce Homo* : « Encore un mot pour les oreilles les plus choisies sur ce que j'exige en somme de la musique. Qu'elle soit gaie et profonde comme une après-midi d'octobre. Qu'elle soit particulière, exubérante, tendre, que sa rouerie et sa grâce en fassent une douce petite femme... Je n'admettrai jamais qu'un Allemand puisse savoir ce que c'est que la musique. Ce que l'on appelle des musiciens allemands, et d'abord les plus grands, ce sont des étrangers, des Slaves, des Croates, des Italiens, des Hollandais — ou encore des Juifs; dans d'autres cas des Allemands de la forte race, de la race éteinte aujourd'hui, comme Henri Schütz, Bach et Haendel. Moi-même je me sens encore assez Polonais pour faire bon marché de toute la musique en faveur de Chopin. J'excepte la *Siegfried-Idylle* de Wagner pour trois raisons (*dont l'une, sans aucun doute, s'appelle Cosima*), peut-être aussi certaines choses de Lizst, qui surpasse tous les musiciens par les accents nobles de son orchestration et, en fin de compte, tout ce qui a crû de l'autre côté des Alpes. De ce côté-ci... je ne saurais me passer de Rossini et moins encore de *mon* midi dans la musique, la musique de mon maëstro vénitien Peter Gast. Et lorsque je dis ce côté-ci des Alpes, je dis au fond seulement Venise... Je ne sais pas faire de différence entre les larmes et la musique. »

En vérité, il y a du charme à rêvoter sur ces impalpables. Rêveries de salle de concert, où une belle tête de femme, un buste penché dans quelque attitude émouvante, nous font songer avec volupté qu' « il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui ». Proverbe hindou. Nietzsche l'aimait. Il le dressa en épigraphe sur le livre ébauché, qui commençait sa campagne contre les superstitions morales. Et plus tard il ajouta encore dans une note autobiographique ce commentaire : « La complète clarté, la disposition sereine, je dirai même l'exubérance de l'esprit que reflète cet ouvrage, s'accorde chez moi non seulement avec la plus profonde faiblesse physiologique, mais encore avec un excès de souffrance... »

Telle fut la Venise sans mandolines de Nietzsche. Certes, il n'eut pas une jeunesse étincelante, ce philosophe en mal de devenir un Christ laïque, lorsqu'il allait sur son chemin de croix spirituel. Pour tout amour, l'humanité future. Pour tout disciple, un musicastre indigent. Nous sommes loin de ces anciens Vénitiens d'importance : le Byron jouisseur et vraiment trop comblé, le snob Chateaubriand, le pathétique Mickiewicz, le joli Musset avec sa barbe de coiffeur. Et même de leur ami Barrès — mèche noire sur front d'ivoire jauni — qui exaltait toute une génération de jeunes « hommes libres » pendant que nous usions nos premiers fonds de culotte sur les bancs de l'école enfantine. Tout ce pittoresque littéraire a bien perdu de sa couleur durant que nous grandissions. Aujourd'hui, ces ombres si fortement éloquentes ont pâli; ces ambitions forcenées nous font un peu sourire et le modeste Nietzsche, si peu faiseur d'embarras, nous émeut davantage dans sa discrète tenue, son ironique clairvoyance. Sa Venise à lui n'a rien d'un socle où l'on grimpe pour se chercher une attitude. Rien d'une hôtellerie où l'on prend quelques jours de plaisir. Elle ne lui fut qu'une mélodie de l'âme, le prélude à ses œuvres les plus authentiques. Il a dit plus tard dans son *Ecce Homo* : « Quand je cherche un mot pour remplacer celui de musique, je ne trouve jamais que le mot Venise. »

On se souvient que Wagner, travaillant une nuit d'insomnie à *Tristan*, alla s'accouder au balcon du palais Giustiniani : « Et comme je contemplais la vieille ville roma-

nesque des lagunes qui gisait devant moi, enveloppée d'ombre, soudain du silence profond un chant s'éleva. C'était l'appel puissant et rude d'un gondolier veillant sur sa barque, auquel les échos du canal répondirent jusque dans le plus grand éloignement; et j'y reconnus la primitive mélopée sur laquelle, au temps du Tasse, ses vers bien connus ont été adaptés, mais qui est certainement aussi ancienne que les canaux de Venise et leur peuple... »

Les Muses firent à Nietzsche, un quart de siècle plus tard, le même présent. Elles voulurent que la balance restât égale entre le poète des sens et le poète de l'esprit. Et Nietzsche, sans savoir que le « sorcier » avait surpris l'antique secret de la ville, écrivit à Peter Gast : « La dernière nuit m'apporta encore, tandis que j'étais arrêté sur le pont du Rialto, une musique qui me toucha aux larmes, un vieil adagio si incroyablement ancien, qu'il semblait n'y avoir jamais eu d'adagio avant celui-là. »

Voilà où se révèlent les vrais artistes : ils entendent et voient, par delà l'énorme « temps perdu » de l'humanité, ce que d'autres n'entendent ni ne voient plus, mais qui chante en eux à leur insu un air vague et sans paroles. L'adagio que surprit Nietzsche dans la nuit vénitienne est le même qui inspirait Racine. Le même qui fait monter les amants dans le train d'Italie. Et si jamais il nous perce le cœur un jour, nous nous étonnons, comme le philosophe, qu'il ait pu y en avoir un autre avant celui-là.

IV

IL PICCOLO SANTO GENOVESE

Dans l'ouvrage capital qu'il a consacré à Nietzsche, M. Charles Andler observe que le philosophe « a toujours fait un choix admirable de ses logis ». C'est qu'en effet pour beaucoup d'êtres le décor dans lequel ils vivent est la clef d'accès à leur paysage intérieur. Et ce n'est pas là question de sensibilité et « d'artisterie », mais besoin majeur de l'intelligence, confort spirituel, nécessité absolue d'échange et d'union entre soi et le monde. Pour les uns, le cadre intime,

le salon, la chambre où ils travaillent importeront avant tout. Pour d'autres, ce sera une affaire de ciel, de climat, l'ambiance d'une cité ou les douceurs de la campagne. Nietzsche avait un grand goût pour la pierre, qu'elle fût à l'état brut de rocher, ou taillée et alignée dans de solides architectures. Gênes lui avait plu par ce côté de grand seigneur bourgeois solidement accroché aux noblesses de la matière. Gênes plaît à ceux qui ont le goût des *choses*. Chopin l'a aimée, ce professionnel du concret spiritualisé. Paul Valéry y a vécu et il note à son sujet : « Quelle ville singulière et complète! Elle n'a pas trouvé un Canaletto, ni un Guardi; Corot y a peint deux petites toiles. Personne n'a exploité cette mine inépuisable d'eaux-fortes. »

Et sans doute la sympathie de ces trois méditatifs pour Gênes tient-elle aux clartés de son architecture, au construit de ses étages. « Ville toute visible et présente à elle-même; continuellement familière avec sa mer, sa roche, son ardoise, sa brique, son marbre; en travail perpétuel contre sa montagne. » (Paul Valéry : *Rhumbs*).

Nietzsche y revint à l'automne de 1880 et se choisit une mansarde en haut d'une petite rue herbeuse, la Salite delle Battistine. L'air salin, les promenades quotidiennes sur les boulevards militaires ou les chemins de ronde de l'enceinte bastionnée, le vieux port saturé d'odeurs poissonneuses, tels sont ses apéritifs. Il se dit le Christophe Colomb d'une nouvelle Amérique, Amérique intérieure, terre inconnue. Il marche cinq ou six heures par jour, se repose sur un mur, s'étend dans un pré ou au bord de la plage, méditant, prenant des notes et foisonnant tout à coup des plus belles proses. Foisonnant de rythmes, d'idées; à la fois hérissé et dionysiaque, emporté et extatique. Il lui arrive même de danser tout seul sur l'herbette à la musique de ses pensées. Rentrant ensuite dans sa chambre d'ouvrier, exténué mais content d'avoir tiré les armes contre Platon et contre Dieu. Et les gens du quartier, qui le voyaient toujours seul, un livre dans les mains et sa serviette en bandoulière, si sage, si doux, si courtois envers leurs minces personnes, le surnommèrent « il santo; il piccolo santo ». Un bon petit saint tudesque, fort pauvre, qui attirerait sans doute les bénédictions divines

sur les boutiques de la ville haute. Parfois ils lui faisaient présent d'un cierge pour son éclairage ou ses dévotions. Nietzsche acceptait d'un cœur humble ces marques de respect affectueux. « Pas d'alcool, pas de princes, pas de célébrités, pas de femmes, pas de journaux, pas d'honneurs », note-t-il dans ses cahiers. « Seul l'entretien des plus hauts esprits et, de fois à autre, celui du bas peuple, parce qu'il est aussi nécessaire que la vue d'une végétation puissante et saine... »

Est-ce que nous autres Français nous pourrions, au milieu de la trentaine — et même plus tard, étant libres et en Italie, vivre une telle vie d'ascète, de bénédictin, et demeurer artistes, poètes, respirer la fleur et le fruit des choses sans y mordre? Comprendre la misère non pour nous en indigner ou nous en agacer, mais pour l'aimer? Souffrir affreusement en notre corps et n'en tirer qu'une plus sûre raison de proclamer le bel art de rester en santé? Adorer le grand ciel muet, la mer muette, le muet crépuscule et recueillir toutes les paroles du silence pour s'assurer qu' « il n'est de vérités qu'individuelles? » Tout se refuser enfin pour tout deviner avec plus de délicatesse? A peine oserions-nous évoquer quelque bavard compatriote, un peintre mal tenu ou un touriste littéraire devant l'image de ce grand seigneur de l'esprit, si correct, si honorable, et que les idées blessent ou transpercent comme des réalités. « Toutes mes vérités sont pour moi des vérités saignantes », dit-il. Peut-être le croiriez-vous devenu socialiste? Nullement. On trouverait dans l'œuvre de Nietzsche dès cette époque gênoise non seulement le plus dur réquisitoire contre les nivellements de la démocratie, mais l'esprit aristocratique le plus hautain. Bien entendu ne s'agit-il que d'aristocratie de la pensée, non point de celle que confère la naissance ou l'argent. La nouvelle généalogie des sentiments s'élèvera lentement, selon lui, de la probité du cœur jusqu'à celle de l'esprit pour aboutir à la seule passion permise aux modernes : la passion du vrai. *Passio nova.* Mais s'il y a passion, n'y a-t-il pas fièvre et délire? La vérité elle-même ne vibrerait-elle pas d'une sorte de chaleur sensuelle? Voulons-nous savoir pour savoir ou pour la joie que donne la connaissance? Nietzsche touche déjà à son dernier problème et, comme le dit M. Andler,

« il ne croira plus l'intelligence faite pour penser le réel, mais pour affiner nos instincts ».

Voilà où aboutira son *Aurore*, cet épais herbier de pensées suspendu à son épaule dans une serviette comme une boîte de botaniste. Il en tire parfois une orange aussi, une pomme, un morceau de pain, qui feront son déjeuner. Il ajoute une note à ses notes. Il est allègre, avec le sentiment de sa plénitude et de sa pétulance. Il écrit : « ...Donner, restituer, se partager, s'appauvrir, savoir être humble pour être accessible à beaucoup sans humilier personne. Sentir peser sur soi beaucoup de torts, avoir rampé par les clapiers souterrains de bien des erreurs afin d'atteindre beaucoup d'âmes par leurs voies secrètes. Vivre toujours dans une sorte d'amour et non moins dans une sorte d'égoïsme et de jouissance de soi. Être en possession d'un empire et vivre caché dans le renoncement. » Qu'il est chrétien, ce futur Antéchrist! Que son père le pasteur, sa mère, son éducation austère du collège de Pforta et même toute sa jeunesse stoïque et wagnérienne, ont façonné son âme à son insu. On croit être libre, on le devient de fait, on veut passer des actes intellectuels aux autres, et tout à coup le cœur vous désarçonne et se refuse à franchir l'obstacle le plus apparemment facile.

Le « petit saint » du quartier de la Fontane Marose a terminé maintenant le livre qui sera le commencement de sa croisade contre la morale traditionnelle. Il a préparé son attirail de guerre, entassé les munitions, libéré sa vie des entraves matérielles. Il s'est délivré des mauvais maîtres, des enthousiasmes sensuels, et même en bonne partie de ses amitiés les plus nobles. Il n'a oublié qu'une chose : de tuer son cœur. « Restez fidèles à la terre. » Bien sûr. Et elle vous le rendra. Elle vous prouvera que vous n'êtes pas pur esprit, car elle aussi elle vous demeure fidèle.

A la fin de ce printemps de 1881, *Aurore* étant à l'impression, Nietzsche s'élance à Recoaro, dans le Tyrol italien, où le rejoint son ami Gast. Quelque chose de neuf bouillonne en lui, que la proche montagne exalte. Mais ce n'est plus de la philosophie, ni de ces beaux aphorismes qu'il collait soigneusement dans ses cahiers. C'est un violent poème qui veut

jaillir, un profond élan de tout son être pour libérer la source qui coule à fleur de terre. Le lyrisme de la sagesse nouvelle gronde dans les sous-sols sonores de cette âme enivrée. « Comment dire d'un seul mot à quoi tendent toutes les énergies que j'ai en moi? » écrit-il à sa sœur. Lui-même ne le savait pas encore, ce mot qui allait fleurir de sa bouche comme une rose d'espèce inconnue. Il croyait que c'était *Aurore* : c'était *Zarathoustra*. « Vous allez voir, ajoutait-il, comment est faite cette chose qui rendra immortel votre nom si peu éclatant. »

V

ZARATHOUSTRA AMOUREUX DE CARMEN

Cette « chose » n'était pas encore née, pourtant. Mais elle était conçue, c'est-à-dire attendue et voulue par l'instinct. Elle remplissait Nietzsche de vertiges et d'enthousiasme. Il la portait dans son corps comme un fruit puissant, nourri de son sang et de sa moelle. Ce serait un terrible enfant que celui-ci, un enfant qui bouleverserait le monde au bruit de sa musique. Car c'est sous le signe de la musique qu'il baptisait d'avance son fils Zarathoustra. Et parce que « le phénix musique volait autour de lui » naquit environ le même temps son *Hymne à la vie* (composition pour chœur mixte et orchestre). « On le chantera un jour en mémoire de moi », disait-il, comme on chantera l'idée du retour éternel, cette loi des mondes et des civilisations, cette affirmation de la vie.

Il s'enfuit dans les hautes montagnes de l'Engadine, refuge d'une plus exaltante pureté encore que Recoaro. Grâce aux hasards d'une conversation avec un voyageur inconnu, sur la route de Saint-Moritz, il découvre Sils-Maria, ses rochers, ses mélèzes, la vallée du Fecht. C'est tout là-haut que Nietzsche, au début du mois d'août 81, a la vision du *Zarathoustra*, son « idylle héroïque ». Le ravissement est tel qu'il marche dans ces solitudes en pleurant des larmes de joie. Il chante, il dit des folies, il se sent dangereux « comme une machine qui pourrait faire explosion ». Et il se trouve payé de ses longues souffrances, de ses maux de tête continuels, de sa quasi-

cécité, de son isolement moral et spirituel, de son dénuement. Jamais plus désormais il n'enviera le bonheur des hommes. Il avait « mis sa main sur des millénaires ».

« Celui à qui le travail donne la plus haute sensation, qu'il travaille; celui à qui le repos donne la plus haute sensation, qu'il se repose; celui à qui l'ordre, l'imitation, l'obéissance donnent la plus haute sensation, qu'il obéisse. Mais qu'il soit conscient de ce qui lui donne la plus haute sensation, et ne recule devant aucun moyen pour y atteindre. Il y va de l'éternité. »

« Ne pas regarder vers de lointaines espérances, des bénédictions inconnues, mais vivre de telle sorte que nous voulions revivre encore et vivre dans l'éternité comme nous avons vécu. Cette vie est ta vie éternelle, car tout est éternel retour. »

Nietzsche a noté cet instant capital. « J'allais ce jour-là au long du lac de Silvaplana, à travers les forêts. Près d'un puissant bloc de rochers en forme de pyramide, non loin de Surlei, je fis halte. C'est là que cette pensée me vint... A six mille pieds par delà les hommes et le temps. »

Passage illustre dans l'histoire des idées. Lieu touché par ce grand souvenir. Mais ce ne fut encore qu'une minute de jouissance entre les bras d'une femme bien chaste : l'éternité. « Jamais encore je n'ai rencontré de femme dont je voulusse avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité. » Une maîtresse au ventre froid, assurément. Doit-on donc être allemand ou philosophe pour jouir avec une telle intensité d'un spasme aussi abstrait?

Il fallait retrouver l'Italie pour cuver un si fort plaisir. Dès octobre, Nietzsche revient à Gênes où il se retrouve avec joie, fierté, tout à fait prince Doria. Où il retrouve aussi sa douleur, sa chienne comme il l'appelle, sa chienne fidèle, indiscrète, impudente, amusante, intelligente. Qui l'aide à penser. Qui l'oblige à penser. Bonne chienne utile et qui vaudra à son maître un nouveau livre ébauché au cours de trois mois, écrit en un seul : *le Gai Savoir*. Mais il faut convenir qu'il y a des répits aux aboiements et morsures de la bête. Des éclaircies pleines de gaîté. Durant l'une d'elles, il découvre la *Carmen* de Bizet.

C'est pour nous une surprise — un peu — que l'enthousiasme subit de Nietzsche pour cette Carmen avec sa rose et son éventail, son Don José et sa tauromachie, son Escamillo pompeux. Mais il faut voir dans cet enivrement léger la certitude d'avoir raison contre Wagner. Wagner, vieille maladie qui se réveille encore parfois et ranime la fièvre dont il a eu tant de peine à guérir, fut d'abord combattu par Chopin. Musique contre musique. Car toute philosophie est une suite d'événements de l'âme et ne trouve de symbole qu'en musique. Chopin contre Wagner. Peter Gast contre Wagner. Brahms contre Wagner. Et voici Bizet, homme merveilleusement selon son cœur latin, passionné, équilibré cependant, discipliné à la française, clair comme ce ciel méditerranéen, appuyé sur le vieux folklore ibérique — aussi contre Wagner. Avec quelle joie Nietzsche eût embrassé ce jeune Français inconnu, hélas déjà mort. Il note cette date (27 novembre 81). Il commence une lettre à Gast par « Hourrah! » Les Français ont sur les Allemands une immense avance musicale en ce point essentiel : la passion est chez eux naturelle et saine, non forcée et maladive comme chez Wagner. Bizet, Mérimée, Stendhal, Chamfort, Gênes, choses qui s'accordent et s'amplifient l'une par l'autre.

Le temps lui-même est à l'unisson de sa joie autour de cette Noël méridionale. Une douceur exceptionnelle et qui se glisse dans le cœur. Un prélude à l'amour, dont Bizet vient de fournir une image énergique, innocente, et chargée des cris purs de l'instinct. Non plus ces amours alambiquées de Siegmund ou de Wotan, mais la passion brutale et nette comme une lame, en marge de la morale; le goût sain du plaisir, seule loi authentique de la nature. « Gradation, contrastes et logique », écrit-il sur la partition de *Carmen* qu'il envoie à Gast. Nulle part il ne voit de vulgarités, mais au contraire partout la force et « la plus pure grâce mozartienne ». Grâce qui rejaillit jusque sur Gênes et lui rend cette ville encore plus chère. C'est une vraie rage de promenades, et d'autant plus que la lecture entraîne toujours des maux de tête insupportables. Il découvre un nouveau jardin, *son* jardin, celui de la Villetta Negro, tout à côté de chez lui. Lieu d'autant plus apprécié que Stendhal en a fait l'éloge. Carmen,

le jardin de la Villetta Negro, le bon, le beau, voilà ses médecines.

Aurore toutefois n'avait aucun succès. Mais le *Gai Savoir* en tirerait vengeance, ce livre amer et joyeux qui enseignait qu'aucun savoir n'existe, aucune vérité unique, et que la vie même n'est qu'une forme de la mort. Car Dieu, lui aussi, est mort. Nietzsche ne dit pas que Dieu n'existe pas, mais qu'il est mort. Ce n'est plus qu'un cadavre qui traîne dans les livres des superstitions humaines. Nietzsche n'avait envers Dieu aucun sentiment de crainte, parce qu'il ne possédait pas le sens du péché. Le chrétien véritable, le chrétienné, si j'ose ainsi parler, est celui qui a le sens profond de son péché. J'entends le sentiment d'une réalité satanique, la conscience du combat à livrer, la nécessité de prendre à la gorge *son* diable. Qui ne s'en connaît point possédé, bien peu lui importe un Dieu tout ignorant de ses luttes et de ses défaites. Le Dieu de Nietzsche n'est que le législateur des constellations, il n'a pas accès dans le cœur de l'homme. Il est aussi vague en lui qu'est vaine l'image de Satan. Ce sont personnages sans figure et sans voix. Autrefois, nul doute, aux temps innocents du monde, ils demeuraient parmi nous. Mais les découvertes de la science moderne et les méditations des philosophes les ont depuis longtemps tués. Ils sont morts l'un et l'autre sous le regard de la connaissance.

Immense événement, voulu par la fatalité mauvaise qui plane sur les hommes, et peut être disproportionné à leur taille. Il faudrait être Dieu pour en comprendre la portée. Ou tout au moins un nouveau Diogène, à la recherche de Dieu, d'un Dieu neuf, capable d'inventer une souffrance nouvelle, dès lors que les actes de renoncement commandés par l'idéal chrétien sont si aisément obtenus. Et les hommes railleraient ce porteur de lanterne. Ils s'en effrayeraient même, car qui oserait recréer une vie divine sachant que Dieu est mort? Un homme par excellence, un homme parfait, instituteur d'un Dieu plus noble, moins sanglant que l'ancien : la Vérité. Et voici de nouveau annoncé au col des hautes montagnes le proche et encore invisible Zarathoustra.

En attendant qu'il en descende avec les Tables de la Sagesse future, Nietzsche est tout au *Gai Savoir*, livre de

fête après les privations et les souffrances (car pour la première fois depuis des années il se sent bien portant), jubilation des forces renaissantes, pressentiment de l'avenir, mers nouvellement ouvertes. Livre où nous voyons Nietzsche pour la seule fois peut-être, pleinement jeune, durement heureux. Il chante dans ce livre, rédigé presque en entier durant le mois de janvier 82. C'est la béatitude du convalescent, comme tous nous l'avons connue après quelque longue maladie où nos forces revenues nous remplissaient de la foi en notre génie, en notre amour. Où nous tâtions de nos mains le monde. Où la moindre fleur sur notre table nous ouvrait tout un avenir de vacances victorieuses. La convalescence est comme une santé plus fine, qui veut être conquise chaque jour, et, après les retards de la maladie, nous pousse allègrement vers demain.

S'embarquant pour Messine sur un petit voilier italien, Nietzsche fait une mauvaise traversée. Qu'importe, sa joie n'en est pas atteinte. Il jette l'ébauche de plusieurs poèmes et débarque en Sicile, cette borne du monde où, selon Homère, habite le bonheur. Un petit hôtel tranquille, une place à l'ombre, des palmes.

Calme, calme, reste calme!
Connais le poids d'une palme
Portant sa profusion!
. . . . . .
Patience, patience,
Patience dans l'azur!
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr!

Ces vers de Valéry, Nietzsche les vivait en écrivant ses *Idylles de Messine*. Comme il le dit quelque part : son cœur lui était monté au cerveau. Il cueillait la chance de son fruit mûr.

A une branche torse me voici suspendu,
Et je balance ma fatigue.

Cela sent le désir, le ménestrel dansant, le provençal. C'est à Messine que Nietzsche a commencé de danser son œuvre et sa pensée. Il ignorait qu'à deux pas de lui, dans un hôtel de

Palerme, Wagner achevait de chanter la sienne dans les larmes de *Parsifal.*

Zarathoustra paraissait vraiment cette fois en haut des montagnes. Mais il ne pouvait descendre encore parmi les hommes tant qu'il n'aurait pas traversé l'épreuve de l'amour. Nietzsche le sentait puisqu'il notait dans l'avant-dernier livre de son *Gai Savoir* : « Je suis dégoûté de ma sagesse, comme l'abeille qui a amassé trop de miel; j'ai besoin de mains qui se tendent. » C'est alors qu'il reçut de Rome une invitation de mademoiselle de Meysenbug, sa vieille amie. Et il partit aussitôt pour la rejoindre.

GUY DE POURTALÈS

(*A suivre.*)

PROBLÈMES

D'ENSEIGNEMENT COLONIAL

Les Français de France, hormis une poignée de spécialistes et d'esprits curieux, ne se sont fait pendant longtemps — qu'une pauvre idée de notre activité coloniale. Sous la dure loi des changes, ils ont commencé, il y a peu de temps, à se douter que les colonies pourraient les aider à résoudre certaines difficultés économiques, ils ont parlé de plus en plus volontiers de « mise en valeur », mais cette mode même et l'impatience de réalisations dont elle s'est accompagnée n'ont révélé que plus crûment leur ignorance. Combien d'entre eux, en particulier, soupçonnent l'existence de l'enseignement des indigènes, la place qu'il tient dans les préoccupations des coloniaux, les mille problèmes qu'il soulève?

Ce n'est pas tout à fait leur faute. Quand, par exemple, ils visitent une exposition coloniale, on leur montre, dans un coin du village nègre, une école : sous un toit de paille, une dizaine de négrillons, courbés sur des planchettes et psalmodiant, sous la férule d'un marabout de leur couleur, des versets du Coran. Il y a bien, dans les salles voisines, des vitrines bourrées de cahiers, des « progressions » de travaux manuels fixées aux murs, des graphiques de recrutement et de fréquentation, etc.; mais ces choses mortes ne retiennent guère l'attention du passant; l'image qui reste, c'est la paillote du marabout sénégalais, où des perroquets d'ébène apprennent la loi musulmane, sans en comprendre un seul mot.

On leur rappelle aussi, de temps en temps, l'œuvre incontestablement méritoire et bien française des missions religieuses, et ils tendent à prêter aux écoles de missions un développement fort exagéré. Quant à l'enseignement officiel, ils s'imaginent généralement qu'il est tout embryonnaire, livré à des instituteurs dont la France s'est débarrassée, et que, figé dans des routines métropolitaines, il passe le plus clair de son temps à enfoncer dans le crâne des petits Arabes, des petits Soudanais, des petits Annamites, des petits Malgaches, cette litanie fameuse : « Nos ancêtres les Gaulois... »

Il est vrai que nos Gouverneurs généraux, en des discours ou des interviews que reproduit la grande presse, ne manquent jamais une occasion de signaler l'intérêt qu'ils portent à ces deux grandes œuvres sociales : l'assistance médicale et l'enseignement des indigènes; ils donnent des chiffres, ils annoncent de grandes entreprises, des réformes, des « réorganisations »; mais ces sons de trompe laissent justement l'impression d'un programme qui va s'amorcer, d'une maison qui n'est pas encore bâtie. Si l'on n'est pas un colonial un peu mûri, on ne peut guère deviner, à travers ces promesses et ces constatations optimistes, l'immense effort déjà fourni, les résultats solidement acquis, les obstacles qui restent à vaincre.

***

Pourtant, les faits sont là : l'enseignement officiel dans nos colonies compte à peu près, d'après les statistiques les plus récentes, 600 000 élèves indigènes. Ce chiffre peut paraître faible, si on le rapproche des quelque 60 millions d'habitants qui peuplent la France d'outre-mer; mais il convient d'ajouter qu'il augmente tous les jours dans de très fortes proportions et que, pour certaines colonies, on assiste à des crues subites, qui doublent les effectifs. En tout cas, une troupe de 600 000 écoliers, c'est autre chose qu'une avant-garde.

Ce n'est pas non plus une horde, c'est une véritable armée, soigneusement organisée, réglementée, hiérarchisée. Peut-

être même serait-on tenté de trouver, par moments, qu'elle s'est imposé un peu hâtivement cet ordre rigoureux et que, si jeune encore, elle laisse une place insuffisante aux initiatives; mais on pourrait craindre, par ailleurs, dans ces milieux en voie de renouvellement perpétuel, qu'un excès d'indépendance ne soit nuisible à sa solidité et sa durée. Retenons seulement qu'elle fait figure d'institution, tout comme les Postes et Télégraphes ou les services financiers, et qu'un gouverneur n'est plus tout à fait libre de la sacrifier à ses conceptions personnelles ou à ses soucis d'économie.

Notons aussi que cet enseignement colonial ne limite nullement ses efforts à une culture extensive, toute primaire; selon une formule courante, il se développe à la fois dans le sens horizontal et le sens vertical, c'est-à-dire qu'il tend à se répandre le plus largement possible, tout en élevant le plus haut possible l'élite de ses produits.

Enfin, les premières récoltes sont déjà loin, et l'enseignement colonial peut être jugé sur ses résultats. Résultats qui ne sont point parfaits, bien entendu, et que d'aucuns même attaquent vivement, mais qui sont abondants, variés, manifestes : régions entières qui, comme la Kabylie, sont devenues des pays de langue française, services administratifs et techniques dont les cadres demeurent européens, mais dont les agents sont pour la plupart des indigènes, ouvriers de tout ordre, employés de commerce, etc., et, au plus haut étage, des bacheliers, des professeurs, des médecins, des magistrats, munis de toutes les herbes de la Saint-Jean.

***

Ce qu'il importe surtout de signaler, c'est que nulle question peut-être n'est plus débattue aux colonies que la question scolaire, — et non point seulement dans les cercles officiels, dans les conseils de gouvernement, mais dans le public, dans les conversations de table d'hôte, sur le pont des bateaux, dans la presse locale. Un directeur de l'enseignement, dans une colonie, ne mène pas, en général, l'existence calme, un peu retirée et conventuelle, d'un recteur ou d'un inspecteur d'académie de chez nous : il se donne — ou on lui prête —

une doctrine qui déclenche des partisans et des adversaires; il est pris entre des intérêts souvent divergents, ceux des colons et ceux des indigènes; même s'il agit, comme il advient d'ordinaire, en plein accord avec son gouverneur général ou son résident, il apparaît comme l'homme d'une politique, et il est exposé à recevoir de côté ou d'autre, parfois de tous les côtés, une grêle de horions.

C'est que la question scolaire aux colonies est au premier chef une question politique, et le débat se porte sur un tout autre terrain que celui où se décide en France, par exemple, le sort du baccalauréat : il rappellerait plutôt les aigres ou violentes discussions qui ont entouré le vote des lois d'obligation scolaire et de laïcité; il touche à toutes sortes de problèmes de domination et de colonisation; il intéresse des éléments infiniment variés : apôtres de l'émancipation des indigènes et de l'instruction intégrale, coloniaux de carrière qui ne croient plus aux miracles, hommes d'affaires qui redoutent des crises sociales, jeunes turbans qui rêvent d'assimilation totale, vieux turbans qui veulent avant tout le maintien des traditions, etc.

Comment contenter un monde aussi mêlé? Comment affirmer que tel programme scolaire plutôt que tel autre produira des hommes à l'esprit ouvert, mais qui resteront attachés en majorité à la vie agricole de leurs ancêtres, des ouvriers initiés aux méthodes européennes, mais disciplinés et contents de leur sort, des auxiliaires de l'administration instruits et probes, mais arrêtés à un niveau donné et dénués d'autres ambitions, des individus soucieux de progrès, mais demeurés en masse traditionalistes, etc. Que de « mais! » Que d'antinomies! Que de contradictoires à concilier! Il est peu de problèmes plus effarants, et il est bien certain qu'un pur pédagogue y perdrait tout son latin.

Sans doute devrait-on se garder d'attribuer à l'école une aussi magique puissance. C'est mal connaître le monde enfantin que se l'imaginer aussi malléable, et c'est porter sur la vie sociale un regard bien superficiel que tout ramener à l'école et négliger d'autres influences, accidentelles ou permanentes, comme la famille, le groupement ethnique, les courants de l'extérieur, le rôle des meneurs. Mais c'est le

propre des débats politiques de bannir les nuances; on veut un responsable, une victime expiatoire; toutes les fois que la machine grince, haro sur l'école indigène.

Ce qui achève d'embrouiller le problème et d'en fausser les données, c'est un nuage métaphysique qu'on retrouve autour de toutes les questions coloniales. D'aucuns, — et ce sont surtout des métropolitains ou des représentants des partis indigènes avancés, — fidèles aux doctrines du XVIIIe siècle, proclament que l'homme est homme sous toutes les latitudes, qu'il porte en soi, toujours et partout, les mêmes instincts et les mêmes aptitudes, et qu'en fait d'éducation il n'y a pas lieu d'appliquer des traitements différents aux petits Français de Lorraine ou de Provence et aux petits Bambaras du Soudan; la nourriture qui convient aux uns convient aux autres, et s'il est vrai que notre cycle d'études primaires, secondaires et supérieures nous arme le mieux du monde pour la vie, à quoi bon se mettre martel en tête et chercher pour les indigènes de nos colonies un autre système?

D'autres — et ce sont surtout des coloniaux — nient catégoriquement cette unité de l'espèce humaine, s'en tiennent farouchement à la notion de race; ils prétendent que les races qui peuplent nos colonies sont pour la plupart irrémédiablement inférieures, « imperfectibles », et le mieux qu'on puisse rêver pour les individus qui les composent, c'est d'en faire de bons manœuvres, des sortes d'animaux-machines. Sur ce sol ingrat, l'école ne pourra faire pousser que de mauvaises herbes; elle déracinera, elle « déclassera », elle dévoiera, elle privera les indigènes de leur sérénité sans les rendre meilleurs ni plus habiles, elle sera pour tout le monde plus dangereuse qu'utile.

Il y a bien, entre ces extrêmes, des sages qui proposent une solution moyenne : ils s'interdisent de parler de races inférieures, et même de races primitives; ils ne veulent connaître que des races attardées, qui peuvent, moyennant un traitement approprié, se relever au niveau des autres. Mais il est malaisé de se faire écouter, quand on prêche une terne doctrine d'accommodement, et, depuis tant d'années que dure le débat, les partis extrêmes restent sur leurs positions.

Quant aux indigènes, il ne faut pas croire qu'à l'égard de ce même problème, ils soient plus indifférents ou moins divisés que les Européens. L'école est une très antique institution, que l'Europe n'a pas inventée et qu'on retrouve à peu près partout, jusqu'au fond de la forêt dense; bien mieux, elle est, chez nos populations coloniales, intimement liée à la vie religieuse, et d'autant plus que le groupement social est plus éloigné de notre civilisation. C'est dire qu'il est difficile de toucher à l'école sans éveiller des passions.

Ceux-ci — des jeunes que notre politique, toute tendue à l'émancipation de l'individu, a délivrés des entraves de la vie collective — cherchent dans l'enseignement un instrument de libération et d'égalisation définitives, ne rêvent qu'assimilation à l'Europe par les diplômes de l'Europe et se taillent dans leurs vieux étendards de confréries une bannière des Droits de l'Homme et du Citoyen. D'autres, sourdement rebelles à la domination étrangère, s'accrochent aux institutions scolaires, à la langue, à la littérature, à la religion de leur groupement comme un naufragé aux débris de son bateau; ils projettent une extension, une modernisation, une « rénovation » de leurs écoles traditionnelles, qui n'aboutit pas souvent à de brillants résultats, mais sert de refuge à leurs rancunes ethniques. D'autres, enfin, sans nier les avantages de la tutelle et de l'éducation européennes, n'estiment pas utile de rompre totalement avec le passé et rejoignent, sur le terrain des compromis, les Européens que n'aveugle pas le dogme de l'homme universel ou la théorie de l'inégalité des races.

On voit en somme que les deux camps — européen et indigène — ne s'opposent pas en bloc et que l'un et l'autre fournissent les éléments d'un « centre », où la pure doctrine cède le pas aux réalisations de bon sens. C'est même uniquement à cette rencontre de bonnes volontés que l'enseignement colonial doit de ne point osciller sur place et d'aller, sous des vents opposés, son petit bonhomme de chemin. Les vents opposés conservent tout de même une influence appréciable, provoquent des arrêts et des reculs, qui ne sont d'ailleurs sensibles que pour les initiés et n'atteignent pas, bien entendu, la quiétude de la métropole.

Au vrai, les coloniaux ont peut-être tort de prendre au tragique ces choses-là; mais la quiétude de la métropole est sans doute plus regrettable encore. On ne le répétera jamais assez : la France est une nation de cent millions d'habitants, dont soixante millions peuplent les colonies. Ce que pense, ce que rêve, ce que contient de puissance cette majorité coloniale, ce que peut l'école pour augmenter son utilité et l'associer à l'idéal de la minorité que nous constituons, — la question ne vaut-elle pas la peine qu'on s'y arrête un peu de temps en temps?

***

Il semble bien, avant tout, qu'il y ait un problème scolaire par colonie, plus exactement, par groupement ethnique ou social. En France même, pays d'antique uniformisation, on a bien découvert qu'il serait intéressant de régionaliser l'enseignement : à plus forte raison est-il nécessaire de rechercher cette adaption locale pour des pays qui sont profondément différents des autres par leur nature physique, leurs genres de vie, leurs origines historiques, leur civilisation tout entière.

Il faut reconnaître que, tous ces temps-ci et dans chaque colonie, les instructions relatives à l'enseignement des indigènes reprennent fréquemment ce leit-motiv et recommandent, en substance, de « dépayser » le moins possible l'esprit de l'enfant. Mais quelques dictées empruntées aux romanciers coloniaux, des rédactions sur le repiquage du riz ou le tamtam, des problèmes sur la récolte des arachides ou la vente du caoutchouc ne constituent qu'une toute petite adaptation de surface. C'est mieux que rien, mais ce n'est pas tout, et les différences dont il faudrait tenir compte sont autrement profondes.

Voici, par exemple, l'Afrique du Nord — Maroc, Algérie, Tunisie —, peuplée d'Arabo-Berbères et d'Israélites, mais aussi d'Européens en grand nombre, musulmane ou du moins islamisée dans son ensemble, arabophone en très grande partie, berbérophone en des coins reculés, pourvue d'institutions et de coutumes qui varient sensiblement avec les

trois pays et, dans chaque pays, avec le degré d'arabisation et d'islamisation des régions, mais qui dans tous les cas tiennent fortement à l'âme des populations et représentent une très vieille et très vigoureuse civilisation.

Voici l'Afrique intertropicale ou Afrique noire — occidentale et équatoriale, — beaucoup plus diverse qu'on ne pense souvent : steppes, savanes, plaines maritimes, forêt claire, forêt dense; populations de race blanche et nomades aux confins du Sahara, de race noire et sédentaires en majorité dans tout le reste du pays, avec de larges taches occupées par des groupements d'origines obscures, comme les Peul, qui ne sont pas des nègres; islamisation dans la steppe et la savane, vieux cultes animistes très résistants dans toute la forêt et même dans de vastes îlots de la savane, comme le Mossi; pays neufs, d'économie rudimentaire, n'ayant à compter que sur leurs propres ressources d'humanité pour se développer et ne pouvant recevoir de la métropole que des cadres, des programmes et des capitaux; pays pleins de sève et de vitalité, mais anémiés par un cruel passé et criblés de mille plaies qu'il faut panser au plus tôt; plus riches d'histoire qu'on le suppose ordinairement, féconds en civilisations originales, capables de fortes conceptions sociales, morales et même artistiques, que des luttes sauvages ont étouffées ou déformées et qu'une rééducation prudente pourrait certainement utiliser.

A Madagascar, une population travaillée depuis longtemps par les missions religieuses, françaises et étrangères, touchée aussi, en de certains points, par l'influence arabe, mais au fond fort attachée à ses vieilles croyances et à ses coutumes; pourvue d'une organisation politique et sociale relativement forte et d'une langue commune; de caractère doux, un peu sommeillant, et comme découragée par le contact des Européens; d'esprit affiné, plus docile que curieux, mais prompt à s'enrichir d'acquisitions nouvelles.

En Indochine, d'autres conditions encore, et multiples, selon qu'on regarde les rudes régions du Laos et du haut Tonkin, la fourmilière annamite des deux deltas et de la côte d'Annam, ou le vieux Cambodge résigné : dans l'ensemble, des civilisations d'une rare valeur, minutieusement agencées,

riches de manifestations précieuses; des sociétés qu'effleurent, en ce carrefour d'influences, maints souffles subversifs, mais que soutient un fonds de sagesse et qu'il est aisé de s'attacher en vue du bien commun.

Quant aux « vieilles colonies », — Réunion, Guadeloupe, Martinique, Guyane, — elles occupent une place tout à fait à part : on peut dire que ce sont des colonies sans indigènes; les hommes qui les peuplent ont été pour la plupart importés d'Afrique; les rigueurs de la traite, ouverte ou déguisée, les ont peu à peu dépouillés de leurs traditions, de leurs religions, de leurs langues, et l'œuvre d'égalisation révolutionnaire a fait le reste. Ce sont, en somme, des provinces françaises.

Si rapides que soient ces notations, elles suffiront sans doute à montrer que le même moule scolaire ne peut s'appliquer à des situations ethniques, politiques, sociales, morales, intellectuelles, économiques, aussi diverses; elles indiquent aussi ce qu'une régionalisation de l'enseignement colonial comporte d'adaptations de détail : adaptation au milieu naturel, c'est bien clair, mais aussi aux intérêts économiques et politiques du pays, aux besoins de l'indigène, aux exigences de l'administration et de la métropole, aux conditions sociales des groupements, aux traditions religieuses et morales, à la civilisation originelle, à la forme et au degré de culture des populations, etc.

La simple position de ces problèmes locaux suppose une connaissance approfondie, une étude méthodique des milieux; or l'enseignement s'est installé aux colonies dès le lendemain de l'occupation, parfois même au cours de la conquête et de la pacification, parce qu'on voyait en lui un instrument d'apaisement et de rapprochement; il s'est ainsi engagé, sans être suffisamment fixé sur ses conditions d'existence et son objet, dans des voies déterminées; il a pris des habitudes, pour la plupart importées de France; il s'est transplanté plutôt qu'acclimaté, et c'est seulement au cours de ces dernières années qu'il a été amené à se ressaisir, à s'imposer un sérieux examen de conscience, à entrevoir les données exactes des problèmes et la possibilité de solutions nouvelles.

***

On a renoncé, aux moins en principe, et sauf dans les « vieilles colonies », où la question ne se pose plus, à l' « assimilation » intégrale en matière d'enseignement; autrement dit, on ne songe plus à transporter sans accommodation l'échelle scolaire de France dans les colonies. Il y a quelques années encore, au Sénégal, un parti politique a demandé et obtenu que le plan d'études des écoles primaires métropolitaines soit textuellement appliqué aux écoles indigènes des villes : c'était supposer, contre toute réalité, que les écoliers, fils de citoyens français il est vrai, avaient pour langue maternelle le français; une expérience d'une année a démontré, mieux que toutes les argumentations pédagogiques, que l'égalité juridique n'avait rien à voir dans l'affaire et qu'il fallait ramener au premier plan les leçons de langage, condition nécessaire de tout le reste.

Mais il subsiste une question fort épineuse : cet enseignement qui se sépare des programmes métropolitains, qui tient compte des particularités locales et entreprend de s'habiller à la mode du pays, quelle part fera-t-il à la culture générale? Il est bien entendu que ses leçons de lecture, s'il en donne, prendront leurs sujets dans l'entourage de l'enfant; mais est-il également entendu qu'il apprendra à lire? et dans quelle mesure? Une fois franchies les premières difficultés du syllabaire, ouvrira-t-il largement à ses élèves le trésor des sciences européennes, ou se bornera-t-il à l'« usuel », à des notions d'hygiène et de morale, à des rudiments de calcul, à l'agriculture pratique, à l'apprentissage manuel?

Ce débat obscurantiste peut étonner le Français non prévenu. Il est manifeste, pourtant, que la tendance actuelle, dans la plupart de nos colonies, est de réduire au minimum les enseignements auxquels nous prêtions jusqu'ici une valeur absolue de culture générale. On a cru reconnaître que cette science étrangère, même à doses très modestes, constituait un vin trop fort pour de tout jeunes organismes et que, de cette ingestion hâtive de connaissances disparates, il ne restait que des mots, du psittacisme, un déséquilibre mental et moral. De là cette conception d'un enseignement unique-

ment tendu aux nécessités pratiques, à l'amélioration matérielle de la vie indigène, au rendement économique du paysan et de l'ouvrier, à la stabilisation des sociétés; de là aussi ce couronnement tout indiqué de l'enseignement du premier degré : l'éducation professionnelle, exclusivement pratique elle aussi et dénuée de tout accessoire de culture générale, qui nourrirait de prétentions le jeune indigène et le détournerait des métiers manuels.

Thèse à la mode, étayée par d'incontestables résultats d'expérience : rien de plus désolant, en effet, ni de plus fréquent, que ces jeunes savants pleins de morgue, qui n'aspirent qu'à de petits emplois de bureaux et méprisent tout véritable effort. Thèse un peu brutale, pourtant, et qui demande mainte atténuation. Dans ces pays où l'organisation industrielle est tout embryonnaire, l'enseignement professionnel est rapidement exposé à surproduction, et il a ses déclassés tout comme l'autre. Nous avons affaire, d'autre part, à des sociétés qui demeurent fortement hiérarchisées, et bon nombre de familles, plutôt que de transformer leurs enfants en menuisiers et forgerons, les garderont chez elles, les laisseront à l'enseignement traditionnel ou encore — le cas n'est pas rare dans l'Afrique du Nord par exemple — les feront instruire au dehors, sans nous et contre nous. Notons aussi que, dans les colonies tropicales, nous ne pouvons nous passer d'auxiliaires indigènes relativement instruits, et instruits à notre façon, pour les services administratifs et techniques aussi bien que pour les entreprises privées, et l'on aura bien de la peine à instituer un enseignement du second degré vraiment honorable, si l'enseignement du premier degré se réduit à des tâches par trop modestes. Enfin, même si l'on se tient sur le terrain de l'apprentissage manuel, on sait aujourd'hui par expérience que dans les colonies, où nos métiers diffèrent si profondément du vieil artisanat local, il n'est guère possible de former de bons ouvriers, sans qu'une suffisante culture générale leur ait au préalable ouvert l'esprit.

On devine ce que la mise au point d'un pareil programme suppose de tâtonnements. On ajoute, on retranche, on est tenté, selon les impressions du moment, d'estimer tout

nécessaire ou tout inutile : les idoles pédagogiques tombent en morceaux.

***

Et bien d'autres idoles encore.

Les idoles démocratiques, par exemple. Il ne viendrait plus à l'idée d'un Français raisonnable de concevoir pour la France une échelle scolaire correspondant à l'échelle sociale; dans certaines de nos colonies, c'est là une conception courante, hautement affirmée par des esprits qui, par ailleurs, sont éloignés de toute tendance réactionnaire.

A vivre parmi des populations qui sont restées si longtemps à l'écart de l'histoire européenne, on découvre, en effet, combien il serait insensé de bouleverser du jour au lendemain leur constitution sociale. Nous n'avons que trop cédé, au cours de notre histoire coloniale, à cette manie de faire le bien des gens — ou ce que nous croyons tel — contre leur volonté et de compter pour rien des siècles de traditions : il semble que nous soyons aujourd'hui un peu plus réalistes et que nous nous soyons donné une conception moins catastrophique du progrès social.

Au demeurant, le milieu résiste ou se dérobe, dès que nous sommes tentés de méconnaître la puissance des faits, et nous sommes amenés, bon gré mal gré, à planter le drapeau tricolore sur des « écoles de fils de chefs », des « écoles de fils de notables », des collèges musulmans, qui ne s'ouvrent qu'aux représentants d'une élite sociale. Sans doute les cloisons de ces établissements ne sont-elles pas absolument étanches, et les droits de la supériorité intellectuelle et morale sont-ils sauvegardés par des exceptions formellement prévues; mais il est clair qu'on se préoccupe, au moins par endroits et par moments, de ne point brûler les étapes, de n'ouvrir la voie qu'à ceux qui risquent le moins d'y trébucher, de favoriser le progrès général du groupement sans ruiner brusquement son équilibre traditionnel. Politique fort délicate, d'ailleurs, et qui suppose, pour être vraiment féconde, toutes sortes de conditions rares : une connaissance parfaite des sociétés indigènes, une entente intime et une

collaboration continue des services d'enseignement et des organes de gouvernement, une politique scolaire fermement conçue et généralement admise.

Pour les mêmes raisons d'équilibre, les idoles laïques sont parfois obligées de rester dans la coulisse. Il est vrai que, dans la plupart des cas, l'école indigène, sur le modèle de l'école métropolitaine, s'est imposé une stricte neutralité; mais il lui arrive de donner délibérément un enseignement religieux, et c'est ainsi qu'au Maroc, par exemple, des maîtres de Coran et des rabbins émargent au budget de l'État.

***

Il ne suffit pas de peupler les écoles, ce qui, d'ailleurs, n'est pas toujours commode; il faut encore, si l'on peut dire, organiser le marché, ouvrir des débouchés à ces produits scolaires qui constituent des activités d'un genre nouveau.

Dans un pays comme la France, où l'instruction est obligatoire ou du moins généralisée, la question ne se pose guère : la vie se charge de mettre chacun à sa place, ou à peu près, et le « raté » ne court pas les rues. Dans les colonies, au contraire, où la vie économique et sociale oscille et oscillera longtemps encore entre un ordre traditionnel et un régime moderne, l'école, si l'on n'y prenait garde, fabriquerait des ratés en série, et c'est là une accusation, sinon une faute, qu'elle n'évite pas.

Pour peu qu'elle se modèle sur l'école française, l'école indigène tend manifestement à séparer l'enfant de son milieu d'origine, à lui présenter ce milieu comme l'asile de la barbarie, à lui forger un idéal qui bouleverse toutes ses habitudes de vie et de pensée. Elle fait de lui — ces termes sont classiques dans le vocabulaire colonial — un déraciné, un déclassé, une sorte de bolide social. Si l'on permettait à ce déraciné de s'enraciner à fond dans notre milieu à nous, le mal ne serait pas grave; mais c'est là, pour la majorité des cas, et ce sera d'ici longtemps, pure chimère : quelle que soit la transformation obtenue par l'école, elle est loin d'être totale et profonde, elle laisse subsister toutes sortes d'ins-

tincts et de préférences morales qui disparaîtront sans doute un jour, mais qui demandent, pour disparaître, une atténuation progressive, le filtrage de plusieurs générations.

Les Européens qui n'ont pas vécu aux colonies se résignent malaisément à cette lenteur des transformations mentales, les coloniaux seraient plutôt portés à l'exagérer; quant aux indigènes, à moins qu'une poussée politique ne les détourne de la sincérité, ils la reconnaissent spontanément : « Un morceau de bois a beau être dans l'eau depuis dix ans, dit fort nettement un proverbe bambara, il n'est pas devenu pour cela un caïman », ou encore : « Le lièvre ressemble à l'âne, mais ce n'est pas son fils. »

Que l'assimilation soit un jour possible et que, ce jour-là, toute barrière tombe entre l'école indigène et l'école française, on a le droit et même le devoir de l'espérer; mais ce n'est pas en supposant le problème résolu qu'on le résoudra, c'est en s'attaquant méthodiquement à la solution, en progressant pas à pas, en comblant à petits coups le fossé qui nous sépare des populations coloniales. A cet effet, il semble nécessaire que l'école indigène à ses débuts se rapproche le plus possible du milieu d'origine, le suive dans ses transformations et recrute des élèves dans la mesure seulement où elle est assurée de les caser.

Tient-elle, par exemple, en son premier degré, à ne point détourner les jeunes indigènes des occupations ordinaires du pays, agriculture, élevage, petits métiers? Elle se garde bien de leur inculquer des aptitudes d' « écrivains », elle limite à des notions tout usuelles ses enseignements généraux, elle maintient, par mille procédés, son auditoire dans l'atmosphère de la vie familiale, elle n'éveille en lui d'autre ambition que celle de mener une existence plus confortable et plus heureuse dans le cadre traditionnel.

A ses degrés supérieurs, elle peut être appelée à former des auxiliaires de l'administration et des services techniques : dans les colonies tropicales notamment, les bureaux du gouvernement, les tribunaux, les travaux publics, les industries privées, les maisons de commerce, l'assistance médicale, l'enseignement, etc., ne peuvent se passer de collaborateurs indigènes. Mais, ici encore, il s'agit de déterminer jusqu'à

quel point peut être amenée cette collaboration et quelle préparation il est raisonnable d'imposer aux candidats. On s'est fondé trop souvent sur des résultats d'apparence, sur des acquisitions de pure mémoire (et la mémoire des élèves indigènes est généralement excellente), pour bâtir en ce domaine des œuvres audacieuses : écoles de médecine, écoles d'ingénieurs, écoles normales aboutissant à des examens d'un niveau élevé, etc.; il a bien fallu en rabattre, avouer qu'on avait marché trop vite, et le remords a pour effet habituel de produire des exagérations en sens inverse.

C'est donc une entreprise fort délicate que l'établissement de l'échelle scolaire et l'ouverture de débouchés aux divers degrés de cette échelle. Elle prête à l'aventure, elle pèche souvent par excès d'audace ou par excès de prudence, elle se heurte surtout à toutes sortes de résistances et de mauvais vouloirs : services administratifs ou techniques qui se méfient de ces petits agents diplômés, se refusent à leur faire crédit et les trouvent tantôt trop frustes tantôt trop savants, contremaîtres européens qui se croient menacés par une main-d'œuvre indigène méthodiquement formée et ne craignent pas de la brimer, susceptibilité des jeunes agents eux-mêmes qui voudraient voir leur valeur reconnue du premier coup et ne font pas toujours preuve d'un parfait esprit de discipline, etc. Quelle hauteur de vues, quel sens de l'intérêt général exige l'organisation de cette collaboration indigène! Et quelle patience, quelle persévérance, quel désintéressement sont nécessaires au personnel enseignant qui assume la charge de la préparer!

***

On imagine ce qu'un jeune instituteur frais débarqué de France peut comprendre à tout cela. C'est seulement après plusieurs années de pratique, et s'il est intelligent et consciencieux, qu'il commence à soupçonner la portée de ces problèmes; au premier contact, c'est de l'ahurissement et, comme conséquence immédiate, de l'apriorisme ou de la routine. Il y a, certes, d'excellents maîtres dans nos colonies, et beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire ; cela

prouve qu'il y avait en eux quelque chose comme du génie.

Un administrateur, un agronome, on le prépare à se mesurer avec des difficultés aussi spéciales que celles qui l'attendent aux colonies; un instituteur, un professeur, qui aura affaire à des enfants d'une autre race, d'une autre mentalité, d'une autre langue que la sienne, on l'expédie comme s'il était capable de sauter du premier coup tous ces obstacles. On est pourtant bien forcé d'admettre que le problème des maîtres est au moins aussi grave que celui des programmes.

Ce n'est pas qu'on en méconnaisse l'intérêt, ni même qu'on en ignore les données; on l'agite fréquemment, il inquiète fort les gouvernements coloniaux; bien mieux, on entrevoit, de temps en temps, des ébauches de solutions qui pourraient être excellentes, mais qui restent des ébauches ou qui tournent court. Il serait malaisé de dire d'où provient cette carence : peut-être, tout bonnement, de ce grand fait auquel il faut si souvent recourir, l'indifférence coloniale de la deuxième puissance coloniale du monde.

Deux systèmes de formation se pourraient concevoir. Avant tout, une formation sur place : les instituteurs nouvellement affectés à la colonie seraient, pendant leur première année de séjour, groupés en une sorte de section normale, où des maîtres expérimentés les initieraient à la pédagogie des écoles indigènes, les familiariseraient avec la géographie, l'ethnographie, l'histoire du pays. Rien de plus facile à monter, et l'expérience a été amorcée dans certaines régions de notre domaine colonial, notamment en Afrique du Nord et en Afrique occidentale. Ailleurs, on s'est contenté de décider que les nouveaux venus, au lieu d'être tout de suite établis à leur compte, seraient nécessairement adjoints à un directeur d'école éprouvé, et l'idée, sans valoir l'autre, n'est pas mauvaise. Mais tout cela, neuf fois sur dix, demeure théorique, parce que l'enseignement colonial manque constamment de personnel. Les maladies, les retours en France, les prolongations de congé, les créations incessantes, s'opposent au surnombre; on pare au plus urgent, et l'on verrait mal une section normale florissante, ou même une grande école du chef-lieu confortablement garnie d'adjoints, alors que des écoles de l'intérieur, faute d'instituteurs, sont obligées de

renvoyer leurs élèves. En fait, la formation sur place, au moins dans les colonies tropicales, n'existe pas.

Reste la formation en France même, avant le départ. Sans doute garderait-elle un caractère abstrait et surtout livresque : s'il est facile de donner aux candidats des notions sur le pays et ses habitants et même des principes de psychologie et de pédagogie appliquées aux écoles d'indigènes, il ne faut pas se dissimuler que l'ambiance et le travail sur le vif feraient fâcheusement défaut. Mais il n'y aurait là, somme toute, rien de plus alarmant qu'en ce qui regarde l'École coloniale, installée en plein Quartier Latin, ou l'Institut d'agronomie coloniale, sis à Nogent-sur-Marne, et il resterait de très appréciables avantages.

On peut, d'ailleurs, se fonder à cet égard sur une expérience qui fut tout à fait concluante : avant la guerre, la Mission laïque avait pris l'initiative de préparer selon cette formule des instituteurs coloniaux et groupé à leur intention des cours spéciaux sous l'enseigne « École Jules-Ferry »; vers le même temps, un certain nombre d'instituteurs, recrutés en France par l'Académie d'Alger et préparés à l'école normale de Bouzaréa, sont passés dans l'enseignement colonial proprement dit, et ce double apport de l'École Jules-Ferry et de Bouzaréa a changé du tout au tout, dans les colonies qui en ont profité, le caractère de l'enseignement des indigènes.

Malheureusement, l'École Jules-Ferry, depuis la guerre, a dû mettre la clef sous la porte, l'école normale de Bouzaréa ne travaille plus pour l'exportation, et les colonies attendent, avec une impatience non dissimulée, que la métropole veuille bien organiser le recrutement et la formation des instituteurs et des professeurs, d'esprit ouvert, de caractère trempé, de moralité certaine, qui leur sont plus que jamais nécessaires.

***

A ces maîtres, même spécialement préparés, il faudrait pouvoir donner un outillage spécial. Si l'on veut que l'esprit de l'écolier indigène soit le moins possible dépaysé et retienne autre chose que des mots, peut-on supporter un instant l'idée qu'il ait pour livre de lecture le *Tour de la France par deux*

enfants et pour tableaux de langage ou de leçons de choses des scènes empruntées à notre vie européenne : le repas de famille, entre le poêle à feu continu et le buffet Henri II, le patinage, etc.? Nous en sommes là, pourtant, dans un très grand nombre d'écoles d'indigènes, bien qu'un sérieux effort d'adaptation ait été tenté en certaines régions de notre domaine colonial.

Il est vrai que, sur ce point encore, les difficultés ne manquent pas. L'entreprise est coûteuse, car il serait impossible de faire payer leurs livres à la plupart des écoliers indigènes, et il est indispensable que les gouvernements coloniaux traitent l'édition de manuels scolaires comme une dépense de souveraineté. Elle exige des auteurs de tout premier ordre; or, les fabricants de manuels les plus empressés ne sont pas nécessairement les pédagogues les plus expérimentés; les vieux maîtres, au courant de toutes les ficelles du métier, sont même parfois les plus timides. Elle suppose aussi un accord complet sur les méthodes et les procédés, car il s'agit d'ouvrages qui seront, non seulement autorisés, mais imposés, et l'on devine que cet accord n'est pas facile à réaliser.

Ce n'est pas que cette « librairie » de l'école indigène doive comprendre un nombre considérable d'ouvrages. Il est toute une série de manuels dont on pourrait fort bien se passer : en particulier, le syllabaire, qui ne vaudra jamais des leçons de lecture portées au tableau noir, les livres d'arithmétique et de système métrique, de leçons de choses, d'hygiène, etc., qui n'auraient d'intérêt que pour des classes un peu élevées et qu'on peut toujours remplacer par des résumés dictés. Il en est d'autres qui se conçoivent surtout comme « livres du maître » : histoire et géographie du pays, sciences naturelles appliquées à la vie locale, agriculture et élevage, etc. Ce qui, en fin d'analyse, reste nécessaire, mais tout à fait nécessaire, ce sont les livres de lecture courante des divers degrés et les tableaux de langage ou, si l'on préfère, de leçons de choses.

Ce serait aussi, pour les élèves sortants, toute une littérature qui n'existe pas, ou presque pas, et qui prolongerait l'enseignement et l'influence de l'école sans plonger ses lecteurs dans un monde nouveau et souvent troublant. Il y a bien Jules Verne, infiniment précieux d'ailleurs, que

dévorent les jeunes indigènes et qui constitue un aliment excellent; il y a aussi, dans la collection des Livres roses de le librairie Larousse, un petit roman composé par un jeune instituteur sénégalais, M. Ahmadou Mapaté Diagne, et qui décrit fort joliment la vie d'un écolier noir; on a entrepris d'autre part, en Indochine, des recueils de textes fort variés qui tendent à constituer des « humanités » à l'usage des jeunes Indochinois. Mais ce sont là des gouttes de liqueur, alors qu'il faudrait, pour chaque groupe de colonies, toute une cave.

***

On s'attend bien à ce que l'enseignement des filles soulève quelques problèmes particuliers. Même en France, il est bien obligé de garder, au moins jusqu'au seuil des études supérieures, son individualité, et l'on sait de reste que, dans la plupart des pays coloniaux, le sort de la femme demeure très sensiblement différent du sort de l'homme. Au vrai, le problème de l'enseignement des filles aux colonies est beaucoup plus complexe encore qu'on ne l'imagine, et il est de ceux dont la solution est le plus en retard.

Il faut se rappeler que l'enseignement des indigènes, pour se faire admettre, a dû généralement se cantonner sur un terrain étroitement utilitaire : la colonisation ayant un besoin pressant d'ouvriers, de petits agents, d'auxiliaires de toute sorte, les écoles de garçons ont pu sans trop de peine justifier leur existence aux yeux des Européens et des indigènes; mais le rôle économique et social de la femme étant beaucoup moins apparent, on s'est contenté d'aller à ce qu'on estimait le plus pressé, on a remis à plus tard l'organisation de l'enseignement des filles. Par ailleurs, on craignait, en appelant hâtivement à l'école les fillettes indigènes, d'alarmer les populations, de saper leurs traditions les plus solides, de disloquer gratuitement le bloc familial. Et il est vrai que, presque partout, les écoles de filles éprouvent à leurs débuts de grosses difficultés de recrutement; les mères de familles sont les premières à entraver la fréquentation.

Pour ces divers motifs, on s'est généralement borné à fonder quelques écoles de filles, à titre de symbole, si l'on peut dire. Mais il est clair que, par là, on a singulièrement réduit le rayonnement de l'influence française : même dans les régions où sa situation juridique est le plus misérable, en pays musulman par exemple, la femme est toujours la femme, et ce serait une erreur de croire qu'elle compte pour rien au foyer; c'est elle, en réalité, qui est la gardienne passionnée des coutumes, qui les transmet, qui continue à parler la langue du pays même quand le mari s'est familiarisé avec d'autres langues, et l'on peut poser en principe que notre action restera superficielle, tant que nous n'aurons pas gagné les femmes indigènes à notre cause.

Surtout, en développant uniquement l'enseignement des garçons, nous avons créé un déséquilibre, dont les effets commencent d'apparaître nettement. Le jeune indigène que nous avons éduqué, à qui nous avons inspiré le désir de mener une vie plus confortable et plus raisonnable, n'éprouve plus que mépris pour les filles de sa race qui sont demeurées dans l'ignorance et la misère morale la plus complète; elles ne répondent plus du tout à l'image qu'il se fait d'une compagne; lui qui voit avant tout dans le mariage le moyen d'assurer sa descendance, il tremble à l'idée que ses enfants seront élevés selon des méthodes absurdes, que son autorité sur eux lui sera férocement, sournoisement disputée, et que l'appétit de progrès dont son cœur est plein ne lui vaudra qu'une vaine souffrance. Nombreux sont aujourd'hui les indigènes cultivés qui, bien à contre-cœur, se condamnent au célibat ou cherchent — le remède n'est pas toujours fameux, et c'est, en tout cas, un remède d'usage exceptionnel — à épouser une Européenne.

Un peu partout ces dangers se découvrent, et l'enseignement des filles s'efforce de rattraper son retard. On s'attache généralement à lui communiquer un caractère modeste et pratique, et la plupart des écoles de filles indigènes sont essentiellement des écoles ménagères, où l'on enseigne la couture, l'entretien des vêtements, des éléments d'hygiène et de puériculture. Les résistances du milieu cèdent peu à peu; tout dépend du tact et du dévouement des insti-

tutrices, et ces qualités-là, dans notre personnel enseignant, sont vraiment monnaie courante.

***

Bien d'autres problèmes encore se posent à l'enseignement colonial, ne serait-ce que celui de la carte scolaire, qui se heurte à des modes de peuplement fort différents des nôtres : dispersion extrême des habitations dans certaines régions de plaines, transhumances à grand rayon, nomadisme, etc., et qui suppose des adaptations variées : internats rudimentaires, placement des élèves dans des familles de la localité où se trouve installée l'école, écoles nomades, etc. Mais nous ne pouvons songer ici à les étudier tous, et nous avons réservé pour la bonne bouche celui qui apparaît généralement comme le plus important, celui du moins qu'on agite le plus volontiers tous ces temps-ci : le problème de la langue d'enseignement ou, comme on dit couramment, de la « langue véhiculaire ».

A la plupart des Français de France, l'existence même de l'enseignement colonial semble liée à l'expansion de la langue française hors de France : il paraît admis que, pour un peuple, répandre sa langue, c'est étendre d'autant son rayonnement, c'est enraciner profondément son influence morale. Il n'est pas non plus un Français cultivé qui ne croie aux vertus spécifiques de la langue française, aux semences de clarté, de logique, d'humanité, qu'elle porte dans les moindres plis de sa syntaxe et de son vocabulaire. Or, des Français, et de bonne qualité, songent à substituer à notre langue, dans l'enseignement colonial, les langues indigènes. D'où peut bien venir cette intention d'allure si paradoxale?

Elle vient surtout de cette constatation que les vertus de la langue française, pour s'exercer efficacement, exigent une connaissance parfaite, intime, de cette langue, — connaissance qui ne peut évidemment s'acquérir au cours de quelques années d'école primaire. Comme, par ailleurs, les enfants qui fréquentent l'école représentent une minorité, le français demeure une langue étrangère, dont le difficile appren-

tissage alourdit gravement l'emploi du temps, absorbe le plus clair de l'activité scolaire, interdit d'intensifier d'autres enseignements de première utilité, comme l'hygiène, l'agriculture pratique, les travaux manuels.

Sans doute sera-t-il nécessaire d'apprendre le français aux jeunes indigènes qui sont destinés à devenir nos collaborateurs immédiats, mais c'est là une élite, qui sera soumise à une éducation prolongée et qui aura besoin, en effet, de la langue française pour entrer en contact avec les sciences modernes. Quant à la masse, ce qu'on désire lui enseigner peut fort aisément s'accommoder du truchement des langues indigènes : « De quoi s'agit-il, écrivait le regretté Maurice Delafosse, fervent partisan de cette théorie? De faire pénétrer dans de jeunes cerveaux des idées nouvelles mais simples, ou, plus exactement, de leur apprendre à mieux enchaîner les idées qu'ils possèdent déjà... Pour cette besogne, la meilleure langue véhiculaire sera, non pas le français, langue étrangère, mais l'idiome qui est le plus familier aux élèves de chaque école, celui dans lequel ils ont été accoutumés à penser depuis le jour ou ils ont su parler, celui que des siècles d'atavisme ont fait à l'image et au calibre de leurs cerveaux... » Nous retrouvons là, en somme, la préoccupation de dépayser le moins possible l'écolier indigène, de lui éviter les changements brusques et les risques de déséquilibre qu'ils comportent.

On dit aussi — et l'argument mérite assurément d'être retenu — : le français, enseigné par la méthode directe, — la seule qui soit possible avec de jeunes enfants — ne permet que l'expression d'actions toutes physiques et la désignation d'objets ou de qualités matériels; il est entendu qu'au bout d'une année ou deux les écoliers indigènes bâtissent déjà de petites phrases correctes et peuvent désigner en français les éléments essentiels de la vie scolaire, de la vie familiale, du petit monde concret qui les entoure; mais ne faudra-t-il pas attendre beaucoup trop longtemps avant de pouvoir aborder avec eux, sans risques de malentendus, l'expression de notions morales? Le maître marche, prend une chaise; il dit : je marche, je prends la chaise, et l'auditoire a tôt fait de comprendre à quoi correspondent ces mots, puis de les retenir; mais il lui sera infiniment plus malaisé d'opérer la

liaison mentale entre des mots comme paresseux, méchant, ingrat, courageux, et leur vrai sens. Or, ces notions sont pour la plupart représentées dans le vocabulaire indigène; on pourrait, en prenant la langue du pays comme langue véhiculaire, y faire appel dès les premiers jours de la scolarité, et il n'est pas besoin d'insister sur la nécessité toute particulière de l'éducation morale dans l'enseignement des indigènes.

Et puis, dès qu'un jeune indigène sait lire le français, il lit tout ce qui lui tombe sous la main, et Dieu sait ce que sa main peut rencontrer : journaux de toute encre, tracts politiques, ouvrages qu'il croit comprendre et qui dépassent de beaucoup sa culture et son entendement. Cette nourriture qu'il n'est pas préparé à digérer lui détraque l'esprit, et la langue française devient un facteur de désordre.

Il convient de remarquer que, dans la pratique, cette théorie se heurte à quelques difficultés. Beaucoup d'indigènes voient volontiers dans la langue française un moyen d'élévation, un instrument commode pour leurs affaires ou leurs ambitions, et ils inclinent à découvrir dans cette régionalisation absolue de l'enseignement une intention machiavélique, une façon insidieuse de mettre la lumière sous le boisseau.

Si, d'autre part, la question d'application est relativement simple dans des pays ou règne une langue commune, comme l'Afrique du Nord, Madagascar, l'Indochine, elle est fort difficile à résoudre dans les pays ou les idiomes changent avec les régions, avec les groupements ethniques, voire de village à village, comme en Afrique occidentale et équatoriale; nulle organisation de personnel enseignant ne résisterait peut-être à ce fractionnement, et tout contrôle sérieux serait, sinon impossible, du moins fort difficile.

Pour le moment, le parti de la langue française garde ses positions en Afrique; mais le parti des langues indigènes semble l'emporter à Madagascar et en Indochine.

***

On peut dire que nulle part, dans nos colonies, aucune des questions que nous venons d'examiner n'est décidément tranchée, ni tranchée de la même façon ici et là.

Les déclarations des gouvernements ne laissent pas d'être catégoriques; elles voudraient donner l'impression de plans bien arrêtés, de voies bien tracées, où l'on s'engage résolument; mais si l'on a la curiosité de les relire à quelques années d'intervalle, on s'aperçoit sans peine qu'elles varient sensiblement sur les principes, tout en affectant la même assurance. On sait aussi que les coups de clairon les plus vibrants ne correspondent pas nécessairement à des assauts, qu'il est prudent de tordre le cou à l'éloquence des statistiques et que telle « réorganisation » de grand style peut fort bien masquer une réduction de l'entreprise.

Pour peu qu'on connaisse la variété et la complexité des problèmes scolaires aux colonies, on ne s'irrite ni ne s'étonne de ces tergiversations. On peut regretter, il est vrai, que le sort d'institutions aussi importantes dépende dans une très large mesure d'une rencontre toute fortuite de conditions : l'intelligence et l'esprit de décision du gouverneur ou du résident, la valeur personnelle du directeur de l'enseignement, choisi librement par le chef de la colonie, l'atmosphère politique, les ressources et les besoins du pays, etc. Mais on ne voit pas comment on pourrait remédier à ces risques d'instabilité, puisque l'enseignement colonial est intimement lié à la politique générale de chaque possession.

Il y a bien, depuis quelques années, au Ministère des Colonies, une inspection-conseil de l'enseignement, qui établit une liaison entre les colonies et le Ministère de l'Instruction publique, recrute le personnel enseignant, centralise la documentation, et rend assurément de très grands services. Mais c'est un organe administratif plutôt qu'un organe de direction; les principes d'organisation lui échappent et ne peuvent que lui échapper; car il serait absurde de régler de Paris des questions aussi nettement locales et plus absurde encore de tenter — on y songerait nécessairement — l'unification de l'enseignement dans des pays et pour des populations aussi disparates.

C'est donc une des misères de l'enseignement colonial que cette perpétuelle recherche de solutions fuyantes. Si encore les données des problèmes ne changeaient pas, on pourrait, tout embrouillées qu'elles soient, espérer les tenir un jour;

mais rien n'est mouvant comme le monde colonial d'aujourd'hui, qui se transforme, comme disent les biologistes, à coups de mutations et réserve sans cesse aux esprits les plus avertis des situations imprévues.

C'est, en revanche, une des grandeurs de cette tâche que son inquiétude même. S'il est fâcheux de dormir sur des épines, cela vaut mieux sans doute que de dormir sur ses lauriers; car on ne dort que d'un œil, l'esprit demeure alerte, le sens de l'initiative s'entretient, la difficulté n'effraie plus, et l'on ne saurait croire tout ce que cet enseignement exilé cache d'apôtres véritables, de dévouements magnifiques, d'ingénieuses trouvailles, de conquêtes patientes et sûres.

GEORGES HARDY

LE CLUB DES LYONNAIS[1]

VIII

L'été, venu des campagnes radieuses, investit Paris puis l'emporta d'assaut. L'ardeur du ciel descendit jusqu'au fond des courettes prismatiques, où la poussière et les moisissures elles-mêmes semblent en prison. Le poignant appel du sol étouffé se fit jour par les interstices des pierres. Les senteurs végétales, entraînées dans le caprice des bourrasques, se risquèrent jusqu'au cœur des rues hurlantes et succombèrent sous l'haleine du benzol et de l'huile brûlée. Toutes les créatures animées connurent, au moins une minute de chaque jour, la nostalgie d'une vie plus ouverte et plus ingénue.

Salavin demeurait insensible à ces émotions élémentaires. Non qu'il s'abandonnât à de doucereuses léthargies : sa rêverie semblait orientée, assurée d'une issue; mais elle gravitait maintenant dans un orbe où les saisons n'ont plus d'empire.

Il s'éveillait de grand matin, exilé du sommeil par un flot de pensées opiniâtres. Il croisait les mains derrière sa tête et regardait, pareille à quelque projet tour à tour étreint puis ravi, l'ombre des nuées matinales croître et défaillir au plafond de la chambre.

Parfois, Marguerite était brusquement alarmée par la présence, à son flanc, de cette méditation tendue. Elle ouvrait des yeux tout de suite clairs et chargés d'anxiété. Elle regardait

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

un instant le visage de Salavin et, avec un long soupir, refermait les paupières.

Salavin s'habillait, humait une tasse de café, faisait effort pour prononcer, devant sa femme et sa mère, une parole amène ou du moins intelligible et, tout de suite, sans chercher un prétexte, sans alléguer à sa fuite un but, même chimérique, même illusoire, il se jetait dans l'escalier et gagnait la rue.

Naguère encore, Salavin cherchait, dans la rue de Paris, une solitude paradoxale mais souveraine. Marcher le long des maisons, comme au pied de falaises bruissantes, traverser d'épais tourbillons en leur refusant tout de soi-même, remonter, aux heures de crue, d'impétueux courants populaires dont la rumeur vous berce et cependant vous isole, telle avait été, pendant de longues années, pour Salavin, l'amère jouissance favorite. Et maintenant, comme s'il eût renoncé soudain à cette langueur empoisonnée, c'était avec un visage dur que Salavin fonçait dans la jungle parisienne. Il suivait les trottoirs d'un pas non plus ensommeillé, mais nerveux et, pour ainsi dire, mordant. Le regard qu'il promenait sur les passants semblait chargé d'une enquête pressante et solennelle. Le temps n'était plus où, pour éviter la rencontre de quelque personne connue, il eût imaginé de laborieux détours. Salavin ne fuyait pas : comme il l'avait dit un jour, il cherchait.

Il allait souvent chez Aufrère, souvent aussi chez Devrigny. Il arrivait toujours à l'improviste et s'excusait d'un seul mot, en homme qui se juge affranchi des subtilités de la courtoisie. Il n'avait pas trop de peine à lancer son interlocuteur sur quelque sujet brûlant. Il écoutait avec avidité, les sourcils joints, les mâchoires serrées. Il répondait, par accès, avec emportement parfois. Il tirait de sa poche, en certains cas, un petit bout de papier qu'il couvrait de notes hâtives. Il allait volontiers chez Legrain, soit seul, soit avec l'un ou l'autre de ses amis. Il passait là des heures pathétiques; dans la fumée du tabac et le bruit des querelles.

De retour au logis, le soir, il attendait que fût libérée la table de la salle à manger. Il y étalait aussitôt maintes paperasses, disposait l'encrier, les buvards, les plumes et se mettait à la besogne. C'était le gagne-pain : ces travaux de rédaction

ou de copie qu'on lui permettait d'emporter et qu'il bâclait la nuit pour se donner, pendant le jour, le sentiment de l'indépendance.

Il arrivait que Marguerite vînt s'asseoir dans le rayonnement de la lampe, espérant non pas un entretien véritable, que le travail même de Salavin rendait improbable, mais un de ces colloques muets où les cœurs s'échauffent et se délient à battre ainsi dans un silence miséricordieux.

Parfois, la plume du scribe cessait de chanter sur les feuilles blanches. Il rêvait, l'œil mi-clos, la mâchoire agitée d'un insensible mouvement de rumination. Et Marguerite attendait, le souffle soudain coupé, avec l'espoir absurde que, de cette bouche tourmentée, tomberait peut-être une parole de charité conciliante.

Il entr'ouvrait les lèvres et disait :

— Si je mourais demain, je n'aurais fait, de mon âme, qu'un usage pitoyable.

Marguerite, libérant enfin l'haleine trop longtemps réprimée, poussait un soupir. Elle levait les yeux, jetait un regard d'interrogation à cet homme accablé d'une si mystérieuse disgrâce. Elle hasardait une bribe de réponse : « Mais tu sais bien, Louis, que... » et, sentant combien sa compassion était désarmée, elle bégayait, s'arrêtait, secouait la tête, ravalait une salive imaginaire.

Que Marguerite se risquât timidement à signaler l'heure tardive, et un dialogue s'ébauchait :

— Je dois avoir terminé ce travail pour demain.

— Tu vas donc y passer presque toute la nuit?

— Oui.

— Il fallait rester à la maison hier et faire toutes ces écritures de jour.

Salavin redressait la tête et regardait quelque chose à l'infini. Se décidait-il à répondre, on retombait en plein mystère :

— J'ai plus de quarante ans! Je ne connais que moi et ce qui est de moi. Il est temps de voir le monde.

— Quel monde?

Salavin considérait Marguerite avec une insistance distraite. Puis, de l'index, il dessinait quelque chose dans l'air.

Ainsi vivaient côte à côte, dans l'impuissance à toute communion, ces deux misères tâtonnantes. Mais, avec la confiance acharnée des femmes qui, même dans la ferveur et dans l'élan, apportent les suprêmes vertus de l'inertie, Marguerite, sans se l'avouer franchement, espérait encore qu'à force de sacrifice et de vigilance elle finirait bien par comprendre, elle finirait bien par sauver.

Sous le regard maternel, Salavin redoublait de circonspection. La vieille dame passait de longues heures, contre la fenêtre, à de menus travaux d'aiguille. De temps en temps, elle devenait très blanche, laissait choir linge et fil sur ses genoux et portait à son cœur une main émaciée. Rendue au calme, elle regardait avec une pitié poignante ces deux êtres qui lui formaient un univers à la fois si petit et si vaste, si familier et si ténébreux. C'est alors que Salavin semblait, par son mutisme, par son affectation d'indifférence rêveuse, plus particulièrement soucieux de ne pas se trahir.

Un jour pourtant que, seul avec sa mère, Salavin, la plume tombée, la lèvre supérieure frémissante, la respiration courte, s'absorbait dans l'examen de quelque image véhémente, la vieille dame prononça d'une voix basse et suppliante ces mots incompréhensibles :

— Attends, Louis! Attends encore un peu!

Chose plus surprenante encore, Salavin, s'il ne répondit rien, n'eut même pas l'air étonné.

IX

Aufrère et Salavin suivaient, côte à côte, une rue de la colline Sainte-Geneviève.

— Ainsi donc, nous voici dans votre quartier?

— Oui, je suis né près d'ici. J'ai passé toute ma vie dans ces rues. J'en connais les pavés presque un à un.

— De curieuses rues. On leur a même conservé leurs anciens noms. Nous venons de voir la rue du Cheval vert et la rue des Postes. Voici la place de l'Estrapade. Eh mais, Salavin, savez-vous qu'elle est célèbre, cette petite place, dans les annales de la religion réformée? Avez-vous quelque idée de ce qu'était l'estrapade?

— C'était, il me semble, un supplice.

— Vous en parlez avec un calme admirable.

— Je ne sais pas au juste ce que c'était et je peux même vous avouer n'y avoir jamais pensé, bien que j'aie traversé cette place plusieurs milliers de fois.

— Regardez cette petite place paisible, Salavin. Je vais vous dire ce qu'était l'estrapade.

— Est-ce nécessaire? — demanda Salavin avec une ombre d'inquiétude.

— Il est toujours nécessaire d'apprendre quelque chose. Pour donner l'estrapade, voyez-vous, mon cher, on dressait, sans doute à l'endroit même où nous sommes, une sorte de potence assez élevée. Le patient convenablement ligoté, on le hissait, au moyen d'un câble et d'un treuil jusqu'en haut de cette potence, non sans lui avoir alourdi les pieds d'une charge de pierre ou d'un billot. Puis on laissait retomber le bonhomme d'un coup; mais pas jusqu'au sol, vous comprenez bien, Salavin? juste assez pour lui disjoindre les charnières, lui faire claquer, par exemple, les tendons des poignets et des chevilles. On le montait alors, de nouveau, pour, de nouveau, le précipiter. Il y avait des hommes pour ordonner ce travail, d'autres pour l'accomplir, d'autres pour le regarder, ou le surveiller peut-être en bâillant, peut-être en somnolant. Attendez, attendez, ce n'est, jusqu'ici, que malicieuse plaisanterie. Quand il s'agissait d'un condamné de choix, d'un hérétique, je suppose, d'un de mes coreligionnaires, on combinait habilement ce supplice avec celui du feu. C'est dans les flammes et les braises d'un bûcher que le coupable était précipité. On l'y maintenait quelques minutes. Quand il cessait de hurler et menaçait de tourner de l'œil pour de bon... Mais, Salavin, pourquoi vous arrêtez-vous? Qu'avez-vous donc?

— Rien.

— ...Quand donc on pouvait croire que le misérable allait succomber, on le hissait aussi vite que possible hors de l'atteinte des flammes, afin de pouvoir, quelques instants plus tard, l'y replonger avec succès. Il s'agissait, vous comprenez, de faire durer le plaisir.

— Taisez-vous! Taisez-vous! — s'écria Salavin d'une voix enrouée.

— Comme vous voilà pâle, mon cher! Ah! cœur sensible!

— Taisez-vous! — répéta Salavin.

Il se mit à claquer des dents et, saisissant à deux mains le bras d'Aufrère :

— Quand je suis forcé de penser à des choses semblables, je voudrais...

— Quoi? Grand Dieu!

— Je voudrais tenir l'humanité tout entière sous mon talon, comme une bête malfaisante, et l'écraser, l'anéantir d'un seul coup.

— Même les innocents?

— Il n'y a pas d'innocents.

— Décidément, vous manquez de sang-froid et vous rendez la conversation difficile. Vous me faites songer à Robinson Crusoé qui détruisait les sauvages à coups de mousquet pour les empêcher de se manger entre eux. Puis-je, sans vous offenser, Salavin, vous prier de me serrer le bras un peu moins fort?

— Oh! — reprit Salavin en relâchant son étreinte, — oh! comment un homme peut-il penser à de pareilles choses sans étouffer de honte?

— Sachez, — répondit Aufrère, — sachez que je me sens très faiblement solidaire de ce qu'on appelle l'humanité. Je n'entends d'ailleurs ni la corriger, ni la refaire, ni la défendre contre elle-même. Je me contente de la regarder. Elle en vaut la peine, à certaines heures.

— Et il n'y a pas, au fond de votre cœur, une voix qui crie justice, réparation et châtiment?

— Si jamais une telle voix avait l'indiscrétion de se manifester, je lui imposerais silence. Les philosophes poudrés et larmoyants du XVIIIe siècle ont, à plaisir, compliqué de ridicule les plus niaises velléités. Je suis homme d'un temps qui pourrait trouver sa grandeur à remplacer la burlesque prétention moralisatrice par la stricte et sage notion de connaissance, je devrais dire de connaissance pure, si je ne craignais pas de paraître, à vos yeux tout au moins, abuser de ce qualificatif.

— Quel plaisir trouvez-vous donc dans la société de gens dont l'ambition me semble passablement réformatrice, puisqu'ils entendent refaire le monde à leur gré?

— Attendez, Salavin, vous soulevez, pêle-mêle, une foule

de questions. L'une, tout d'abord, qui me touche fort et qui est relative à ce que j'appellerai le principe d'une aristocratie. Il y a, je vous l'ai déjà dit, peu de chances de voir le monde entier se vouer au spectatorat. Si pareille éventualité se présentait, l'observateur devrait se contenter d'observer d'autres observateurs, ce qui, après tout, ne serait pas un jeu sans attrait. En attendant, les spectateurs purs sont assez rares, aussi je préfère chasser sur des terrains réservés. C'est même la raison pour laquelle je me suis éloigné de cet excellent M. Mayer, que vous voudrez bien saluer de ma part quand l'occasion s'en présentera. De vous, je n'ai pas à craindre une concurrence sérieuse et vous avez d'ailleurs décliné mes avances. Je suis à peu près seul de mon espèce sur le domaine où j'évolue, et voilà constituée, au moins temporairement, la société que je vous donne comme modèle : d'une part des hommes qui s'agitent, travaillent, entrent en conflit, se groupent ou se battent, bref s'accomplissent, jour à jour, dans la douleur et la joie; d'autre part une intelligence impassible qui regarde, écoute, prend mesure, juge et raisonne.

— Êtes-vous sûr qu'on ne peut vous prendre mesure? Croyez-vous, vraiment, que vous ne serez jamais jugé?

— Cela nous amène à la seconde question. Celle du matériel. Vous comprendrez sans peine, Salavin, qu'un spectateur éprouvé ne va pas se donner en pâture aux sujets qu'il entend étudier. Vous n'imaginez pas la grenouille interrogeant le physiologiste? Il faut choisir son matériel. Pour moi, je m'attache de préférence à des gens que l'exercice même de leurs passions prive de toute curiosité. Notre ami Devrigny, — je le nomme au hasard et parce que vous le connaissez — est, par excellence, le sujet qui s'applique à soi-même tout l'intérêt dont il est capable.

— Vraiment? Et... moi? pour changer d'exemple.

— Oh! — dit Aufrère avec un sourire céleste, — je ne me permettrais pas, Salavin, de vous considérer comme un spectacle. Les gens de chez Legrain, c'est différent. Excellent matériel humain. J'ajoute « humain » une fois pour toutes. Vous devinez, mon cher, que les divagations romantiques sur la nature m'inspirent une certaine horreur. Il n'y a qu'un spectacle :

l'homme. Cela dit, revenons à nos amis de la rue des Lyonnais. Vous avez prononcé tout à l'heure un mot qui vous ferait regarder non pas même avec fureur, mais avec pitié par tout l'élément politique de ce club mixte. N'avez-vous pas parlé de réforme? Ah! Ah! Méfiez-vous des mots, Salavin, et ne confondez pas réforme et révolution. Il n'y a, dans toute cette bande, qu'un seul homme pour vibrer encore à des mots tels que fraternité, justice, humanité, etc... Toutes ces vieilles. sornettes émeuvent encore le père Legrain, seul survivant d'une époque révolue et déjà paléontologique. Les autres sont des cervelles froides, bourrées de statistiques. Tout heureux, d'ailleurs, ces gars-là, de se trouver, grâce à quelques esprits vigoureux, délivrés de l'idéologie sentimentale dans laquelle, depuis près d'un siècle, la révolution se vautrait à plaisir. Il y a une certaine franchise chez ces gens. Bart, vous savez : le colosse, a publié, la semaine dernière, un article mal écrit mais plein de nerf, dans lequel il déclare qu'il faut en finir avec l'idée de liberté, idée bourgeoise, paralysante et contre-révolutionnaire. Ne vous récriez pas. Écoutez! Regardez! Ni bourde, ni boutade en cet article qui a obtenu grand succès. Si ces gens-là s'amusent à vouloir être libres, adieu la révolution!

— Ce Bart, — demanda Salavin, — vous semble-t-il intelligent?

— Il n'y a pas une intelligence, il y en a mille. Bart, comme tout le monde, a sa forme d'intelligence qui s'adapte assez bien à la fonction qu'il s'est choisie. C'est un homme exceptionnellement vigoureux, ce qui n'est jamais négligeable. Il a quelque talent d'orateur, une voix très forte, de la crânerie. On en fera, ou, plutôt, on en ferait un homme de gouvernement.

— A cause de sa forte voix? Mais alors...

— Mon cher, quel que soit le système politique, les hommes de pouvoir sont toujours des parleurs. Ceux qui ne savent pas parler demeurent dans les emplois de fonctionnaires. Pour en revenir au club Legrain, voyez Politzer et Rainal : ce sont des fonctionnaires de la révolution. Des gens ternes, sans relief, sans venin, qui sont tombés dans la révolution, mais qui auraient pu se trouver tout aussi bien dans les postes et

télégraphes ou dans l'assistance publique. Ils restent là parce qu'ils ont un traitement fixe et souvent une famille à nourrir. Ils changent la nuance de leur opinion quand l'ordre leur en arrive d'en haut. S'ils ne changent pas avec assez de promptitude, ils se font mettre à la porte, ils perdent leur place.

— Vous avez sans doute raison pour Politzer et Rainal. Pour Beauvoisin, non, sûrement non. Je lui ai parlé plusieurs fois. Je suis sûr que ce garçon est bon, sensible, intelligent, oui, très intelligent.

— Mais, Salavin, qui vous dit le contraire? Beauvoisin est sans doute le plus intelligent de toute la bande. C'en est, sûrement, le plus intellectuel. Aussi n'a-t-il, dans le parti, qu'une situation falote et sans cesse compromise. Depuis deux ou trois ans, on l'a cantonné dans les travaux de bibliothèque : recherches, traductions, exégèse. Vous ne savez pas, mon cher, à quel point l'organisation de ce grand parti révolutionnaire ressemble à l'organisation des jésuites. Des jésuites, parfaitement! Selon leurs capacités, les Pères sont classés en prédicateurs, confesseurs, professeurs et chercheurs ou savants de bibliothèques. A des nuances près, le parti fait, de ses hommes, un emploi presque aussi sage. Comme il a ses communistes de robe courte, il a ses prédicateurs, ses confesseurs, ses professeurs. Il a nécessairement, aussi, ses rats de bibliothèque et voilà pourquoi Beauvoisin travaille quinze heures par jour sur de fastidieuses paperasses. Il est honnête, alors il s'y exténue. Cela ne l'empêche pas, soyez sûr, de juger ses camarades avec beaucoup de finesse et de pénétration.

— Il est instruit, sérieux, travailleur. Pourquoi ne s'en va-t-il pas? Pourquoi ne reprend-il pas sa liberté?

— Mais, mon bon ami, Beauvoisin est convaincu, sincère. Les défauts des hommes ne suffisent pas à lui gâter la cause. Beauvoisin est victime de son intelligence, prisonnier de sa conviction. Il y a une logique communiste comme il y a une logique monarchiste. Et la logique communiste est si rigoureuse qu'il est préférable de n'y pas mettre le bout du nez, pour peu qu'on aime à raisonner. Pensez encore aux religieux : l'acceptation totale et résignée d'une discipline...

— A propos de discipline, que pensez-vous de ce Fontaine?

— Ah! Fontaine...

— Eh bien? — demanda Salavin après un long silence.

— Eh bien, je me réserve. Je ne sais rien de cet homme. Ce n'est pas un fonctionnaire, mais un professionnel, un technicien de la révolution, je le devine à quelques traits. C'est tout. Il peut, selon les circonstances, devenir un forban ou un homme de génie. Il m'intéresse...

— Il vous inquiète?

— En quoi? Pourquoi? Il me semble vous avoir déjà dit que je ne m'inquiète pas volontiers.

— C'est curieux, — murmura Salavin, — quand vous parlez des hommes, vous me rappelez M. Paul Denoyez... Vous ne connaissez pas? Le professeur de zoologie. Autrefois, je suivais son cours sur les crustacés...

Aufrère se mit à rire.

— Vous faites votre petit spectateur, maintenant, et vous vous exercez sur ma peau. Compliments!

Salavin eut un geste d'impatience.

— Non, — dit-il, — c'est un hasard. Je ne tenais même pas à détourner l'entretien. J'allais vous parler de la femme.

— Quelle femme?

— Cette Polonaise que l'on appelle Stéphanie.

— Polonaise, ou Tchèque, ou Lettone, ou quoi? Mettons Polonaise. Et alors?

— J'allais vous demander votre sentiment.

— Aucun sentiment, mon cher, — répondit Aufrère avec un froid sourire. — Je pense que César, au contraire...

Salavin regarda furtivement Aufrère.

— Ce n'est pas l'avis de César que je voulais. C'est le vôtre.

— Je n'en ai pas, Salavin.

— Vous n'observez pas les femmes? Vous les trouvez indignes de votre étude?

Aufrère, deux ou trois fois, remua les sourcils avec humeur.

— J'observe les femmes quand il y a lieu.

— Mais avec circonspection.

On put croire qu'une faible rougeur venait de passer, comme une ombre, sur le front d'Aufrère.

— Mon cher, — reprit-il, — ne dites donc pas de bêtises. Le spectateur pur doit adopter, une fois pour toutes, à l'égard des femmes, une attitude ferme et bien définie.

— Ne les approchez-vous jamais?

Très maître de soi, maintenant, Aufrère haussa les épaules.

— Vous me poussez, — dit-il, — à des confidences délicates. Règle absolue : je ne demeure jamais en tête à tête avec la même femme plus d'une heure à la fois et plus d'une fois en tout. Vous m'avez compris? Grâce à cette méthode rigoureuse, je suis délivré de toutes les misères, de toutes les sottises de l'amour, sans me trouver privé de ses menus avantages. Vous souriez?

Salavin secoua la tête :

— Non, — fit-il, — je vous admire.

X

Debout devant la fenêtre, Devrigny se fait la barbe. D'une main forte et légère, il guide sur ses joues non pas un petit rasoir mécanique, mais une forte lame emmanchée de corne, à l'ancienne mode. On entend crier le poil quand l'homme s'interrompt de parler pour quelque passage délicat de son opération.

— Il y en a qui ne comprennent rien; il y en a d'épatantes, qui comprennent tout. Je te disais donc que j'étais à Bruxelles depuis quinze jours, et très bousculé par les affaires. Je dînais presque tous les soirs chez Van Broek, mon associé de ce temps-là. Sa femme était malade, et c'était leur cousine qui tenait la maison, une grande fille calme, un peu raide, mais belle, avec une encolure royale et de la branche. Il y avait juste deux semaines que je n'avais pas serré de femme dans mes bras. Quand je trouvais le temps d'y penser, je me sentais comme enragé. Il me fallait quelque chose de vivant et de chaud, là, sur le cœur. Et j'allais partir pour l'Angleterre! Une heure avant de prendre mon train, je me trouve seul avec cette belle fille, dans la salle à manger. Et, tout à coup, le sang me monte aux oreilles, je commence à voir trouble. Je sens que je vais dire quelque chose d'énorme. Eh quoi! C'est plus fort que la volonté : « Mademoiselle, je lui dis, rendez-moi, je vous en supplie, un grand service... » Elle me regarde bien droit et attend, sans répondre. « Depuis si long-

temps, je lui dis, depuis deux ans peut-être — tu sais, je ne mentais pas, quinze jours, pour moi, c'est comme deux ans pour un autre — depuis deux ans je lui dis, je suis privé du bonheur de serrer contre moi, tendrement, un être sain, beau, charmant. Je vous en supplie, mademoiselle, ne vous mettez pas en colère; mais, seulement une minute, seulement trente secondes, seulement le temps de respirer, serrez-moi, mais serrez-moi à m'étouffer, avec ces beaux bras que vous avez. Rien de plus, mademoiselle, rien de plus... »

— Et alors? — demanda Salavin, — voyant que César restait immobile, son rasoir en l'air.

— Eh bien, mon ami, j'ai senti qu'après avoir rougi, je commençais à pâlir et même à transpirer. Une sueur d'agonie, mon ami. Et j'ai senti que j'étais prêt à saisir un couteau sur la table et à me tuer devant cette belle femme pour lui prouver... Quoi donc, mon ami? Pour lui prouver tout ce que tu voudras. Elle m'a regardé une seconde. Elle a posé sur la table un livre qu'elle avait dans ses mains et j'ai compris qu'elle allait me tourner le dos et s'en aller. Eh bien, non, mon ami. Elle a froncé les sourcils, respiré profondément et, sans une parole, elle m'a saisi et m'a serré, vois-tu? serré si fort et si doux... Bon Dieu! je viens de me couper.

— Et ensuite? — demanda Salavin.

Devrigny considéra son hôte d'un œil étonné.

— Ensuite? Mais, mon ami, c'est tout. Et c'est admirable, je t'assure. Ensuite? Eh bien, elle est partie de son côté et moi du mien. Mais, je peux bien te le dire, jamais, jamais je n'ai ressenti une chose comparable. C'est drôle, un corps! Est-il possible que tout ça n'ait pas de sens?

— Quoi donc, tout ça?

Absorbé dans la contemplation de son miroir, Devrigny ne répondit rien.

— Il y a longtemps, — reprit Salavin, — que je ne cherche aucun sens à ces histoires de mon corps. De temps en temps, quelque chose me vient, dans une jambe, ou dans la main, ou dans le cou. Quelque chose qui me fait souffrir affreusement. Je regarde, je cherche et je ne vois rien, mais rien du tout. Au bout de deux jours, ça disparaît, et je n'en entends plus jamais parler. Qu'est-ce que mon corps a voulu me dire,

par cette souffrance? Qui donc me signifie quelque chose, par cette souffrance?

Devrigny posa son rasoir et tourna vers le visiteur un visage empreint de naïveté.

— Est-ce que tu as peur, toi?

— Peur de quoi?

— De quelque chose, de quelqu'un, je ne sais pas, de tout. Les gens qui ont peur ont peur de tant de choses. Tu sais que j'ai une sœur, une sœur plus âgée que moi et qui ne me ressemble guère; la peur, mon ami, la peur incarnée. Elle s'imaginait — il faut te dire que nous avons été élevés sans religion — elle s'imaginait que, si elle se mettait à croire en Dieu, elle aurait moins peur. Alors, elle s'est mise à croire. Et voilà : elle a toujours aussi peur, même plus. Et pour cette vie, et pour l'autre, et pour ça et pour le reste. C'est fou!

— Oh! — dit Salavin, — la peur, c'est une vocation. Les gens peureux envient ceux qui n'ont pas peur. Pour ceux qui n'ont pas peur, ne croyez pas qu'ils soient plus heureux. Non. Ils trouvent toujours une autre façon de souffrir...

César barbotait dans sa cuvette. Il en sortit un museau ruisselant, rougeoyant, hilare.

— Je te dis ça, — hurla-t-il soudain, — parce que, moi, je n'ai pas peur. Non! de rien ni de personne. Voilà!

Il baissa la voix et ferma les yeux plus qu'à demi :

— Si, peut-être, une chose... Et il faudrait y penser vraiment. Mais je n'y pense jamais.

— Quelle chose, Devrigny?

— Peuh! Je te dis que je n'y pense jamais.

Comme s'il se fût trouvé quelque liaison secrète entre ces lambeaux de discours, il poursuivit :

— Jeudi de la semaine dernière, en vous quittant tous, je rencontre une femme très bien. Attends! Pas d'erreur : c'est Suzy que je veux dire. Brune et des yeux dorés, comme une rainette. Des yeux qu'on n'oublie pas. Du moins, c'est ce que j'imaginais sur l'instant. Je l'accompagne un bout. Bref, elle n'était pas libre ce soir-là. En passant rue Vavin, je vois sa chemisette qui bâillait un peu, et, à tout hasard, je lui prends un sein. Un sein, mon ami! Un miracle de tiédeur

et d'élasticité. Bon! Je te l'ai dit, elle n'était pas libre. Elle me donne rendez-vous pour le lundi suivant. C'est lundi dernier, tu me suis bien? Et, lundi, j'y vais. Dix heures du soir, à la statue de ce type... enfin devant l'Odéon. J'arrive à dix heures moins cinq. Toujours ponctuel. Bien. A dix heures cinq, je me mets à tourner autour de la statue du type, tu sais bien qui je veux dire... Et qu'est-ce que j'aperçois, du côté pile? Suzy! Elle me regarde et elle se met à rire, et je reste un peu penaud parce que je pense : « Elle me semblait plus grande ». J'approche et je la regarde sous le nez. Elle se met à rire. Elle relève la tête : les yeux de rainette! Pas d'erreur. Je lui saute au cou. Elle me saute au cou. Je lui dis : « C'était bien à dix heures? » Elle me répond : « Naturellement.» Un quart de seconde d'hésitation sur le ton de la voix, car, pour ça, j'ai de l'oreille. Et puis, je lui caresse le menton avec deux doigts. Signe de propriété, n'est-ce pas? Là-dessus, je me retourne. Et qu'est-ce que je vois? Suzy. La vraie, tu comprends. Elle arrivait sur le refuge comme un nageur au ponton, hors d'haleine. Et je la reconnais. Mais, là, sans erreur possible, car j'ai de la mémoire. C'était elle la vraie Suzy, la Suzy du jeudi soir. Et, ce qui me renverse, c'est qu'elle avait les yeux plutôt lilas, plutôt aurore. Je m'étais trompé la première fois, voilà tout. Le malheur est qu'elle faisait un nez! Et je faisais un nez! Et la première, enfin je veux dire la seconde, celle qui avait vraiment les yeux de rainette, elle ne savait plus très bien si elle devait rire ou faire aussi le nez. Bref, le gâchis complet, le grabuge, le mastic, la marmelade... Voilà des cas où un peu de présence d'esprit n'est pas inutile.

César hocha la tête et prit un air grave.

— Pour trancher l'affaire, je les ai emmenées toutes les deux ensemble. Il fallait bien trouver une solution. Mais c'est un expédient. C'est surtout une grande erreur, mon ami. Ne fais jamais rien de pareil.

Salavin souleva faiblement la main comme pour rassurer le narrateur.

— C'est une erreur, mon ami! L'amour est une chose sublime, et ce n'est pas une rigolade. L'amour, c'est Adam et Eve; mais ce n'est pas Adam, Eve et Zénobie. L'amour, c'est une solennité, un mystère, un festival...

Devrigny venait de passer sa veste. Il en tira les revers d'un geste sec et juvénile. Il vint se planter devant Salavin et lui toucha l'épaule.

— Mon ami, n'imite pas les salauds... Je ne désigne personne en particulier. Si, mais, enfin, ça ne fait rien... Mon ami, ne va jamais au...

Salavin secoua la tête et fit un sourire incolore.

— Soyez sûr, Devrigny, que ne je pense aucunement...

— Je m'en doute, je m'en doute, — murmura César dont le front venait de se rembrunir.

— Me permettrez-vous, Devrigny, — dit Salavin après un long silence, — me permettrez-vous de vous poser une question indiscrète?

— Mais bien sûr, bien sûr, répondit le rouquin de qui la pensée paraissait absente.

— Laissez-moi donc vous dire que vous m'étonnez beaucoup. J'ai cru comprendre que vous aviez plus que du goût, peut-être un sentiment pour...

— Pour qui?

— Vous savez bien qui je veux dire.

— Qui t'a parlé de ça?

— Mais, vous, Devrigny.

— Non! pas moi seulement, pas moi surtout. Écoute, Salavin, ne me parle pas de Stéphanie. Ou plutôt, si, parle-m'en!

Le rouquin, enfonçant les mains dans ses poches, se mit à parcourir la chambre comme un taurillon le toril, front bas, jarret frémissant.

— Aufrère, — disait-il, sans regarder Salavin, — Aufrère est un radoteur, un coupeur de poil en douze. Ne dis pas le contraire : je le connais mieux que toi. Ne proteste pas, mon ami. Il ne sait rien des femmes. Et il ne me croit pas capable de lire dans son jeu. Il s'imagine connaître les hommes parce qu'il les méprise. Mais moi, je...

Il s'arrêta, gratta le sol du pied. Puis, ses traits se détendirent petit à petit et il sourit ingénument.

— Je ne pense pas, — dit Salavin, — que vous ayez beaucoup à redouter Aufrère comme rival. Il m'a déclaré de façon formelle qu'il ne donnait jamais plus d'une heure à quelque femme que ce fût.

Devrigny remua doucement la tête et prit un air rêveur.

— Il ment, mon ami. Je croyais t'avoir expliqué à quel point il était menteur.

Puis fermant avec force un œil, ce qui donnait à son sourire l'aspect d'une grimace, il dit encore :

— Les femmes sont à qui sait les prendre. Et, pour celle dont il s'agit, Aufrère n'est pas de taille, mon ami. Un tout petit, tout petit garçon. C'est comme j'ai l'avantage de te le dire.

XI

En Champagne pouilleuse. Une route nationale dont la bande noire et cirée se propage comme une onde jusqu'à l'horizon. A droite, à gauche, tel un fond d'épure, un paysage abstrait sur lequel des bosquets de sapin ont l'air de ratures à l'encre. Un ciel blanc et brûlant. Au milieu de la route, une petite voiture, couleur langouste, frénétique, basse sur patte, ronfle comme un chat fouetté. C'est Devrigny qui pilote cette nacelle vertigineuse. Auprès de lui, un Salavin ébaubi, éventé, aux traits légèrement anxieux. Aufrère occupe l'unique siège arrière. Il reste longtemps silencieux. Enfin, d'une voix qu'il est obligé de pousser pour vaincre le vent de la course;

— César!

— Quoi?

Tout de suite saisi, déformé, déchiré par la tornade, le monosyllabe de César ressemble à un aboiement. Il répète, plus fort :

— Quoi?

— Moins vite, je te prie.

Devrigny ne répond rien. Tous les traits de son visage semblent se refermer, se compénétrer, comme si quelque écrou caché les serrait à bloc. Le bruit de la mécanique monte soudain jusqu'au hurlement. Les couches les plus proches du paysage perdent bientôt le dessin, puis la couleur, enfin quasiment l'existence. Les lois de la gravitation, de l'optique, de l'acoustique, cessent de gouverner le monde. Vienne un pli du sol plus net, et la voiture, sautant la crête, va continuer

tout droit, dans le ciel trouble. Alors Aufrère, se penchant en avant, crie à l'oreille de César :

— Tu es fou!

— Quoi?

— Je ne mon-te-rai plus ja-mais dans ta voi-tu-re.

Le rouquin lâche quelque chose qui serait un rire dans le monde normal et qui tient, à cette minute, du hoquet et du hennissement. Il desserre les mâchoires; c'est comme s'il calmait la mécanique. Les objets reprennent l'existence, leur forme et leur place. Le vent s'apaise, jusqu'à n'être plus qu'une brise flatteuse. Deux ou trois minutes passent et Salavin, ravalant sa salive, déclare : « Vingt-cinq, vingt kilomètres à l'heure. » Devrigny module un rire de pitié. Aufrère hausse les épaules :

— J'aime encore mieux ça.

Salavin sent venir l'orage et cherche une diversion.

— C'est prodigieux!

— Que trouvez-vous prodigieux, mon cher?

— Cette vitesse.

— Non, ce n'est pas prodigieux, c'est idiot.

Devrigny ne s'est pas retourné; mais il rougit jusqu'à la nuque, ce qu'Aufrère peut voir.

— Je n'ai pas, — dit le rouquin à la cantonade, — je n'ai pas dépassé le cent quinze et, seul, je fais du cent soixante.

— Tu n'es pas seul.

— C'est bon. Nous allons nous en retourner à vingt-cinq, pas plus.

— C'est absurde, mais j'aime encore mieux ça.

Sur la route lustrée, funéraire, la voiture, maintenant, rampe comme un limaçon. Salavin se sent l'âme de l'invité. Il voudrait dissiper ce brouillard de chamaille, dire quelque chose de neutre et de conciliant.

— Quelle merveilleuse invention... Évidemment, le rythme des affaires... On comprend le développement invraisemblable...

Il s'arrête, confus. Aufrère sourit d'un air méprisant que seuls pourraient observer les oiseaux du ciel :

— Mais non, mon cher, mais non! Des boniments. La vérité est que des millions d'êtres qui n'avaient autrefois ni pouvoir,

ni autorité d'aucune sorte, pas le moindre empire matériel ou spirituel, pas l'ombre même de caractère, ont été mis en possession d'un instrument extraordinaire, obéissant, presque servile, qui leur procure, à bon marché, l'illusion de la puissance et du triomphe.

Devrigny vient d'arrêter la machine en plein milieu de la route. Il est rouge, mais calme. Il murmure, sans tourner la tête :

— C'est pour moi que tu dis ça?

Aufrère, d'un ton rêveur :

— Non.

La voiture se reprend à muser le long de la route. Aufrère allume une cigarette et poursuit, l'air ailleurs :

— A quelque homme que ce soit, donnez une parcelle de puissance, il en abusera.

Devrigny, les dents serrées :

— Il n'y a d'intéressant que l'abus, il n'y a de bon que l'excès.

Au frémissement du moteur, au brusque saut de la voiture, on devine que César vient, malgré lui, de contracter ses orteils sur l'accélérateur.

Aufrère, de son air le plus détaché:

— Pas de confession publique, César. Je vous disais, Salavin, qu'il suffit d'appuyer un peu, oh! si peu, sur une petite pédale, pour s'imaginer qu'on est un être remarquable. L'auto, c'est le symbole même de la vanité.

César pousse un soupir de bûcheron.

— Max! Max!

— Quoi?

— Tu m'exaspères.

— Tant pis!

Salavin voudrait essayer une diversion. Il se tourne vers Aufrère :

— Vous conduisez aussi, je crois?

— Oui, je conduis, pour me connaître.

— Ce qui signifie?

— Chaque fois qu'un homme dispose d'une puissance nouvelle, il laisse paraître des vertus et des défauts, surtout des défauts...

César, à voix sourde et les dents serrées :

— Hypocrite! Cafard!

— ... des défauts ignorés de tous et de lui-même. L'automobile est un excellent instrument de détection morale. Il y a des gens que l'on jugeait énergiques; mettez-leur un volant dans les mains, vous découvrez qu'ils sont simplement brutaux. Il y en a dont, au visage, on affirmerait qu'ils sont francs; observez-les sur leur machine, et vous les trouvez sournois. Il y en a...

César éclate :

— As-tu fini?

— Non.

— Eh bien, si!

L'auto s'enlève avec un long hennissement. Le paysage recommence à donner des signes de malaise et de vertige. Une ou deux voitures, entrevues, croisées, s'évanouissent comme des feuilles mortes dans un tourbillon. D'un œil larmoyant et dilaté, Salavin, sur le cadran, suit les progrès de certaine aiguille nerveuse.

Aufrère crie, contre les remous, si fort que Devrigny l'entend :

— César, tu deviens fou!

Devrigny fronce violemment les sourcils, avale sa lèvre inférieure et, d'un poing ferme, exécute deux ou trois embardées qui font gémir toute la mécanique et arrachent à Salavin un soupir angoissé.

Aufrère, martelant chaque syllabe :

— César, tu deviens fou et du deviens méchant.

D'un coup de frein rageur, César jette, le long de la banquette, la machine haletante, brûlante, qui tremble de toute sa carcasse. Le rouquin sort de la voiture sans un mot, se racle la gorge, tape du pied et court se soulager dans le fossé de la route. Quand il revient à la voiture, c'est pour constater avec stupeur qu'Aufrère a pris sa gabardine, son chapeau, sa canne et qu'il s'éloigne, tout seul, sur la route, à grands pas calmes.

— Eh bien, quoi? — bégaye César. — Qu'est-ce qu'il y a? Max! Max! Où vas-tu?

— Je vais à Sézanne, prendre le train.

En trois bonds, César rejoint le fuyard et le saisit par le bras.

— C'est impossible.

— C'est tout à fait possible. Lâche-moi! Je te répète : lâche-moi!

Le visage de César est couvert de plis imprévus, un peu d'écume brune s'amasse aux commissures de ses lèvres frémissantes.

— Monte dans la voiture!

— Non.

— Monte dans la voiture tout de suite ou je t'y fais monter à coups de poings.

Les deux hommes sont face à face. Aufrère, calme, un peu blême, Devrigny, pourpre : le sang, pourrait-on croire, va lui perler à la pointe des oreilles.

— Monte! — répète César, le souffle rauque.

Il serre ses gros poings velus. Alors, Aufrère :

— Tu n'as pas honte, César! Si tu me touches du bout du doigt, je te fais arrêter, comme un simple voyou. Nous avons un témoin.

Les deux amis s'observent pendant de longues minutes. Salavin ne dit mot, le cœur battant, tel un homme qui regarde au fond d'un puits où s'agitent des bêtes sans nom.

Et, tout à coup, les traits du rouquin se disloquent. Ses yeux s'emplissent de larmes. Il bafouille, d'une voix étranglée :

— Monte, Max. Tu vois bien comme tout ça me fait mal.

Aufrère hausse les épaules.

— Je vais monter dans ta voiture, César. Je vais monter dans la voiture d'un garçon raisonnable et bien élevé qui nous a courtoisement invités, Salavin et moi, à déjeuner en province et qui, jusqu'au bout de la journée, se comportera comme un galant homme.

César, tout bas :

— Pas de morale, je t'en prie. Puisque je te promets.

Les trois hommes s'installent de nouveau. La voiture repart. La fin du voyage s'accomplit dans un silence tourmenté. Enfin, Paris. Aufrère prie qu'on le laisse au pont d'Austerlitz. Salavin accompagne César jusqu'au garage. La nuit tombe. Les deux compagnons las, un peu ivres de vent, font quelques pas sur le trottoir. César a l'air chagrin et, soudain, prenant le bras de Salavin :

— Vingt ans! Vingt ans que je le connais. Vingt ans qu'il cherche à m'humilier, à me réduire. Et voilà! J'en ai assez! J'en ai assez!

Si Salavin n'était pas lourdement accablé de soi-même, il chercherait peut-être un baume pour cette blessure qu'il comprend mal.

Le rouquin marche, le regard au sol. Il poursuit, comme s'il rêvait :

— Je sais qu'il lui a écrit, deux fois. Mais il ne sait pas que je le sais. Et il fait le malin.

XII

Comme la soirée était très chaude, Politzer avait retiré sa veste et relevé jusqu'au coude les manches de sa chemise. Du plafond tombait la clarté chlorotique du bec Auer. Elle s'étalait sur la toile cirée à fleurs et sur les paperasses de Fontaine; elle coulait, de là, jusqu'au parquet raboteux dont l'humidité soulevait deux ou trois lames. Suivant encore plus loin cette lumière languide, l'œil de Politzer la voyait s'évader par la porte ouverte et ramper sur le sol de la boutique. Elle y devenait soudain presque belle, presque tendre, parce qu'elle rencontrait les derniers reflets du jour et, sans se fondre avec eux, semblait les convier à quelque jeu mélancolique.

— Legrain, — dit Fontaine, — voulez-vous mettre les volets? C'est bien inutile de nous offrir en spectacle, même dans cet arrière-fond.

— Compris! — fit le bonhomme en quittant l'établi.

Politzer, comme un écolier pris en faute, s'arrêta de rêvasser, se pencha sur la table et, sans désemparer, écrivit sept ou huit lignes. Puis, d'une voix faussement assourdie, avec un geste du pouce :

— Il est content. Sa fille va mieux, paraît-il.

Fontaine achevait une addition et fit, du doigt, un léger signe d'impatience.

— Oui, j'ai entendu parler de ça. Vous m'obligeriez infiniment, Politzer, en expédiant ce soir même les trois lettres que je vous ai prié d'écrire.

— Mais, je ne dis pas le contraire, — fit Politzer en gonflant ses lèvres et ses joues d'un air boudeur.

Fontaine releva les yeux et jeta sur Politzer un regard si froid, si ferme que le gros garçon bredouilla puis se tut. Quelques minutes plus tard, il releva la tête, mâchonna le bout de son porte-plume, regarda vers la boutique dont l'imposte, encore touchée par les dernières lueurs du soir, virait à l'outremer, et il dit, l'air compétent :

— Avec une pareille chaleur, il va faire de l'orage.

Cette prophétie ne parut pas émouvoir Fontaine qui demeura plongé dans les calculs. Son visage maigre, aux traits tendus sur une âpre armature osseuse, exprimait une énergie sans grâce comme sans défaillance. Il ne semblait pas sensible à la chaleur : il avait gardé sa veste, son col, sa cravate. Il était vêtu non pas pauvrement, mais avec une sorte de négligence austère. Sa personne, son attitude, ses rares propos, ce qui, enfin, était de lui, trahissait, en même temps, une ténacité sans mesure et un terrible mépris de toute joie. On voyait remuer ses lèvres, pareilles à des cordes tendues. A un certain moment, il reprit ses calculs, paupières plissées, front opiniâtre, et se mit à compter tout bas dans une langue que Politzer ne connaissait pas. Puis, de nouveau, le silence. Et Politzer, incapable de rassembler ses esprits, la bouche entr'ouverte, les doigts mous, contemplait cet extraordinaire compagnon avec un malaise qui, petit à petit, se muait en terreur servile.

A ce moment, et comme si le hasard eût pris pitié du gros garçon, la porte de la rue s'ouvrit et l'on entendit de vifs éclats de voix.

— Ils sont là, bien sûr, — disait le savetier.

Tout aussitôt, Bart parut dans la pleine clarté du bec Auer. Le géant avançait, le visage enflammé, les lèvres luisantes, le gilet ouvert, une large tache au pantalon, l'air de quelque anthropoïde matois, jovial et repu. Derrière lui, Rainal et Beauvoisin. Fontaine releva la tête et jeta sur Bart un regard corrosif.

— Vous arrivez bien, — fit-il.

Bart s'assit devant la table et posa sur ses cuisses deux mains épatées, musculeuses, comparables à des instruments fouisseurs.

— Vous arrivez à point, — répéta Fontaine. — J'achevais mes comptes.

— Tout est donc pour le mieux, — dit Bart, d'une voix gouailleuse, entre deux légers renvois...

— Vous voudrez bien, — interrompit Fontaine sans insister, — me faire mille dollars, comme la dernière fois. Politzer vous remettra la contre-valeur en marks et en francs suisses.

— Entendu. Et après?

— Vous êtes-vous occupé du passeport?

— Vous l'aurez dans huit jours. Et après?

— Il y a deux chèques à toucher. Tous deux barrés.

— Quelle signature?

— Ce n'est pas Goldberg, soyez tranquille. C'est Schopfer.

— D'où cela sort-il?

— Bah! Qu'est-ce que ça peut vous faire?

— Eh bien, — fit Bart en se retournant vers Rainal, — on peut demander encore à Douard.

Rainal parut sortir de la somnolence.

— A Douard? Mais, parfaitement...

Fontaine réfléchissait.

— Toujours votre Douard. Vous êtes étonnant, avec cette routine de bureaucrates. Il faudrait trouver autre chose.

Bart fut saisi d'un rire qui fit vibrer toute la cloison vitrée.

— Alors, passez-les donc à Veglinsky.

— Je vous ai déjà dit que ma mission doit demeurer totalement indépendante des milieux officiels. Il ajouta, non sans amertume :

— Vous n'allez pas vous figurer que c'est pour mon plaisir...

Bart haussa les épaules. Il y eut un bref silence. Beauvoisin avait tiré sa pipe et fumait. Politzer et Rainal, sentant venir la querelle entre les deux protagonistes, prenaient un air rêveur et faisaient de temps en temps « hum! hum! »

Bart se pencha fortement en avant, le coude sur la cuisse, la main ouverte à demi, un large sourire astucieux sur toute sa face :

— Ne faites donc pas toujours le gendarme. Vous connaissez mal nos affaires d'ici. Je vous répète qu'il n'y a rien, mais absolument rien à reprendre à ma position. Et quant à

ce qui vous touche, vous savez aussi bien que nous qu'on a toujours fait le nécessaire... Hein? Qu'est-ce que c'est?

Fontaine coula vers la boutique un regard irrité.

— Quelques-uns de vos bavards, probablement. Avouez que l'endroit n'est pas particulièrement agréable.

— Aimeriez-vous mieux, — dit Bart avec une courtoisie vénéneuse, — travailler dans mon garni, où les mouchards ont l'œil à toutes les serrures? Préférez-vous la cellule de postiers à laquelle est rattaché Rainal et où il ne met jamais les pieds?

— Du moins, — coupa Fontaine en secouant la tête, — du moins, tirez quelque chose, un jour ou l'autre, de ces gêneurs et de ces parasites.

Bart éclata de rire.

— C'est à voir! C'est à voir!

Et, se tournant vers Rainal, il ajouta

— Qui est-ce donc?

— Aufrère et son ami.

— Bien. Pousse la porte, pour l'instant.

Derrière Aufrère et Salavin, entra le docteur. Puis, quelques instants plus tard, Stéphanie et César. Le rouquin avait l'air agité, mais non mécontent, d'un amoureux qui vient de remporter de menus avantages. Le bonhomme Legrain accueillait tout le monde avec des bredouillements d'émotion :

— On ne peut pas dire que ce soit sûr; mais il y a de l'espoir. Le médecin-chef lui-même déclarait, ce matin : « C'est un résultat renversant! » Il disait ça, je vous assure.

Le savetier donna, sur le cuir, trois ou quatre coups de marteau qui exprimaient l'attendrissement et l'enthousiasme.

— Qu'elle guérisse, Aufrère, qu'elle guérisse seulement! Et je vous promets qu'on sera heureux. Et on la fera, la révolution, pour que les enfants ne soient plus jamais élevés dans ces capharnaüms sans lumière où ils respirent seulement l'odeur de la friture et la poussière des tapis. Vous verrez, Aufrère, on la fera!

— Vous savez bien, — dit Aufrère avec un geste élégant, — vous savez bien que je n'y vois aucun inconvénient.

César jeta sur Aufrère un coup d'œil goguenard puis il haussa les épaules en se tournant vers Stéphanie. Deux ou

trois fois, il fit un signe de tête engageant, comme pour solliciter l'assentiment de la jeune femme, assentiment qui ne lui fut pas accordé. Stéphanie tourna la tête et se mit à fumer.

— Quand je pense, — disait Legrain, — qu'Hélène aura bientôt seize ans et que, pendant seize ans, elle n'a jamais respiré un autre air que celui de l'arrière-boutique et de la rue des Lyonnais. Voyons, docteur, est-ce juste?

— Oh! — dit affectueusement Villard, — vous savez bien, Legrain, que, sur ce point-là, je pense tout à fait comme vous.

— Alors, si ce n'est pas juste, il faut que ça change. Et je ne parle pas seulement pour Hélène, mais pour toutes les Hélènes de tous les cordonniers du monde. Vous savez que, des fois, quand elle faisait ses six heures de gammes et d'exercices dans cette arrière-boutique, on aurait dit un oiseau qui chantait dans une cave. Des choses comme ça, voyons, ça serre le cœur. On dit « les damnés de la terre », mais ce n'est pas exagéré. Je ne parle pas tant pour moi : le travail, j'aime ça. J'ai l'habitude. Ça désennuie. Ça conserve. Mais il faut que tout le monde puisse respirer et voir le soleil, au moins de temps en temps... Qu'est-ce que tu demandes, Bart?

— Mais, rien, — dit Bart qui venait de s'accoter au chambranle de la porte vitrée. — Rien, je t'écoute et je te trouve éloquent. Tu vas bientôt me faire concurrence.

Le bonhomme secoua la tête.

— Ne dis donc pas de blague. Je parle parce qu'il s'agit d'Hélène. Autrement, je laisse toujours la parole à ceux qui savent. Mais, Hélène... Qu'elle guérisse, je disais, et qu'on la fasse, la révolution, et que tout le monde ait ce qu'il lui faut, que tout le monde soit heureux...

— Bien sûr, — fit Bart, sérieux soudain. — J'ai même l'intention, si tu n'y vois pas d'inconvénient, d'écrire mon prochain article sur le cas de ta fille.

— Pourquoi? — s'écria Legrain, en relevant un visage étonné.

— Je vois quelque chose sur l'enfance captive... Le genou du capital écrasant la petite poitrine du gosse... Le taudis parisien... La jeune artiste qui grandit, épuisée, dans l'ombre humide...

— Écoute, — dit Legrain, — je comprends. Tout ce que

tu dis est vrai. Mais j'aime mieux que tu ne parles pas de ma fille. Non!

— Sans la nommer, vieille bête.

— Non, — répéta Legrain avec fermeté. — Même sans la nommer. J'aime mieux que tu n'en parles pas.

Bart éclata de rire.

— Eh bien, comme tu voudras. Ah! vieux serin! Ancêtre! Homme de 48! Il faudra te mettre au musée pour te montrer, le dimanche, à la jeunesse, tel que te voilà, avec la peau, le poil et les lunettes.

Bart appliqua deux ou trois claques sur les épaules du bonhomme et celui-ci, tout bégayant, cherchait quelque réponse quand Salavin donna de la voix. Il était, selon sa coutume, assis sur un tabouret, dans l'angle le plus sombre de la pièce. Il se pencha doucement en avant et murmura :

— Que tout le monde soit heureux? Trouvez-vous cela ridicule?

— Quoi? — fit Bart en se tournant tout d'une pièce vers son nouvel interlocuteur. — Ridicule? Non! Ce n'est pas ridicule, c'est gentil, c'est coco, c'est romance. A chacun selon ses mérites, à chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses capacités! Boum!

— Et en avant la *Marseillaise*! — cria Politzer qui venait de pénétrer à son tour dans la boutique, suivi de Beauvoisin.

— Ne riez pas si fort, — fit le boiteux. — Salavin, qui n'est pas spécialiste, n'est pas obligé de savoir que l'esprit de 48 est définitivement mort en 1917.

— Eh! — dit Aufrère, — n'enterrez pas notre Legrain avec cet esprit de 48.

— N'ayez crainte, — répondit Beauvoisin. — Nous n'enterrerons pas Legrain : nous l'aimons trop.

— Mais ,— poursuivit Bart, — il y a des idées sur lesquelles on ne s'entend pas toujours. Demandez au père Legrain ce qu'il pense de la violence.

Le savetier haussa les épaules.

— Je vous ai déjà dit que je ne me mêle pas de ces questions.

— Legrain est très bon, — psalmodiait Rainal. — Il veut

la révolution, mais sans faire de mal à personne. On s'embrasse, évidemment, et on chante *l'Internationale.*

— Eh bien, moi, — s'écria Salavin, — plutôt que de recourir à ce que vous appelez la violence, je préfère mourir.

Bart, frappant ses paumes à plat, prononça durement :

— Autrement dit, vous préférez que les autres meurent. On ne meurt jamais seul dans ces histoires-là.

Il y eut un bref silence. Toute l'assistance était maintenant rassemblée dans la boutique, à part Fontaine qu'on apercevait dans la chambre voisine, penché sur son tas de paperasses et qui, de temps à autre, donnait sur la table de secs petits coups de crayon.

— Je vous demande pardon, — fit Salavin devenu très rouge. — Je sais bien que ce sont là des questions sur lesquelles je n'ai pas une compétence véritable...

— Et même, il faut dire que ça se voit, — bredouilla Rainal avec un léger rire.

— Tais-toi donc, Rainal, — gronda Bart, — Laisse-le quand même s'expliquer.

— Oui, — reprenait Salavin, — je ne suis pas instruit de ces choses, mais je suis un homme pauvre et né du peuple...

Cette fois, ce fut Politzer qui jaillit, comme le diable de la boîte :

— Attention, cela ne signifie pas grand'chose. Vous pouvez être pauvre et né du peuple et ne rien comprendre à l'avenir et aux besoins du peuple. D'ailleurs, le mot peuple ne veut plus rien dire. Nous ne sommes pas le peuple, mais une partie du peuple, c'est-à-dire un parti... N'est-ce pas Bart?

— Ferme ça! — répondit Bart laconiquement.

Salavin, l'air échauffé, les narines battantes, les lèvres entr'ouvertes, hésitait.

— Allons, — dit Aufrère, parlez, mon cher. Nous sommes entre amis; personne, ici, ne vous mangera.

— Oh! — répondit Salavin, — ça m'est absolument égal d'être mangé; mais ce n'est pas ça que je voulais dire.

— Ne vous laissez pas désarçonner, rassemblez vos idées, — répétait doucement Aufrère comme s'il eût éprouvé du plaisir à pousser Salavin dans la mêlée.

— Eh bien, — reprit Salavin, — je suis très ignorant

de ces questions; mais je comprends qu'il s'agit d'un grand changement du monde et je me sens intéressé dans une telle affaire.

— Parbleu! — fit encore Rainal. — Qui ne l'est pas?

— Oui... Je vous écoute, depuis que je viens ici, je vous écoute avec passion. Et il me vient, petit à petit, un doute terrible, je veux dire un doute qui me tourmente beaucoup.

— Parlez, parlez, mon cher ami, — soupira Bart avec une apparente bonhomie.

— Vous me semblez surtout, — poursuivit Salavin, cherchant ses mots, — vous me semblez préoccupés de changer, par exemple, le système de gouvernement et l'organisation... comment dire?

— Mais, vous y êtes, vous y êtes, la révolution politique d'abord. Prendre le pouvoir... Vous comprenez fort bien.

— Je ne me permettrais pas de vous critiquer, — dit Salavin avec effort, — et je pense bien que, si vous entreprenez une chose pareille, vous avez vos raisons; mais vous pouvez changer ce qu'on appelle le régime, vous pouvez remplacer la classe au pouvoir, vous pouvez tout changer; si vous ne me changez pas, moi, par exemple, moi, Salavin, eh bien, vous n'aurez rien changé du tout.

Cette déclaration tomba dans un silence général. Fontaine lui-même semblait avoir abandonné son travail. Il écoutait, le regard au plafond, heurtant distraitement ses incisives avec le bout de son crayon.

— Crédié! mon ami, — s'écria brusquement César, — tu en as de bonnes!

— Mais, — fit Bart, très calme et très sérieux, — c'est une vieille histoire...

— Salavin, — dit le boiteux en tirant sa pipe d'entre ses dents noircies, — Salavin est un métaphysicien, voilà qui est clair.

— Non, — murmura Max Aufrère, — un moraliste!

— Je comprends, — reprit Salavin qui s'échauffait degré par degré, — je comprends que l'on s'occupe du sort de l'homme au point de vue social; mais que faire pour... pour sa condition? Je veux dire... oh! c'est absurde et je suis tout à fait incapable d'expliquer...

— Mon cher ami, — dit Bart, — vous vous êtes trompé de porte. Mais nous sommes bons princes et nous allons vous remettre sur le chemin. Notre rôle, à nous, est, essentiellement, de renverser la société actuelle. Eh bien, je vous promets que, si nous réussissons, cela ne peut manquer de changer quelque chose à ce que vous appelez, de manière assez vague, la « condition » de tous les Salavins présents et futurs.

— Je ne le crois pas,— dit Salavin très bas.

— Ça n'a d'ailleurs, — murmura Politzer entre ses dents, — ça n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance.

Salavin venait de se mettre debout, il avait le front ruisselant de sueur.

— Je comprends, oh! je comprends que l'on soit mécontent du monde, mécontent des autres. Mais n'êtes-vous jamais mécontents de vous-mêmes?

— Pourquoi donc? — souffla Politzer en haussant les épaules.

— Cela devient grotesque, complètement grotesque, — bégayait Rainal.

Bart intervint avec une surprenante patience :

— Je vous ai déjà dit qu'il faut bien commencer par quelque chose. En changeant la structure de la société, nous changerons petit à petit la conscience de l'homme.

Salavin leva la main :

— Non, non! Je vous jure que non.

Il y eut un brouhaha d'exclamations contradictoires et Salavin, épouvanté allait se rencogner dans l'ombre, quand Fontaine parut. Il dit, dans un calme soudain, sans élever la voix, avec son accent bizarre :

— Pourquoi tenez-vous tant à vous changer?

L'apparition de ce nouvel adversaire troubla sans doute beaucoup Salavin, car, de rouge qu'il était, il devint blême.

— Oui, pourquoi? — reprit doucement Fontaine.

Salavin baissa la tête et dit, très bas, mais de manière si distincte que tout le monde l'entendit :

— Parce que... Mais, parce que je suis un lâche.

L'assistance tout entière se tut, comme si venait d'être dite une chose extrêmement inconvenante. Dans le silence,

on entendit le bruit d'une grosse averse et le tonnerre au lointain. Fontaine, sans un mot, haussa les épaules, et retourna dans l'arrière-boutique.

— Voici l'orage, — soupira le docteur Villard avec flegme.

Salavin, comme un homme jugé, venait de retomber sur son siège. Petit à petit, les conversations se renouaient, de ci, de là, mais sans flamme, à mi-voix. Aufrère observait Salavin avec une insistance presque injurieuse. Salavin, à vrai dire, ne semblait pas en état de prêter attention à quoi que ce fût. Le menton dans les paumes, il mâchonnait sa barbe. Soudain, il sentit une main se poser sur son épaule; il releva la tête et vit Beauvoisin qui le regardait en souriant. Le boiteux portait non des lunettes, mais d'épaisses lentilles bi-concaves à travers lesquelles ses yeux, du plus limpide bleu-véronique, paraissaient minuscules. D'un geste posé, presque tendre, il saisit la main de Salavin et la lui serra.

Un rire éclatant, mélodieux, retentit dans cette caverne : Stéphanie, qui venait de préparer le thé, conviait l'assistance à boire.

Ils burent. Ils tinrent encore, non sans application, quelques propos n'ayant aucunement trait aux personnes présentes. Puis le docteur déclara que la pluie venait de cesser et fit retraite au bras d'Aufrère.

César, qui venait fort probablement d'essuyer un refus, se sépara de Stéphanie en bougonnant et vint droit à Salavin.

— Je t'accompagne, — dit-il.

— Et moi, je vous suis, — ajouta Beauvoisin.

Ils sortirent tous trois ensemble.

— Eh bien, — dit Fontaine à Bart quand fut refermée la porte de la rue, — eh bien, vous êtes content d'avoir fait parler cet imbécile?

Bart frappa du poing sur la table :

— Je m'amuse comme il me plaît. Quant à vous, il est bien possible que vous gouverniez un jour des hommes; et vous les gouvernerez sans les connaître, sans les regarder, sans les entendre.

— Je n'ai pas besoin de les entendre pour savoir ce qu'ils pensent.

Bart sortit de l'arrière-boutique en tirant brutalement la

porte. Il se heurta, sur le seuil, à Stéphanie et se mit à sourire aussitôt.

— Alors, — fit-il, — tu t'amuses, avec tes damoiseaux?

Elle éclata de rire.

— Oui, — répondit-elle. — Oui! Ça ne va pas trop mal.

— C'est bien, ma fille! — roucoula Bart, découvrant des dents admirables.

Puis il prit Stéphanie à bras le corps et lui donna, sur la bouche, un baiser long et aventureux qu'elle reçut dans l'extase.

XIII

Un souffle profond traversa le ciel rassasié de nuages. Des trottoirs, lavés par l'averse, montait une buée délicate. César prit le bras de Salavin et l'entraîna sans hâte. Salavin demeurait absorbé dans ses pensées, les muscles crispés, le visage parcouru de plis soucieux. Aux instants de rémission, il entendait, à sa gauche, le halètement de Beauvoisin qui, pour chaque pas, semblait prendre son élan, se soulever, franchir un obstacle et retomber avec effort. Ils allèrent ainsi pendant plusieurs minutes, puis le boiteux se mit à parler.

— Vous n'avez pas travaillé ces questions, cela se voit; mais il ne faut pas désespérer de comprendre. J'ai fait, jadis, des études de mathématiques et mes parents m'ont amené à prendre un diplôme d'ingénieur. Je devrais, aujourd'hui, si j'avais suivi la voie qu'on me traçait, être quelqu'un de notable dans une grande usine d'automobiles. Mais non! Ce qu'il y a de décourageant, dans les problèmes de mécanique, c'est qu'ils finissent toujours par être résolus. Je m'en suis aperçu tout de suite et, comme j'étais une mauvaise tête, j'ai tout quitté. Je me suis porté, sans hésitation, au point extrême. Pendant trois ans, j'ai vécu de métaphysique pure et j'ai finalement acquis la conviction que, là, tous les problèmes sont insolubles, ce qui est d'abord excitant pour l'esprit, mais, à la longue, assez toxique. Alors, quoi? Sur ces entrefaites, j'ai rencontré Gladkov, celui qui est mort en 18. Je suis devenu marxiste, avec le sentiment que j'avais trouvé le terrain intermédiaire, celui sur lequel on peut obtenir un résultat, à force

de recherches, et sans qu'il vous saute au nez. Le principal, je vous l'affirme, Salavin, est que l'esprit soit satisfait, qu'il y trouve son compte, et le reste finit toujours par s'arranger. Ce que vous avez dit tout à l'heure, je le comprends. Vous ne pouvez même pas imaginer comme je le comprends bien. N'importe! Il faut se jeter à l'eau. Évidemment, vous tomberiez dans une période ingrate. Les gens de mon espèce? Ils sont devenus rares, dans le parti. Je les ai vus, les uns après les autres, ouvrir la porte et prendre la fuite. Bah! Ils ont manqué de patience. Ce n'est pas leur jour, voilà tout. Il faut attendre...

La voix zézayante et tendre cessa de bourdonner aux oreilles de Salavin qui s'arrêta et regarda le boiteux, comme pour l'inviter à poursuivre.

— Comprenez bien, — reprit alors Beauvoisin avec un sourire angélique, — nous sommes des destructeurs. En ce moment, nous n'avons qu'une pensée, qu'une fonction, qu'un but : mettre à néant un régime que nous avons condamné, qui, dans ses actes, se condamne chaque jour lui-même. Mais, quand l'opération sera faite, il faudra bien que l'intelligence reprenne sa place au premier rang...

— Ne parlez pas ainsi pour moi, — s'écria Salavin. — Je ne suis pas « l'intelligence », loin de là. Je suis un homme, tout simplement, avec sa misère infinie et, quand même, son espoir.

— Oh! — fit Beauvoisin, — vous, je ne vous connais guère encore, mais vous ressemblez à une foule d'autres que j'ai connus très bien. Vous souffrez de ne vous être jamais dévoué à rien. Si vous vous étiez donné, une fois pour toutes, vous n'auriez plus besoin de vous occuper de vous-même et vous seriez prodigieusement soulagé. Si vous vous donnez vraiment, Salavin, on finira bien par vous prendre, c'est-à-dire par faire quelque chose de vous, même dans un parti malade et divisé, comme le nôtre à l'heure actuelle. Il faut savoir obéir, surtout quand on est intelligent. Il existe un grand poète chrétien dont vous n'avez peut-être pas lu les ouvrages — soit dit sans vous offenser; on ne peut tout lire — et qui, dans une de ses pièces, peint une femme noble, très intelligente et très orgueilleuse, qui cède aux ordres d'un curé de campagne, « un gros homme chargé de matière et de péché », parce que, malgré tout, il parle au nom de Dieu. Je sais ce que c'est que se

soumettre à des commandements que l'on juge absurdes ou grossiers, mais dont la seule discussion affaiblirait un principe admis pour sacré. Je peux même vous avouer que, dans cette soumission, il y a une volupté d'autant plus vive qu'elle vous déchire plus profond.

— Voilà! Voilà! — s'écria soudain César avec enthousiasme. — Vous, Beauvoisin, je vous vois! Je vous vois clairement!

— C'est-à-dire?

— Eh bien, je vous comprends, quoi! Et, dès que vous parlez, vous me touchez le cœur. Quant à tous ces bougres, je veux dire les copains de là-bas, ils commencent à me donner sur le système.

Le boiteux se mit à rire et secoua la tête.

— Moi! Moi! Vous me faites beaucoup d'honneur, Devrigny. Mais s'il s'accomplit jamais quelque chose de grand, chez nous, j'entends dans le domaine de la révolution, c'est sans doute ces gars-là qui le feront, et pas moi...

— Ces gars-là? Qui? Rainal, Politzer?

— Non! Fontaine, peut-être, ou même ce grand jouisseur de Bart, et d'autres que vous ne connaissez pas, qui sont intelligents comme une mitrailleuse, sensibles comme un marteau-pilon, c'est entendu, mais qui feront assez bien, à l'occasion, leur métier; des gens qui sont de bons artisans de révolution. Moi, je suis communiste par raison, par devoir, et je le reste par constance; au fond du cœur, je suis, malgré tout, individualiste, comme tous les intellectuels, qu'ils s'appellent Maurras ou Lounatcharsky. D'ailleurs, pourquoi parler de moi, chétif, qui ne verrai pas la révolution?

— Et pourquoi donc? — dit Salavin. — Est-ce parce que vous la jugez improbable?

— Non pas. Cela dépend moins de nous que des maîtres actuels du monde. Je ne la verrai pas, Salavin, parce que je serai tué le premier jour...

— Par les bourgeois? — demanda César d'une voix caverneuse.

Beauvoisin s'arrêta, tâtonna de la canne pour trouver son équilibre, puis leva l'index avec un sourire sérieux et naïf.

— Non! par mes camarades, en défendant le musée du Louvre.

— Bon Dieu! — dit César, — tu es un type épatant! Allons prendre un bock, les gars. Rien d'altérant comme ces histoires de bataille.

— Non, — fit le boiteux, — non, Devrigny. Je vais même vous quitter ici. Il faut que je rentre, et sans traîner. J'ai du travail pour jusqu'à trois ou quatre heures du matin. A bientôt, n'est-ce pas? Vous deux!

Quand le bruit de la canne et des semelles inégales se fut évanoui dans la nuit sonore, César reprit le bras de Salavin. Les deux amis marchèrent quelque temps en silence.

— Et toi, — dit enfin le rouquin, — viens-tu boire une chope? Non! Tu es pressé de me quitter. Je vois ça. Pressé de t'en aller réfléchir à toutes tes histoires, peut-être même à tous ces cocos qui veulent chambouler le monde et qui parlent de ça, froidement, comme d'un déjeuner sur l'herbe. Le plus énorme à regarder, sais-tu que c'est encore Aufrère, quand il est là, en train de se bercer sur sa chaise! On pourrait se demander ce qu'il fait là-dedans, ce bourgeois. C'est-à-dire que je me le demanderais si je ne connaissais pas le dessous des cartes. Tu ne dis rien? Tu ne m'écoutes peut-être même pas? Et pourtant, faut que je te dise une chose. Tu sais, ce que tu leur as balancé, tout à l'heure...

— Quoi donc?

— Tu sais : ce qui leur a cloué le bec à tous. Je voulais te dire... Tu m'as épaté, mon ami. Comme tu as dit ça! Comme tu leur as dit ça bien, et nature! Et l'effet bœuf que ça leur a fait, à tous. Ces gars-là parlent de tout avec un toupet étonnant; mais ils ne s'attendaient pas à des choses de ce genre. Je t'assure, ça ne m'a pas déplu, à moi, ce que tu leur as dit. Non! J'en étais presque à regretter...

— Regretter quoi?

— Ben, de ne pas être aussi un lâche pour pouvoir leur envoyer des trucs comme ça dans le nez.

GEORGES DUHAMEL

(*A suivre.*)

LA MAISON FRANCO-JAPONAISE DE TOKYO

La Maison Franco-Japonaise de Tokyo répond exactement au programme que son nom exprime. Ce n'est ni un institut, ni une école savante, ni un centre d'études ou de recherches; c'est avant tout une maison, au sens domestique du mot, un foyer familial de vie française transporté au Japon, un foyer où l'esprit s'éclaire, où l'amitié se réchauffe. C'est une œuvre commune à deux pays conçue et réalisée dans une inspiration d'harmonie si parfaite que, sans aucun effort laborieux de mise au point, les parts y sont respectivement égales, qu'il s'agisse de l'initiative, de l'administration, du budget, de l'activité sociale ou scientifique.

Je n'ai pas à retracer l'histoire des relations politiques ou diplomatiques entre la France et le Japon; les bons rapports, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire. Longtemps étrangère aux grandes entreprises maritimes ou coloniales dans l'Océan Pacifique, les yeux fixés sur l'Empire Chinois où le zèle des Jésuites Français semblait lui promettre un rôle éclatant, la France n'est entrée en contact avec le Japon qu'aux derniers temps du régime shôgunal : le vénérable président du Comité de la Maison Franco-Japonaise, le vicomte Shibuzawa, un grand homme de bien qui consacre sa prodigieuse vitalité aux œuvres de paix sociale et d'entente entre les nations, le vicomte Shibuzawa faisait partie d'une mission envoyée par le Shôgun en 1867 pour visiter Napoléon III, Paris, et l'Exposition Universelle. La Restauration Impériale,

qui changea les destinées du Japon sous les auspices du glorieux souverain Meiji, abrégea le séjour de cette mission. Rentré au Japon trop tôt à son gré, Shibuzawa conserva dans son cœur le souvenir vivant des jours passés en France. Esprit judicieux et pondéré, ce n'étaient pas les visions frivoles de la Vie Parisienne qui l'avaient ébloui; ce qu'il avait apprécié dès lors, — et il l'a fréquemment répété, — c'étaient les qualités solides et saines de notre pays; il y avait goûté — je ne fais que reproduire son témoignage — l'instinct de l'ordre, de l'épargne, de l'égalité sociale fondée sur le respect de la personne humaine, de la modération dans les besoins comme dans les jouissances, le sourire accueillant de la France où il avait retrouvé, sous d'autres traits, le sourire du Japon. Il dut attendre longtemps avant de renouveler son pèlerinage aux rives de la Seine; mais ses sentiments n'avaient rien perdu de leur fraîcheur; il les a exprimés dans une pièce de poésie charmante, où se marque sa forte culture chinoise; le texte autographe, écrit en caractères vigoureux sur une bande de soie, décore aujourd'hui le tokonoma du grand salon, à la Maison Franco-Japonaise. Une traduction est impuissante à rendre le style condensé des vers chinois, un quatrain en lignes de sept syllabes; mais, déformée par les mots, l'émotion n'en peut cependant échapper à personne.

« Une fleur, un brin d'herbe, tout me chuchote à l'âme; — ce qui frappe mes yeux, montagne, rivière, tout est vieux pacte d'amitié; — les yeux baissés, les yeux levés, comment n'avoir pas aujourd'hui l'émotion d'autrefois? — le vent d'automne pose son haleine sur mon rêve; j'entre, ô Paris! dans ton enceinte! »

Et la signature, qui accompagne le pseudonyme littéraire de l'auteur, quel charme n'a-t-elle pas pour nous! « Le vieil amoureux de Paris! » Il ne s'agit pas ici, notons-le bien, d'un poète professionnel, accoutumé à hausser son diapason. Le vicomte Shibuzawa est un homme d'affaires, un financier, le créateur de la Première Banque au Japon. S'il a étudié les classiques chinois, et spécialement Confucius, il ne l'a pas fait en dilettante; il y a cherché — je le tiens de lui-même — les bases d'une morale pratique, à l'usage des commerçants japonais entrés brusquement dans le mouvement des échanges

internationaux sans aucun appareil de traditions pour les y préparer; le bouddhisme, avec son inspiration ascétique de sacrifice et de renoncement, n'a rien qui leur convienne. J'ajoute encore, car il importe de mettre exactement au point quand il s'agit d'une société si lointaine, et si différente de nous, que « le vieil amoureux de Paris » n'est pas de ceux qui nous aiment surtout contre d'autres, qui aiment dans leurs amitiés les instruments de leurs intimes haines. Shibuzawa est membre du bureau de la Société Belge-Japonaise, de la Société Germano-Japonaise, de la Société Chine-Japon, de la Société Inde-Japon, du Club du Pacifique qui rapproche Américains et Japonais. Le vain goût des honneurs n'est pas ici en cause; Shibuzawa en a refusé plus, et de plus grands, que ceux qu'il a acceptés. C'est une âme largement humaine, et si la France a pu gagner sa prédilection, c'est qu'il a rencontré chez elle la culture la plus humaine que le monde ait encore produite. N'avons-nous pas vu, en 1927, un maire de Tokyo, dans une cérémonie officielle, devant les enfants des écoles primaires réunis au Parc de Hibiya pour la fête du 14 juillet, glorifier — à côté du Palais Impérial — la prise de la Bastille comme une des grandes étapes du progrès humain? Les vieilles passions peuvent nous aveugler sur l'interprétation de notre histoire; l'étranger, et surtout quand il voit de loin, ne s'y trompe pas; Hindou, Chinois, Japonais, il reconnaît dans nos discordes intestines les sursauts douloureux, mais glorieux, de l'humanité en travail pour l'enfantement d'un avenir que nous voulons croire, et surtout que nous voulons faire meilleur.

Avec des patrons tels que Shibuzawa, la culture française semblait assurée de son succès au Japon. Les premières années de l'ère Meiji ne firent que confirmer son prestige. Des ingénieurs français vinrent bâtir à Yokosuka l'arsenal de la marine japonaise; un juriste français, Boissonade fut appelé au Japon pour l'élaboration d'un code sur le modèle du code Napoléon; une mission militaire française fut chargée d'instruire les troupes japonaises. Les hommes de ma génération qui ont visité le Japon au XIXe siècle peuvent se rappeler les petits troupiers japonais, — ils ont grandi depuis, et même en taille, — vêtus comme nos lignards, les lignards de ce

temps lointain, pantalon garance, tunique et képi à pompon, et les sonneries du clairon qui évoquaient brusquement la caserne de chez nous. Nos désastres de 1870 semblaient être ignorés si loin. Mais peu à peu la victoire allemande portait ses fruits, soutenue qu'elle était par l'incontestable éclat de la science allemande et par les initiatives hardies de l'industrie allemande. C'était justement la période où le Japon, toujours préoccupé d'échapper à l'emprise étrangère, préparait pour tous les emplois un personnel national qui ne pouvait cependant se former sur place, faute de ressources. Professeurs, étudiants, fonctionnaires et candidats aux fonctions publiques allèrent en foule entendre les maîtres allemands dans les universités allemandes. Le mouvement était si fort que la guerre, la grande guerre, si elle l'a interrompu, ne l'a pas arrêté. Au lendemain de la paix de Versailles, un gros industriel japonais, qui devait sa fortune aux chimistes allemands, allait porter à ses anciens maîtres en détresse des secours considérables pour leurs laboratoires. Les savants japonais, de leur côté, se hâtaient de renouer les anciennes relations qui avaient fait en partie leur prestige. A part la courte campagne en Chine pour réduire le port allemand de Kiao Tcheou (c'est aujourd'hui Tsing tao, qui reste un des « points névralgiques » de la Chine contemporaine), la guerre s'était passée si loin! on n'en avait guère ressenti que des effets bienfaisants; jamais le commerce et l'industrie du Japon n'avaient connu ou espéré pareille prospérité, une sorte de monopole sur tous les marchés de l'Orient déserté par toutes les concurrences. Mais ici encore, gardons-nous d'être injustes; notre pays de terriens ignore trop le rôle efficace joué par la marine japonaise au cours de ces dures années. Envoyé par le gouvernement en mission dans le Proche-Orient pendant l'année 1918, j'ai traversé la Méditerranée avec une escadre anglaise convoyée par des destroyers japonais; les sous-marins allemands, toujours plus nombreux, faisaient rage et torpillaient avec frénésie; je n'oublierai jamais ces légers bateaux galopant dans les lames, lavés par les vagues, pareils à ces chiens de berger qui courent sans cesse autour du troupeau qu'ils gardent; je n'oublierai jamais non plus la reconnaissance que je dois à ces marins anonymes qui de jour et de nuit ont

veillé si fidèlement, et si efficacement aussi, sur ma vie et sur la vie des soldats anglais embarqués avec moi.

En outre de la concurrence allemande, un autre danger venait compromettre l'avenir de la culture française. La langue anglaise, fortement installée en Extrême-Orient grâce à la suprématie et à la puissance coloniale de la Grande-Bretagne, gagnait encore de nouvelles forces par le développement rapide des États-Unis et du Canada. Par Singapour, Hongkong, Shanghaï, Vancouver, Seattle, San Francisco, le Japon se trouvait enveloppé dans un réseau de langue anglaise. Au nord de l'Asie, la poussée russe vers le Pacifique, violente ou subreptice, introduisait l'étude du russe comme une nécessité dans le monde des affaires ou de la politique.

En face de tous ces périls, que la culture française n'ait pas sombré tient du miracle. Elle dut son salut à l'activité vigilante de ses vieux amis à son rôle demeuré intact dans la diplomatie internationale, à l'étude du droit français dans les facultés de droit, et pour une part considérable aux efforts des congrégations vouées à l'enseignement, prêtres des Missions Étrangères, Frères de Marie, Dames de Saint-Maur, Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Tout Français est professeur de naissance; c'est un trait national qui saute aux yeux dès qu'on est à l'étranger. La foi dans la raison humaine qui est à la base de notre vie nationale, qui guide Descartes et qui irrite Pascal, fait que le plus humble même a instinctivement le goût de comprendre et d'expliquer, d'analyser et de classer les idées, de tendre à un ordre et à une composition, et l'horreur du pédantisme verbal qui emploie les mots à obscurcir la pensée. Nos missionnaires, comme nos laïcs, sont nés pédagogues et leurs écoles partout jouissent d'une légitime renommée. Au Japon, comme ailleurs, on brigue l'honneur avantageux de recevoir l'éducation — beaucoup plus que l'instruction, la formation de l'esprit et du caractère — dans les établissements religieux français. L'Étoile du Matin à Tokyo, l'école des Frères de Marie, compte cette année 1 280 élèves, parce qu'elle n'a pas de place pour en accepter davantage; et ces élèves viennent pour la plupart des meilleures familles du Japon, shintoïstes ou bouddhistes aussi bien que chrétiennes.

La victoire, si chèrement acquise par quatre années de souffrances, avait du moins affirmé par une expérience sans précédent la vitalité de la culture française, que tant de gens soupçonnaient ou même accusaient d'avoir dégénéré. La France avait trouvé dans ses traditions des facultés de résistance presque surhumaines. Avions-nous regagné, allions-nous regagner la confiance et le respect du monde? Des missions, envoyées un peu partout, sondèrent l'opinion publique.

Pour l'enquête au Japon, le gouvernement désigna M. Paul Joubin, recteur de l'Université de Lyon, et M. Maurice Courant, professeur de chinois et de japonais à la même université, et qui avait autrefois fait fonction d'interprète à Tokyo et à Seoul (on dit aujourd'hui Keijo). Le vicomte Shibuzawa organisa en leur honneur un grand déjeuner où il convoqua des personnalités éminentes connues pour leurs sympathies françaises, notamment M. Inukai (Takeshi), chef du parti nationaliste, le baron Furuichi, président de la Société Franco-Japonaise, ancien élève de l'École Centrale, M. (aujourd'hui Baron) Tomii (Masaaki), professeur à la Faculté de Droit, membre de l'Académie Impériale et du Conseil privé, ancien élève de l'Université de Lyon, le baron Sakatani (Yoshiro), ancien ministre des finances, sénateur, etc. On décida de mettre à l'étude une œuvre de rapprochement qui eût un caractère plus positif, plus réel que la Société Franco-Japonaise, simple groupement social manifesté par des banquets périodiques. L'année suivante, le consul du Japon à Lyon, M. Kijima, rentrait en congé; nul n'était mieux doué pour faire aboutir le projet. Il se mit à l'œuvre avec passion, il sollicita avec une obstination infatigable les concours nécessaires, et le 14 mars 1921 une réunion convoquée sous les auspices de la Société Franco-Japonaise et sous la présidence du vicomte Shibuzawa nommait un comité d'études chargé de rapporter un projet précis. Vers la fin de l'année, M. Paul Claudel arrivait à Tokyo comme ambassadeur; il apportait la promesse formelle d'une subvention importante fournie par le Ministère des Affaires Étrangères au cas où le gouvernement japonais consentirait une libéralité égale. Le baron Kato (Tomosaburo), président du Conseil, le comte Uchida, ministre des Affaires

étrangères, M. Kamada, ministre de l'Instruction publique, donnaient aussitôt leur accord de principe.

En outre, des souscripteurs privés promettaient des sommes considérables. On avait le droit de voir grand. Dans l'intervalle, j'avais reçu aux Indes où j'étais en mission depuis 1921, une invitation adressée par les Universités Impériales de Tokyo et de Kyoto qui m'appelaient pour donner quelques conférences. C'était essentiellement un acte de politesse impersonnel pour remercier le Collège de France qui avait invité en 1920 le Pr Anesaki (Masaharu) pour y donner les conférences d'histoire religieuse instituées par le legs Michonis; le ministère, en m'autorisant à accepter cette offre, me chargeait de préparer, d'accord avec M. l'ambassadeur Claudel, un projet de fondation franco-japonaise. Au premier contact, et sans discussion préalable, l'accord se trouva complet sur les grandes lignes : il fallait au Japon, pays original, civilisation originale, une création originale, sur un type tout autre que les institutions académiques à l'usage de l'Europe et de l'Amérique; il fallait une œuvre sociale, mondaine autant que savante; il fallait une Maison de France au Japon, et telle en fut la première désignation. Mais nos amis japonais objectèrent que cette appellation ne plaçait pas les deux pays sur le même plan, et la Maison de France devint la Maison franco-japonaise. A mon départ du Japon, en avril 1923, tout semblait fixé, mûr pour l'exécution. Quatre mois plus tard, le 1er septembre 1923, un tremblement de terre formidable secouait le sud-est du Japon; un immense incendie se déchaînait à la suite de la catastrophe; depuis des siècles, la fameuse « Fleur de Yedo » n'avait pas brillé d'un si terrible éclat. Nous avons tous ressenti à distance l'horreur du sinistre; nous n'avons pas pu en mesurer la portée réelle. Nos régions dévastées peuvent en donner quelque idée; mais ici le sinistre avait frappé la capitale de l'empire, une ville de près de trois millions d'âmes; le port de Tokyo, Yokohama, était anéanti. Les pertes en vies humaines n'étaient pas moins lourdes que les pertes en capital; sur un seul terrain découvert, à Tokyo, trente mille personnes qui s'y étaient réfugiées avec l'espoir d'y établir un campement provisoire, cernées par ses flammes, furent grillées vivantes. Le pays était ruiné, il

n'avait pas trop de toutes ses ressources pour l'œuvre de reconstruction qui s'imposait. Mais l'honneur, au Japon, ne connaît pas de restriction; l'énergie, au Japon, ne connaît pas de limite. Dès novembre, dans le bureau provisoire qui avait remplacé son bureau incendié, le vicomte Shibuzawa affirmait sa volonté de reprendre le projet antérieur, réduit toutefois à des proportions plus modestes. Dans Tokyo en ruines, il réussit à recueillir trente-cinq mille yen de souscriptions, près de cinq cent mille francs. En janvier 1924, une réunion tenue au milieu des décombres adoptait un projet de statuts qui avait été, je crois, élaboré par M. Sugiyama, professeur de droit français à l'Université Impériale, vice-président actuel de la Société Franco-Japonaise. L'exposé des motifs constitue un des hommages les plus touchants qu'ait jamais reçus la culture française; l'hommage est plus émouvant encore, si l'on pense à cette atmosphère de désolation qui accablait alors l'empire du Soleil-Levant.

« La culture française — ainsi débute l'exposé des motifs — a pour origine la culture classique de l'Occident. Source de la civilisation moderne, elle a notablement contribué à civiliser le monde entier, et l'on convient qu'elle a singulièrement augmenté d'importance après la guerre mondiale... Nous sommes persuadés que notre pays ne trouvera que de grands avantages à s'aider de la langue et de la culture françaises pour pouvoir participer de plus en plus intimement aux mouvements généraux du monde et pour s'y faire connaître avec sa propre culture ». Le 7 mars 1924, la Maison Franco-Japonaise recevait l'autorisation administrative et elle était reconnue comme « personne juridique ». Le premier bureau était constitué; la présidence revenait naturellement au vicomte Shibuzawa; les vice-présidents étaient le Baron Furuichi et le professeur (aujourd'hui Baron) Tomii; les administrateurs gérants, M. Ono (Eijiro), directeur de la Banque Industrielle, en qui le Japon aurait retrouvé un autre Shibuzawa si une mort prématurée ne l'avait frappé en 1927, le professeur Anesaki et M. Kijima.

Restait à trouver un gîte; ce n'était pas la moindre difficulté dans Tokyo en ruines. Un des multimillionnaires de la capitale, M. Murai (Kichibei), avait dans le quartier très

élégant de Nagatachô, sur une sorte de terrasse que l'incendie avait épargnée, un palais somptueux, de style purement japonais, avec un vaste parc où il avait fait édifier une jolie maison, de style composite, rez-de-chaussée à l'européenne, et tout le reste à la japonaise. M. Murai était un bouddhiste zélé; il encourageait les études bouddhiques et il avait pris intérêt à mes recherches lors de mon séjour en 1923; il m'avait même accordé une hospitalité somptueuse dans sa villa de Kyoto, au milieu du joli parc de Maruyama. Il voulut bien mettre à la disposition de notre ambassadeur, M. Paul Claudel, sa maison de Nagatachô qui venait d'abriter temporairement les services de reconstruction. L'immeuble semblait avoir été construit exactement pour sa nouvelle destination; on n'avait qu'à s'y installer. Le 14 décembre 1924, à l'occasion du départ en congé de M. Claudel, un grand banquet célébrait la naissance de la Maison Franco-Japonaise; Son Altesse Impériale le prince Kanin qui avait fait ses études militaires en France (je me le rappelle encore dans son uniforme de Saint-Cyrien vers 1888) en avait accepté la présidence; le premier ministre, le Président du Conseil Privé, le Ministre des Affaires étrangères, le Ministre de l'Instruction Publique y assistaient. Le total des souscriptions privées avait passé de trente-cinq mille à quatre-vingt mille yen; les deux gouvernements versaient leur première subvention annuelle, trois cents mille francs du côté français, trente mille yen (environ trois cent cinquante mille francs) du côté japonais. L'arrivée de M. Claudel en France permit d'étudier et de mettre au point les questions pendantes. C'était une entreprise délicate que de réaliser pratiquement une sorte d'œuvre à deux têtes : le Comité Japonais qui avait fourni les souscriptions et qui recevait du Gouvernement Japonais la subvention annuelle entendait à bon droit conserver la gestion de ces fonds dont il était responsable; le Gouvernement Français, d'autre part, avait lui aussi à contrôler l'emploi de sa subvention; il ne pouvait pas admettre non plus que le personnel français fût placé sous l'autorité directe du Comité japonais; autrement des conflits devaient se produire, inévitables et insolubles. On créa deux Comités, ou plus exactement un double Comité de gestion, l'un japonais, siégeant à Tokyo, où l'ambassade de France avait de

droit sa place; l'autre français, siégeant à Paris, au Ministère des Affaires étrangères, où l'ambassade du Japon est régulièrement représentée. A Tokyo même, une double direction : le directeur français, chargé de régler et de diriger le travail scientifique; l'administrateur délégué du Comité japonais, chargé de tout le reste. Le budget était partagé en deux tranches indépendantes : les fonds d'origine japonaise, subvention et souscriptions, contrôlés par le Comité japonais; les fonds d'origine française, subvention et dons, contrôlés par le Comité français. Le personnel français serait ainsi constitué : un directeur; autour de lui, des pensionnaires, sans aucune limitation prévue d'âge, de durée, de nombre, dans la mesure des ressources disponibles; des conférenciers de passage ou des chargés de missions temporaires. Ici encore, il était bien entendu que tous les membres du personnel français seraient soumis à l'agrément du Comité japonais. M. Claudel eut la bonté d'insister pour me faire accepter d'aller créer à Tokyo la Maison projetée; mais le temps pressait, j'étais retenu par d'autres engagements jusqu'à l'été de 1926. Mon collègue et ami Alfred Foucher, que je suis fier d'appeler mon ancien élève, consentit à assurer l'intérim; il venait pourtant de passer sept années consécutives, sans relâche, dans l'Inde et en Afghanistan; il avait créé et organisé le service français des fouilles archéologiques en Afghanistan; il avait dirigé ou inauguré des excavations sur des points dispersés dans cette contrée difficile, difficile du fait de la nature et des hommes. Néanmoins, avant de rentrer en France, il accepta de faire un long crochet par le Japon et, comme il le disait, d'aller essuyer les plâtres de la maison. Ai-je besoin de dire qu'il y réussit à merveille? Son tact, sa finesse, son élégance d'esprit, sa connaissance profonde de l'art bouddhique étaient mieux à leur place au Japon qu'en Afghanistan. Il débarqua à Yokohama, en compagnie de Madame Foucher, le 21 janvier 1926. Déjà la maison avait reçu son premier pensionnaire, M. Haguenauer, élève diplômé de l'École des Langues orientales de Paris, boursier de la fondation Montfort, et professeur de français à l'École des Langues étrangères de Tokyo; M. Haguenauer était installé depuis le 29 décembre. En février, le docteur Achard, secrétaire perpétuel de l'Académie de

Médecine, arrivait comme chargé de mission; dans un séjour de quelques semaines, où il ne laissa pas un moment perdu, il courut d'un bout à l'autre du Japon pour donner aux principales universités des conférences qui ont produit une impression durable; traduites en japonais, elles ont été publiées par les soins du Comité japonais de la Maison, comme les conférences que M. Foucher donna, lui aussi, sans marchander pendant les sept mois de son séjour. Le 11 septembre 1926, je venais relayer M. Foucher. C'était vraiment une maison de France qui émigrait au Japon. J'étais naturellement accompagné de ma femme; la tâche sociale et mondaine de la Maison Franco-Japonaise ne saurait être exécutée par un homme seul. Mais, en outre, le Comité français m'avait autorisé à amener notre fidèle cuisinière. J'ai toujours pensé, et même professé, que la cuisine est un des facteurs les plus originaux et les plus expressifs de chaque civilisation. Ce n'est point un hasard si, dans toutes les langues civilisées que j'ai pu étudier, le terme qui désigne la sensation du palais désigne l'opération la plus délicate de l'esprit; on ne goûte pas la littérature ou l'art d'un pays étranger si l'on n'est point apte à goûter sa cuisine; chaque peuple utilise son esthétique instinctive pour transformer en jouissance subtile le besoin grossier qu'impose la nature. J'ai pu vérifier ma thèse au Japon; nos amis japonais aimaient à retrouver à notre table les mets évocateurs de la France lointaine; je me rappelle l'enthousiasme qui accueillit une tête de veau à la vinaigrette, lors d'un banquet du Comité. Ajouterai-je que nos recettes, transmises à la presse japonaise, ont circulé dans tout le pays?

Et maintenant, quel est le bilan positif des deux années que nous avons passées à la Maison Franco-Japonaise? J'essaierai de le résumer brièvement : Que la Maison soit devenue le foyer de la petite colonie française installée au Japon paraîtra sans doute tout naturel, ici du moins; personnel de l'Ambassade, des écoles, des missions, commerçants, employés, tous y sont venus avec la même bonne grâce, et ont donné à nos amis japonais l'impression d'une France intimement unie sans esprit de caste ou de doctrine. Mais nos amis japonais eux-mêmes, en dépit de leur réserve ou de leur timidité, se sont habitués à venir : les uns pour retrouver l'astmosphère

française, d'autres pour reprendre ou pour acquérir l'habitude de la langue. Pour les attirer, nous avions notre salon, notre table, nos conférences, notre bibliothèque. Le nombre des Japonais qui savent soit le français, soit du français, est encore considérable; un jour, dans une petite rue écartée, un de nos compatriotes, grand ami du Japon où il vit depuis longtemps, se plaignait assez vivement, en termes bien parisiens, de la mauvaise odeur que dégageait le canal voisin. Un homme passait, type d'employé, un papier roulé sous le bras. « Attendez, observa-t-il discrètement et sans s'arrêter, bientôt ce sera mieux ». Il va sans dire que parmi les artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, le nombre est grand de ceux qui ont vécu à Paris. Une de nos plus jolies réunions fut un banquet de cent couverts organisé par la société des officiers qui ont demeuré en France, attachés militaires, officiers de langue, chargés de mission, etc. Nous nous sommes appliqués aussi à réunir les professeurs japonais qui enseignent le français; il y en a près de quarante dans les Universités et les écoles supérieures de Tokyo et ils semblent désignés par fonction pour être les propagateurs de la culture française. J'avais espéré que, sous les auspices de la maison, grâce à une collaboration régulière entre Japonais et Français cultivés, on pourrait publier une collection de classiques japonais, anciens et modernes, traduits en langue française. L'idée fait son chemin, lentement : M. Goto (Suéo), professeur à l'Université Keio, et M. Prunier, licencié ès lettres, professeur dans plusieurs établissements, ont entrepris de traduire le Heiké Monogatari, une sorte de chronique anecdotique du XIIIe siècle, et les premiers spécimens, qui seront bientôt publiés dans le Journal Asiatique, raviront sans nul doute leurs lecteurs. Certains des professeurs, peu nombreux encore, ont amené à la Maison les meilleurs de leurs élèves qui deviendront à leur tour les amis de notre œuvre.

Pour eux, nos conférences françaises sont un exercice pratique; mais elles sont surtout l'occasion d'initier le public japonais à l'activité scientifique de la France; grâce à l'exquise obligeance des Japonais, nous recrutons sans peine pour chacune d'elles un interprète compétent parmi les amis de la Maison. Nous avons eu en novembre 1926 M. Lacroix, secré-

taire perpétuel de l'Académie des Sciences, qui représentait la France au Congrès du Pacifique à Tokyo; entre deux ascensions de volcans, et Dieu sait combien il en a gravi en compagnie de madame Lacroix, il nous a donné une brillante conférence sur l'Éruption du Vésuve en l'an 78, un sujet on peut dire toujours brûlant d'actualité au Japon; c'est merveille si le sol de Tokyo n'a pas tremblé par habitude pendant que M. Lacroix parlait. Nous avons eu encore M. Delacour, le président de la Société d'ornithologie, qui nous a entretenus de la faune ailée du Japon dans ses rapports avec la distribution des espèces dans le monde. M. Belin, inventeur d'un procédé de téléphotographie que nos Postes exploitent (le bélinogramme), a exposé ses recherches et ses résultats. Nos ambassadeurs nous ont accordé chacun la faveur d'une conférence; M. Paul Claudel a analysé en poète l'écriture des mots français qu'il considère comme des idéogrammes à la chinoise; M. de Billy a traité en amateur compétent des Incunables. J'ai dû m'exécuter moi-même, après avoir longtemps différé, tout juste avant mon départ; et si j'en parle, c'est pour évoquer une séance véritablement extraordinaire. J'avais pris pour sujet : Le bouddhisme et le théâtre; je me proposais de montrer comment, par un paradoxe piquant, le bouddhisme, ennemi « du chant et de la danse » à ses origines, avait suscité le théâtre comme un instrument d'édification partout où son expansion l'avait introduit. Le Japon possède justement des danses mimées, intimement liées à l'histoire du bouddhisme japonais, qui lui sont venues de l'Indochine ou de l'Indonésie au milieu du VIIIe siècle, et qui provenaient sans doute de l'Inde même; au témoignage de l'histoire officielle, ce sont deux bouddhistes de naissance indienne qui les ont enseignées aux temples du Yamato (région de Nara). C'est ce qu'on appelle le *bugaku*. La cour impériale, par respect d'une tradition douze fois centenaire, entretient cet art à l'usage des hôtes du palais; elle dispose d'un personnel d'élite et d'un matériel splendide, instruments et costumes, tels que les édits d'autrefois les ont fixés. Sur l'intervention d'amis puissants, la Maison de l'Empereur consentit à nous prêter personnel et matériel pour cette conférence. Le Dr Watanabe (Keikyoku), primat de l'Église du Jôdo, nous offrit une vieille

salle historique, de vastes dimensions, dans l'enceinte du temple de Shiba, familier à tous ceux qui connaissent le Japon. Les hauts dignitaires du bouddhisme, des moines, des novices, accroupis sur des nattes, l'éventail à la main, encadraient le personnel diplomatique et les amis de la Maison Franco-Japonaise; curieux spectacle, mais moins étrange encore que cette résurrection intégrale, et authentique, d'un divertissement qui avait charmé les empereurs, les nobles et les fidèles, vers le temps de Charlemagne, de Guillaume le Conquérant, et des premières croisades.

Outre les conférences données à la maison, ou sous les auspices de la maison, des conférences données dans un grand nombre d'établissements scientifiques prolongent, pour ainsi dire, l'activité de l'œuvre, et l'associent à l'ensemble de la vie intellectuelle du Japon. Sans convention préalable, sans discussion de principes, c'est un usage désormais établi que les universités impériales ou privées, invitent nos visiteurs à prendre la parole devant leur public de professeurs et d'étudiants. Le Dr Achard, M. Foucher, M. Lacroix, M. René Berthelot ont ainsi eu l'occasion d'exposer, dans les centres les plus importants, des questions en rapport avec leurs recherches spéciales et d'enseigner par l'exemple ce souci de l'ordre et de la composition qui reste le privilège de la culture française. Même à Formose, où j'avais entrepris un voyage d'études, j'ai été aimablement prié de parler devant les élèves de l'École Normale; j'avais pour interprète M. Mori, secrétaire aux affaires extérieures, ancien consul à Anvers et à Haïphong, passionnément intéressé aux choses de France. L'Université impériale de Tokyo, après la retraite de mon confrère et ami le professeur Takakusu, m'a confié pendant un an et demi l'enseignement régulier du sanscrit bouddhique, et m'a demandé d'y ajouter l'explication des textes d'Asie centrale, écrits dans une langue depuis longtemps disparue, que j'avais eu l'honneur de baptiser, la langue koutchéenne, parlée et écrite jadis dans l'oasis de Koutcha, au Turkestan. La bibliothèque d'Extrême-Orient, (Tôyô Bunkô), fondée et entretenue par la libéralité du baron Iwasaki, m'a demandé, elle aussi, un exposé des recherches et des découvertes dans le domaine de l'Asie centrale. Cette bibliothèque modèle,

dirigée par un bibliothécaire modèle, avait organisé le 28 janvier 1929, pour le dixième anniversaire de la mort d'Édouard Chavannes, une exposition des travaux du grand sinologue français; pendant toute la journée, des visiteurs recueillis, jeunes et vieux, vinrent pieusement honorer le maître mort dans son œuvre immortelle. La parfaite politesse du Japon ne s'arrête pas aux vivants; elle s'étend aux morts, aussi délicate, aussi fidèle. L'Institut d'études sociologiques à l'Université de Tokyo, avait, de même, organisé une réunion commémorative pour le dixième anniversaire de la mort de Durkheim; ceux qui avaient eu le privilège de connaître et de fréquenter le maître furent invités à évoquer leurs souvenirs dans une sorte de communion funéraire. Le dixième anniversaire de la mort de Debussy fut célébré à la grande salle des concerts de Tokyo; notre ambassadeur, M. de Billy, y lut une notice exquise sur l'auteur de l'*Après-midi d'un Faune.*

Le livre prolonge et consolide l'œuvre de la parole. Malheureusement il n'est pas un Français résidant à l'étranger qui n'ait recueilli les doléances des amis lointains du livre français. L'Allemagne, fortement outillée, savamment organisée, inonde le marché mondial des productions de son immense librairie; l'anglais a pour lui sa prodigieuse diffusion qui l'impose partout. On croirait que le commerce du livre français travaille contre lui. Il existe à Tokyo plusieurs petites librairies consacrées exclusivement ou de préférence aux publications françaises; on ne peut se défendre d'une émotion à voir la jeunesse studieuse y défiler, y feuilleter les livres, comme on fait ici sous les arcades de l'Odéon. La grande maison Maruzen, qui a de nombreuses succursales en ville et en province, et qui tient à peu près la place de la maison Hachette chez nous, a dû pour satisfaire sa clientèle, étendre ses rayons de livres français jusqu'à les décupler en peu d'années. Partout, chez les petits comme chez les grands, on se plaint du fournisseur français qui ne met pas plus de zèle à informer qu'à expédier. Les envois, comme les choix à si grande distance, sont faits au hasard, sans méthode, et le pire s'y rencontre plus souvent que le meilleur. Nous avons donc essayé de constituer graduellement une bibliothèque qui donne une image exacte, quoique

très restreinte, de la production contemporaine. Nous avons reçu du Ministère des Affaires étrangères des envois nombreux et bien choisis. L'Alliance Française de Yokohama a consenti à nous prêter son propre fonds, plus de deux mille livres bien reliés, dus pour la plupart à la générosité de son président M. Audoyer. Nous avons recueilli tout naturellement la petite collection, assez disparate, de la Société Franco-Japonaise de Tokyo. Le Gouvernement de l'Indochine, en outre de son importante subvention, nous a donné un ensemble de revues et de mémoires scientifiques qui ont à maintes reprises émerveillé nos hôtes. Grâce à un régime de prêt à domicile sagement organisé, nos livres, solidement reliés, entretiennent le goût de la culture française dans tout le pays. En outre, une salle de lecture, ouverte tous les jours, offre à nos amis un choix assez large de quotidiens et de revues; c'est une des attractions les plus efficaces pour provoquer un mouvement régulier de visiteurs.

En matière de publications, la Maison a sa fonction propre à remplir. Créée pour multiplier les échanges entre deux cultures, elle doit répandre en France et dans le monde de langue française la connaissances des choses du Japon, au Japon la connaissance des choses de France. Deux Bulletins, édités parallèlement, travaillent à cette double tâche : l'un, rédigé en français, publié en fascicules isolés, compte déjà quatre livraisons : *Matériaux japonais pour l'étude du bouddhisme*, par Sylvain Lévi; — *Le type de l'étudiant dans le roman contemporain au Japon*, par Élie Aubouin, avec une introduction sur l'Enseignement supérieur au Japon, *Règlements et Programmes*; — *Essai sur l'Organisation monétaire et bancaire du Japon*, par Marcel Requien, avec une préface de M. Fukuda (Tokyo), correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques; — le *Norito d'Izumo*, par Moïse Haguenauer, avec une préface de M. Sugiyama, professeur à la Faculté de Droit de Tokyo. Les collaborateurs n'ont été jusqu'ici que des pensionnaires de la Maison et le directeur; on a réussi pourtant à présenter des aspects fort divers de l'activité contemporaine au Japon. On peut compter sur d'autres collaborateurs encore, spécialement parmi les professeurs et les missionnaires français. Le nouvel archevêque de Tokyo, Monseigneur Cham-

bon, a maintenu avec la Maison les relations de cordialité inaugurées avant lui par Monseigneur Rey; toujours présent aux grandes réunions, il encourage ses prêtres à reprendre, autour de la maison, la tradition des Mémoires Japonais, publiés autrefois par la Mission, et devenus introuvables. Mêlés intimement à la vie japonaise, en particulier à la vie des campagnes, nos missionnaires peuvent apporter à l'étude des coutumes, des rites, des pratiques populaires une contribution incomparable. Ni la bonne volonté, ni l'aptitude à la recherche ne manquent parmi eux. Cette année même, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le second prix Stanislas Julien au Père Gilbert Martin de Moji pour ses Études sur le Shintoïsme.

D'autre part, un Bulletin publié en japonais est consacré aux choses de France; à la différence du Bulletin français, il paraît en volumes élégants, cartonnés; chaque numéro forme un recueil varié; chaque article est accompagné d'un résumé en français. Le titre de ce Bulletin est *Nichi-Futsu-Bunka :* « La Culture Franco-Japonaise ». Le premier volume, publié en mai 1927, contient : *Poème,* de M. Paul Claudel, traduit par M. Yamanouchi (Yoshio); — *L'Art du Drame japonais « Nô »* par M. Yamada (Tamaki); — *La musique française au Japon* par M. Komatsu (Kosuke); — *L'échange des civilisations orientale et occidentale au XVII*e *et au XVIII*e *siècle,* par M. Goto (Suéo); la Revue de Littérature Comparée a imprimé une traduction française de ce remarquable mémoire; — *La Littérature et la Vie moderne,* par M. Tatsuno (Yutaka); — *Les Calendriers sculptés des cathédrales gothiques,* par M. Dan (Ino); — *L'Art religieux moderne et Maurice Denis,* par M. Saisho (Tokuji); — *Introduction et développement de la littérature française au Japon,* par M. Takahashi (Kunitaro); — enfin une liste de livres sur la civilisation française et japonaise, qui est le catalogue d'une exposition organisée par M. Foucher, et où il avait réussi à rassembler un grand nombre de pièces curieuses touchant aux premiers rapports de culture entre les deux pays. Cet effort de la Maison est heureusement secondé, il n'est que juste de le reconnaître, par de petites revues, japonaises ou bilingues, pédagogiques surtout, qui propagent l'étude de la langue française parmi

les écoliers et les étudiants, et dont la plus répandue est sans doute *La Semeuse.*

En outre des travaux destinés à la diffusion des deux cultures, on pouvait souhaiter une tentative de collaboration dans une œuvre unique destinée au progrès de la science. S'il est, dans le vaste royaume du savoir, un domaine spécial où France et Japon aient atteint par des voies différentes un égal niveau, c'est bien l'étude du bouddhisme. Dans l'Occident, son histoire se résume pour la plus grande partie dans une série de noms français; parmi lesquels celui de Burnouf brille d'un éclat incomparable. En Extrême-Orient, le Japon, élève de la Chine au début, a su maintenir dans ses temples, depuis plus de douze cents ans, les traditions érudites que la Chine a laissées se perdre. Le bouddhisme indien, mort au pays qui avait été son berceau, déchu dans l'Empire du Milieu où il avait prospéré, se prolonge en échos affaiblis, mais parfois surprenants de fidélité, au pays du Soleil Levant. J'ai entendu chanter une stance sanscrite, dans sa langue originale à peine altérée, sur un air apporté de l'Inde en Chine au début du VIIIe siècle, et transmis au Japon sans doute au siècle suivant. En dehors des mélopées védiques, l'Inde n'a rien conservé d'aussi ancien de sa propre musique, une musique qui pourtant avait jadis enchanté et conquis l'Asie Centrale et l'Extrême-Orient tout entier. Grâce à des donations importantes, venues d'abord de M. Otani (Sonyu), alors primat de l'Église du Nishi-Hongwanji, puis de M. Wada (Kyuzaemon), la Maison a pu entreprendre la préparation d'une encyclopédie du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises, le Hobogirin. Le premier fascicule, paru récemment, montre quels secours considérables l'étude du bouddhisme peut recevoir de cette immense littérature, généralement inaccessible à la plupart des savants intéressés au bouddhisme. Il est dédié à la mémoire d'Émile Senart, le digne continuateur de Burnouf, qui avait chaleureusement approuvé et encouragé le projet. Préparé avec le concours d'une solide équipe japonaise, il est essentiellement l'œuvre de M. Paul Demiéville, un des pensionnaires de la Maison, un des jeunes maîtres de la sinologie, élève de Chavannes et ancien pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient. L'Académie

Impériale du Japon a dès le premier jour accordé son haut patronage à ce Dictionnaire, par dérogation à ses usages, qui lui prescrivent de réserver cette faveur à des œuvres complètement terminées.

Mais le bouddhisme est un facteur resté vivant dans la politique japonaise; le nouveau régime l'a toujours tenu en suspicion, tandis qu'il affichait sa prédilection pour le Shintô, devenu en fait la religion d'État. Un intérêt trop exclusif voué au bouddhisme pouvait inquiéter certains esprits ombrageux. La Maison a entrepris la traduction d'un ouvrage sur le Shintô, écrit en anglais par M. Kato (Genshi), professeur à l'Université Impériale, et publié sous le patronage de la Société Meiji; destiné aux lecteurs étrangers, ce livre présente l'aspect officiel du Shintô, que l'auteur prétend élever à la dignité de religion universelle. Le Musée Guimet a accepté d'insérer dans sa collection cet ouvrage doublement curieux.

Deux années d'activité ont donc produit déjà des résultats appréciables. La France n'est plus, pour l'opinion publique au Japon, le pays des « honorables parties de campagne » occidentales en compagnie de « mousmés » à peine vêtues, et des Quat'z-Arts cultivés dans des cabarets montmartrois. On m'a affirmé que le nombre des étudiants qui étudient le français a sensiblement augmenté, — on m'a même dit : triplé — dans cette période. C'est là un symptôme heureux, en dehors de tout sentimentalisme chauvin. A l'heure où des forces redoutables, hostiles entre elles, mais unies dans le mépris et la haine de la civilisation européenne, rivalisent à qui dressera l'Orient contre l'Occident, il est réconfortant de voir la plus grande puissance du monde asiatique cultiver une amitié spirituelle, sans aucun mélange de visées politiques, avec une nation, qui a eu si souvent, au cours de sa longue histoire, l'honneur de symboliser la culture occidentale.

SYLVAIN LÉVI

LA VOIX FATALE[1]

L'opacité bleue d'une nuit tropicale débordait de parfums. Jupiter, pauvre lune orange, jetait des ombres hésitantes. La lagune ressemblait à une énorme huître perlière ouverte sous les reflets des étoiles, sa surface chatoyait comme de la nacre au fond d'un puits profond. Dans le calme, on entendait de temps en temps, quand la conversation s'arrêtait, la chute assourdie d'une noix de coco, ou le susurrement d'une feuille morte de palmier qui se détachait; mais alors même qu'on parlait, l'écho jamais apaisé du grondement de la mer extérieure s'insinuait dans le silence entourant la véranda, le grondement de la mer se brisant contre la barrière de récifs qui enferment la lagune tahitienne dans une sérénité féerique. Dans la baie de Papeete, quelques torches de pêcheurs remuaient paresseusement et, dans le port même les lumières clairsemées imitaient les étoile; mais les unes et les autres paraissaient encore plus distantes qu'elles ne l'étaient en réalité. C'était au milieu de novembre, l'été de l'hémisphère du Sud gaspillait les fleurs, et l'odeur des frangipans dominait si distinctement, que même dans l'obscurité on ne pouvait pas ne pas penser à leur jaune délicat ou à leur rose nacré. Une nuit où l'on a envie de garder le silence. Mais dix voix d'hommes résonnaient obstinément tantôt isolément, tantôt par deux, tantôt en chœur. La

1. Jean Havlasa, l'auteur de la nouvelle que l'on va lire, est un des meilleurs écrivains de la Tchéco-Slovaquie. Il a longtemps vécu en Extrême-Orient, aux Indes, en Malaisie. — N. D. L. R.

nuit n'en était pas moins bleue, ni Jupiter moins orange, ni la lagune moins charmante dans sa phosphorescence voilée, parce que le onzième gardait le silence et écoutait les voix de son cœur.

— Et qu'en dites-vous, monsieur Gauguin?

Le onzième ne savait pas de quoi il devait dire quelque chose. Parlait-on du dernier scandale causé par les Blancs de Papeete? Se souvenait-on de Paris d'où il s'était échappé, voici déjà six mois, pour revenir à Tahiti? Et quels potins pouvait-on faire à Tahiti qui touchassent ces gens? Tout cela lui était pareillement indifférent. Sa Tahiti était tout à fait autre. Peut-être bien qu'on parlait de politique? Le onzième donc garda le silence et l'opacité bleue ne trahit pas sa grimace.

— Alors, qu'en dit monsieur Gauguin? Comme peintre, il pourrait avoir là-dessus une opinion plus exacte, plus compétente...

Mais juste à ce moment résonna quelque part, tout près, probablement sur la route de Faaa, une sonore voix féminine. *E mararu avo... Oh, que je suis heureuse*! Une chanson tahitienne, composée par le dernier roi indigène, avant que ces îles devinssent colonie française; la chanson, dans laquelle on ne fait que répéter ces paroles d'un accent presque élégiaque.

— Avec le bruit de la mer venant du récif, ce chant forme un duo, qu'il faut écouter silencieusement, — répondit M. Gauguin très bas et presque hésitant.

La réponse n'ayant pas le moindre rapport avec la question et avec le sujet de la conversation, la société inconsciemment garda un tel silence qu'on entendit le bourdonnement des moustiques; ce silence ne fut pas troublé, car le charme de la voix chantante les avait vaincus. La mélodie semblait émaner du sein de la nuit tahitienne comme cette obscurité bleue, comme l'odeur jaune des frangipans, comme la lueur orange de Jupiter, le grondement noir du brisant, comme le chatoiement de la lagune. Le onzième, du moins, éprouvait cela, et les dix autres n'avaient pas d'importance.

Avant que la chanson eût cessé, M. Gauguin se leva. Qu'on voulût bien l'excuser, il allait rentrer chez lui. Oui, maintenant, dans la nuit. Il n'aurait pas peur, des *tupapai*,

ces revenants tahitiens. Mais la voix lui manqua : il n'y avait pas un soupçon de plaisanterie pourtant dans son intonation.

Des voix s'élevèrent, celle de l'hôte les dominant. Est-ce qu'il n'allait pas de soi que M. Gauguin devait rester pour la nuit dans cette maison? Et quelqu'un aborda le onzième et lui frappa sur l'épaule : c'est peut-être encore l'Europe que le cher maître fuyait dans ce Papeete dégoûtant, qu'il avait tellement calomnié dans son *Noa-Noa*?

Le onzième s'entêtait, quoique avec des excuses et des explications dont le sens ne pouvait échapper. Aucune objection n'était pour lui suffisante. Sa cabane n'était pourtant pas si éloignée... Quelque trois heures, en marchant vite. Et la nuit était si bleue, si odorante

— Ou bien une remplaçante de l'ancienne Tehura vous tente-t-elle par son mystère et a-t-elle peur à la maison toute seule dans la nuit, monsieur Gauguin? — plaisanta gauchement un autre des dix. — Mais on dit que vous vivez maintenant en garçon?... et vous savez, c'est extrêmement remarquable à Tahiti.

Mais la décision du onzième était irrévocable. Il donnait la main à la ronde et prenait congé hâtivement.

— Je vous accompagnerai, si vous permettez, — dit un des dix.

Et comme M. Gauguin ne protestait pas, ils descendirent ensemble de la véranda et se dirigèrent dans la profondeur des ténèbres, en tournant le dos vers la lagune et en jetant distraitement un dernier adieu.

Après quelques pas, M. Gauguin s'arrêta et prit son compagnon par l'épaule.

— Tournez-vous, — dit-il d'une voix étouffée, mais distincte. — Voyez-vous aussi cette nacre? Solide à la barbouiller de son ongle! Mais, sont-ce là des couleurs? Et les ténèbres bleues ont des odeurs jaunes. Et puis cette voix, cette chanson... Et toujours le grondement au loin. Voix du destin. Et nulle part une teinte violette. Pourtant cette couleur devrait dominer. Le comprenez-vous?

Sans attendre la réponse il se remit à marcher. Quand ils atteignirent la route circulaire de l'île, son compagnon s'arrêta :

— A vrai dire, je me suis imposé. D'ailleurs, j'ai voulu vous faciliter un départ, auquel tout d'un coup vous teniez tellement. Rien de plus, vraiment... Mais, il est possible que je vous dérange?

M. Gauguin eut un rire court. Non, il ne suivait pas cette voix, c'est-à-dire peut-être qu'il la suivait, mais dans un autre sens... Si son jeune ami a envie d'une petite promenade, qu'il l'accompagne encore un peu plus loin. Dans un moment, on se trouvera à côté de la lagune : il pourrait l'accompagner au moins jusqu'au district de Faaa. C'est demain dimanche, on ne va pas au bureau, on peut dormir un peu plus tard...

— Avec plaisir.

Ils ne prirent pas le chemin de gauche où l'allée des arbres puissants s'ouvrait comme une bouche noire, mais celui de droite que recouvraient les branches. Ils marchaient silencieusement d'un pas régulièrement accordé. L'océan aérien d'une obscurité bleue s'élargit soudain au-dessus de leurs têtes. Des cocotiers très anciens, hauts et élancés, se dessinaient assez distinctement le long du chemin. Puis l'eau de la lagune jeta ses scintillements à droite; mais de ce côté-là, elle n'avait pas l'apparence de la nacre. Une surface d'ébène, polie, dans laquelle miroitaient les reflets de glaces suspendues dans une immense et sombre salle... Et encore ce noir échappait aux sens. La surface de la lagune devenue immatérielle glissait quelque part dans des profondeurs inimaginables, mais les reflets restaient suspendus entre le ciel et l'enfer comme des éléments abstraits. Le bruit du brisant, du côté du rempart de corail, rappelait le mugissement enragé d'une meute. Ils passèrent auprès de cabanes d'indigènes. A travers les fentes des murs brillaient les lumières en veilleuses que la superstition invincible des indigènes réclame la nuit; de quelque part des voix chuchotantes se firent encore entendre, qu'on eût dit d'oiseaux se réveillant pour un moment de leur sommeil dans les cîmes des arbres.

— Personne ne chante ici et rien dans la nuit ne renaît plus du vieux Tahiti, — prononça enfin le plus âgé. — Papeete est trop près. D'ailleurs, à Punavia aussi, on sent que Papeete n'est pas loin. Presque partout à Tahiti on peut per-

cevoir cela... Sauf sur la presqu'île et de l'autre côté de l'île, où l'on peut se persuader, un instant, au moins, que la civilisation a disparu... Mais le plus sûr, quand même, ce sera de quitter Tahiti même et de trouver des îles plus éloignées. J'ai tiré de Tahiti quelque chose que notre temps ne sait plus incorporer. Je veux vivre mes images. Tout d'un coup, il se mit à rire et s'arrêta : — Un vieux farceur, ce Rascalon! Savez-vous, ce qu'il m'a dit cet après-midi? Qu'il aime, qu'il adore même, mes toiles de Tahiti. Quand il est fatigué de tout ce qui est tahitien et de ce qu'il voit constamment autour de lui, il aime à les regarder... Près d'elles, il se repose littéralement. *Il dit que rien en elles ne lui rappelle... Tahiti.* J'ai été très flatté, quoi qu'il ne m'eût pas dit cela dans ce dessein. Rien ne m'amuse davantage que de m'imaginer les conversations des idiots qui, après des années, gloseront mon œuvre. Ils chercheront l'âme de Tahiti dans les tableaux, au lieu d'aller à la recherche de l'âme de Gauguin...

Le plus jeune protesta timidement que le peintre avait bien saisi l'âme du vieux Tahiti, fait sentir le tragique de sa mort lente. Son compagnon l'interrompit presque impatiemment :

— Vous avez cru que j'avais envie de suivre celle qui chantait quelque part sur la route? Que, peut-être, d'après la voix, j'avais identifié une connaissance? Vous dites oui par votre silence, mais vous vous êtes trompé, je vous assure. Cette voix était admirablement orange... plus rouge que la lueur de Jupiter et plus jaune que les fleurs d'érythrina, plus chaude que la couleur des feimûres, des bananes de montagnes. Aussi pathétique, que la nuance des fleurs expirantes de burao... Elle m'a rappelé une voix que j'ai désirée pendant de longues années... Un désir qui m'a amené pour la première fois à Tahiti... Elle m'a rappelé une chose que j'ai passée sous silence dans mon petit roman *autobiographique* et justement pour cette raison extrêmement *fictif*, et qui avait pour moi plus d'importance que cette Tehura, qui larmoie sur la dernière page de mon livre, avant de se consoler, quelques jours après mon départ, auprès d'un autre homme, et auprès d'autres hommes nombreux. Enfin, cette voix m'a rappelé ma meilleure œuvre, celle où j'ai exprimé le plus de

moi-même. J'ai anéanti ce tableau longtemps avant mon retour en Europe. Il aurait rendu vaine et de mauvais goût toute velléité de peindre encore...

Ses yeux brillaient. Il rejeta la tête en arrière et se remit vite à marcher. Puis, sans transition, il raconta, comme quelqu'un qui a besoin de libérer son cœur après un long silence :

— Je ne sais pas quand, pour la première fois, je me suis rendu compte de ce sentiment étrange; il me semble à présent que, depuis ma première enfance, les voix féminines ont fait naître en moi l'illusion admirablement claire d'une couleur ou d'une autre, de mille teintes et nuances, de sorte qu'à vrai dire, je suis devenu peintre sous l'influence de cette association d'idées. Et c'est dans mon désir d'échapper à cette manie, qui de temps en temps m'asservissait, que je me suis consacré si souvent et avec tant de sincérité à la gravure sur bois. Il ne s'agissait jamais chez moi d'une échelle précise de couleurs et de nuances — ce qui n'eût pas été un phénomène rare... Je dois vous dire aussi que les voix d'hommes et d'enfants n'agissaient nullement sur moi, même quand leur richesse mélodique et leur beauté de coloris était indéniable. Seules les voix des femmes n'ont pas cessé de me tenter jusqu'à présent, et les voix des jeunes filles, dans lesquelles le désir — plus ou moins distinct — est déjà éveillé... Seules, de telles voix me faisaient concevoir une couleur, fantomatique comme la nuance des rochers de corail au fond des eaux transparentes, ou celle d'une cime lointaine sur laquelle la lueur du soleil levant n'a pas encore tombé directement. A un autre, deux voix eussent paru tellement ressemblantes, qu'il n'eût jamais pu les discerner; mais pour moi, à travers la cour ou à travers la rue, l'une d'elles sonnait toujours orange, et l'autre jaune clair. Et d'autres voix encore, entre lesquelles personne n'aurait trouvé la moindre ressemblance, étaient identiques pour moi par l'impression chromatique qu'elles exerçaient, sauf un écart insignifiant dans la nuance, perceptible seulement, pour ainsi dire, sous un certain angle d'incidence. Comme je l'ai déjà dit aujourd'hui, je tenterais en vain de deviner à quel âge je me suis complètement rendu compte de cette faculté; mais je crois qu'elle fut pour moi la source de beaucoup de volupté...

» On ne peut pas dire que j'ai jamais préféré une voix d'un vert-mousse à une voix bleu-malachite, ou une voix carmin à un rouge-fané,... que j'ai succombé davantage et plus facilement à une couleur ou à une nuance. Si j'osais même admettre la possibilité d'une règle, je dirais que c'étaient les voix dont je pouvais désigner instantanément la coloration et celles qui me demeuraient mystérieuses le plus longtemps, qui réussissaient à me dominer le plus sûrement. Dans ma sphère auditive, autour de notre demeure, existait pour moi, dans mon adolescence, un monde merveilleusement coloré, où personne, hors moi, n'avait accès, qui était mon secret, ma propriété et que — peu à peu — je me sentais le désir d'exprimer d'une certaine façon, mais si prudente et si voilée cependant que mon secret ne pût être trahi et détruit. La cour de la maison et la rue, grises et ennuyeuses pour le reste du monde, étaient alors pour moi quelque chose d'aussi admirable que pour vous la vue des eaux limpides de la lagune. Comme dans la lagune les coraux, les poissons et les astres et même chaque caillou chatoient de couleurs merveilleuses, ainsi ce qui m'entourait pouvait charmer mon ouïe d'impressions colorées qui se croisaient et se complétaient mutuellement comme les sons des instruments dans l'orchestre. Mais la comparaison avec la lagune est bien imparfaite. Les reflets, sur la lagune, changent dès que vous inclinez la tête; les couleurs de mon monde étaient véritables, inchangeables et indépendantes des influences extérieures. Elles étaient aussi plus nombreuses que les couleurs de la vie quotidienne. Le spectre ne suffisait pas pour les embrasser. Un peu plus âgé, j'ai trouvé une idée qui exprimait assez bien cela. Le spectre n'est pas autre chose que le clavier d'un piano; mais la vraie richesse des tons n'est pas seulement entre les tons et les demi-tons qu'on peut tirer d'un piano, mais elle s'étend dans l'infini des deux côtés du clavier. On peut désigner d'une douzaine, de deux douzaines de mots les diverses nuances de violet et de rouge et de chaque autre couleur; mais les voix que j'entendais, avaient quelquefois des couleurs tout à fait différentes de celles que les gens peuvent imaginer... de celles que je pouvais moi-même trouver dans le monde réel. Sans doute, la comparaison avec le clavier a des points

faibles, mais je vous l'ai citée cependant, parce qu'une autre meilleure ne m'est jamais venue. Il va sans dire qu'il fallait trouver des noms pour ces couleurs qu'on ne peut pas décrire à un aveugle; et pour moi, tout le monde était aveugle. Moi seul étais voyant et heureux de voir. Mes noms pourraient, en tout cas, paraître très insensés. La couleur du nord, du sud, de l'est et de l'ouest; et à côté d'elles la couleur du zénith et du centre... Oui, grâce à ces six couleurs spéciales j'ai classé les voix pour lesquelles le clavier des sens habituels ne suffisait pas; et les autres couleurs étaient réparties entre elles. La couleur de l'or et de l'argent étaient à côté de celle du zénith; la rouge entre celle du zénith et celle du sud — pour vous donner un exemple; et le noir avec le blanc étaient voisins de la couleur du centre...

» Mais ce qui m'étonna bientôt, ce fut que les couleurs, par contre, n'évoquaient en moi que très rarement des voix, que ces couleurs eussent été vues par moi dans la nature ou dans des œuvres d'art. Dans la nature, par exemple!.. imaginons un parterre de roses pourpres, une branche de cytise surchargée de grappes de fleurs jaunes, un magnolia japonais couvert de fleurs violettes, une azalée orange clair, je marche au milieu de tout cela, je m'en délecte même, parce que j'aime les couleurs passionnément, jusqu'à les haïr quelquefois. Mais la substitution de voix? Aucune idée. Une heure après, je rentre passant au même endroit : le soleil s'incline vers l'horizon et tout d'un coup je prends conscience que le cytise chante d'une voix douce, tendrement rusée, tandis que les roses, les magnolias, et les azalées restent muets. Au lever du soleil ce serait peut-être la diaphane couleur de saumon orange de l'azalée qui me recevrait d'un cri haut, mais plein d'amour et de tentation, d'une telle tentation que tout ondoierait en moi... De même avec les gens, avec leurs habits. Le soleil ressemble à un parasol rouge qui, peut-être, représente le comble du mauvais goût... et le rouge résonne pour moi comme une voix humaine. Mais c'était autre chose avec les œuvres d'art. Cent tableaux, quelle que fût leur beauté, restèrent muets pour moi, mais au cent-unième, une couleur ou une autre chantait devant moi et toujours de la même voix. Je me suis aperçu que ces tableaux-là, sans excep-

tion, produisaient une impression profonde aussi sur les autres, bien qu'ils ne se rendissent pas compte de la vraie raison de leur admiration. C'est alors que j'ai commencé à comprendre qu'il existait sans doute entre les couleurs et les voix une certaine corrélation, sensible aussi pour ceux qui ne se rendent pas compte de la pauvreté de leur propre spectre et de l'insuffisance de leur propre vue et de leur ouïe. Plus tard, j'ai commencé à comprendre que la corrélation des deux conceptions doit inévitablement être compensée par une autre pour que l'équilibre soit conservé et que, *par conséquent, une certaine corrélation existe entre la voix et l'apparence des gens*, une corrélation à laquelle des milliers et des millions d'individus restent aveugles en principe, bien qu'ils se trouvent quelques fois, dans des cas exceptionnels, sous l'influence de cette action mystérieuse.

» J'avais alors déjà seize ou dix-sept ans, et j'étais assez prudent pour n'énoncer à personne un seul mot de ces aventures inouïes qui enrichissaient ma vie. Je ne prêtais l'oreille aux voix que pour recevoir le don de leurs couleurs et pour tisser avec les impressions du monde environnant une soie si superbe que personne, jusqu'à présent, n'en a voilé d'une pareille les fenêtres qui regardent sur l'ennui et le quotidien; en éprouvant les voix et leurs couleurs, j'ai commencé à construire la physionomie de ceux qui parlaient derrière le mur, derrière mon dos, dans le jardin voisin... Je sentais que, peu à peu, je m'emparais de la clef de leur âme, car, de même qu'il existait une corrélation entre les voix et la physionomie des gens, il était pareillement évident qu'une *corrélation devait exister entre leur physionomie et leur âme...* Tout cela, je crois, était certain, simple comme le jour,... de même que la physionomie construite par moi s'écartait par les points essentiels, de la physionomie si décevante, apparente à la vue... pour laquelle le spectre des couleurs est si misérablement pauvre. Par les points essentiels ai-je dit : je n'entends donc pas par là des bagatelles comme la couleur des yeux, ou la forme du nez; car des différences de cet ordre n'ont aucune importance quand il s'agit d'une correspondance entre la physionomie et l'âme, entre la voix et la physionomie, entre la couleur et la voix... Peu à peu, j'acquis la

certitude que *chaque être intelligent a deux physionomies* et que les idiots seulement n'en ont qu'une. Et plus riche est l'âme, plus diffère la physionomie vraie, dérobée à la simple vue, de la physionomie apparente et tellement trompeuse parce que manifeste, à laquelle nous nous habituons si machinalement que nous finissons par lui attribuer *nos propres mensonges et nos propres feintes*. Après quelque temps encore, il m'est devenu clair que, d'après la voix, je pouvais toujours mieux construire la vraie physionomie des gens et m'emparer ainsi de leur âme. Vous ne croirez pas quel maître je suis devenu dans cet art. *Il est des gens qui auraient voulu m'assassiner parce que leur âme apparaissait nue devant moi*, et ils en avaient honte. Il y en avait d'autres que j'aurais voulu tuer, moi, tellement ils me répugnaient. Immédiatement après les avoir entendus, sans les avoir jamais vus — d'après le vocabulaire des conceptions courantes — beaucoup de gens me paraissaient tellement antipathiques que je n'éprouvais aucune envie de vérifier ma construction de leur vraie forme, au moins par un seul regard sur leur physionomie apparente. Et pourtant cela aussi me donnait beaucoup de plaisir d'approcher de la réalité fictive, au contact de laquelle, comme par une réaction chimique, se cristallisait définitivement la physionomie que j'avais calculée et ressentie d'après une voix qui m'était connue depuis des mois déjà, ou depuis la veille, ou depuis une heure... Oh! monsieur!... c'étaient quelquefois des aventures inoubliables, pleines tantôt de charme, tantôt d'horreur...

» Cependant il n'y avait pas le moindre soupçon de fantaisie dans tout cela, comme, peut-être, vous pourriez le supposer. Rien d'arbitraire... oh, non! La voix qui, une fois avait trahi sa couleur, ne pouvait plus me tromper et feindre une autre teinte, même pas une autre nuance, une tonalité différente; de même une physionomie une fois construite et cristallisée par le contact avec la réalité ne pouvait être oubliée, modifiée, remplacée par une autre. Elle était invariable, elle contenait la substance de l'un ou de l'autre homme... *d'une femme généralement*... Oh! peut-être cette dernière précision vous étonne-t-elle. J'ai dit au commencement de mon récit que ce n'étaient que les voix des femmes qui

m'impressionnaient chromatiquement. Mais c'est de la construction de la physionomie d'après la voix, dont je parle à présent; il ne s'agissait pas là exclusivement de voix féminines, mais aussi de voix masculines — mais je ne l'ai osé que beaucoup plus tard seulement. Je n'eus jamais la même certitude qu'avec les voix féminines. Comme si une proposition manquait au syllogisme, il fallait chaque fois sauter un abîme et qui sait... après tout, si je n'ai pas commis d'erreur quand même en ce qui concerne les voix masculines? Au contraire, quand il s'agissait de voix et de physionomies féminines, aucune petite faute ne m'a finalement été possible, s'il est vrai qu'il me soit arrivé d'en commettre au début. Et les gens dont l'âme et la substance m'ont été révélées une fois, modifiaient peu à peu — *pour ma vue au moins* — aussi leur physionomie extérieure, apparente, dès que je les fréquentais plus régulièrement. Le vrai visage se dégageait, toujours plus distinct, de leurs traits, comme si le masque craquait et pelait par endroits. Je me rappelle bien le moment terrible où, dans le crépuscule, mon ancien ami m'apparut avec un visage effrayant semblable à celui que j'avais construit d'après sa voix, quoique persuadé, que dans son cas au moins, je m'étais grossièrement trompé dans mes suppositions. Je n'oublierai jamais non plus, comment un jour, m'étant réveillé, à l'aube, auprès de ma maîtresse, j'ai vu avec ébahissement que sa forme apparente disparaissait sous mon regard fixe et que de ses traits émergeait la physionomie qui m'avait si bien effaré pendant le temps où je ne connaissais que sa voix... Ceci se passait encore en France... Ici à Tahiti, pendant mon premier séjour, il n'en fut pas autrement avec Tehura. Vous vous rappelez peut-être, dans ma *Noa Noa*, ce moment, où, rentré la nuit de Papeete dans ma cabane de Mataiea, j'ai aperçu son visage changé et des yeux où coulait la terreur. *Je ne me laissai pas aller à une querelle*, et cette nuit était douce, ai-je écrit alors à la fin de l'épisode. J'ai écrit cette phrase en feignant de croire qu'elle était jalouse — vain sentiment qui n'a rien de tahitien. En réalité je ne me laissai pas troubler par la manifestation subite de cette physionomie que j'avais construite depuis longtemps d'après la voix, mais dans laquelle, peut-être sous l'influence de l'effroi, certaines parties dont j'avais

trop peu fait de cas jusqu'alors, étaient devenues trop visibles... Oui, voilà comment il en était avec Tehura!... Les gens, à Papeete, qui la voient de temps en temps et qui, par curiosité, ont lu mon livre, peuvent hausser les épaules devant la Tehura de la description comme ils les haussent de même devant mes tableaux. Ils ne comprendront jamais qu'ils ne peuvent voir la vraie physionomie de Tehura;... ils ne sauraient jamais admettre *que mes toiles peuvent donner un témoignage accablant de l'erreur de leurs yeux*;... et ce qui est encore plus problable, ils ne pourront jamais comprendre mes couleurs, mes formes, ma perspective, ma conception...

» C'est sur tout cela que se referme le cercle logique de mon secret. Permettez-moi de vous le répéter et en même temps de compléter ce que je vous ai déjà dit tout à l'heure: la voix correspond à la couleur, la physionomie à la voix, l'âme à la physionomie... et réciproquement. Et l'audace de Prométhée est dans tout cela, seulement il faut compter à la fin avec le sort de Prométhée : être enchaîné au-dessus d'un abîme et se laisser dévorer les entrailles par l'aigle du doute... Mais qu'importe? Est-ce que ce n'est pas à la fin le sort de tous les artistes sincères? Et ne m'en rendais-je pas compte, que j'avançais le pied sur des routes vierges et dangereuses au moment où j'ai commencé à styliser mon monde et mes couleurs pour qu'elles répondissent *à ma réalité*, dans laquelle je pressentais une vérité plus profonde? Oh! je ne me plains de rien... Même pas de *cette voix* dont j'eus faim et dont j'eus soif pendant de longues années... Parce que c'est elle qui m'a mené durant toute ma vie, comme l'étoile de Bethléem! C'est elle aussi qui m'a mené à Tahiti, qui m'a chassé de Tahiti, m'a apporté la tentation d'y revenir et qui m'emmènera maintenant de nouveau de Tahiti n'importe où... Peut-être à Rapa-Nui, à l'Ile de Pâques, où, sur les monts tristes gisent renversées les statues géantes des dieux morts... Peut-être sur les atolls de Paumotou... peut-être aux Marquises, où l'on peut espérer trouver des types d'hommes dont la forme apparente aurait avec leur âme une analogie et ouvrir peut-être la porte à une vérité encore plus profonde, encore plus mystérieuse... Non! je ne me plains pas, *même de cette voix*...

» Et pourtant rien ne m'a autant tourmenté dans ma vie que *Cette Voix*, et rien ne m'a donné tant de volupté. Quand cette voix a-t-elle paru, où, pourquoi et comment? Vous me demanderiez cela en vain. Je crois que ce n'était pas longtemps avant la puberté que son germe se forma quelque part, *hors de la portée de mes sens... et malgré cela en eux...* Mais sur les faits qui suivirent, j'ai gardé des souvenirs très exacts. Un jour, vers minuit, alors que je m'agitais dans l'inquiétude sur mon lit, *le terrible et voluptueux* est survenu. J'ai entendu *la Voix* dont je ne pouvais désigner la couleur... qui plus tard non plus n'est jamais entrée dans aucune de mes six catégories. J'ai entendu *la Voix*, et, m'évanouissant de volupté et tremblant de honte en même temps, j'ai tendu mon corps comme à la torture... et depuis cette nuit-là, j'eus peur de cette voix et je la convoitai en même temps. Parce que sa couleur était, même pour moi, une illusion fugitive : elle était indéniable et distincte, mais aussitôt qu'elle cessa de résonner, elle me fuit et devint désespérément inimaginable, si inimaginable que quelquefois la crainte s'empara de moi de la voir m'échapper peut-être pour toujours... Il me semblait que je serais contraint de me tuer si cette couleur devenait une illusion et une beauté sans retour...

» C'est la seule voix que nul autre n'a jamais entendue; les autres provenaient du monde réel. Je me rendais bien compte de cette différence, précisément parce que sa première résonance était liée au souvenir du commencement d'une nouvelle époque de ma vie. Et, malgré tout, je ne sus me retenir de tenter de petits essais pour me persuader sans cesse de nouveau que personne autre n'entendait cette voix étrange. Une règle fixe n'existait pas pour ses retours, elle pouvait résonner n'importe quand, dans le jour et dans la nuit, dans un silence absolu et dans la cohue d'autres voix, alors que j'étais seul ou dans une nombreuse société. Et elle résonnait pour moi toujours de la même couleur, d'une couleur splendide et cruelle, enivrante et vénéneuse, désirée et redoutée. Une année après l'autre, il se formait, par tous mes sens, un monde nouveau, distinct, sous l'influence de cette voix,... un monde sur un autre plan, pour ainsi dire,... un monde dans lequel j'étais heureux pour un

moment, pendant que la voix se faisait entendre, mais duquel je me trouvais immédiatement chassé sans un seul souvenir, aussitôt que sa couleur s'évaporait de mon horizon. J'essayais de construire la forme de celle qui, par cette voix, me caressait et me troublait, me réveillait et m'endormait... je l'essayais pendant le court moment où la voix arrivait jusqu'à moi...

» Tout doucement je me suis habitué aux visites de *cette Voix* et au cours des années, je me suis créé une existence double qui dérangeait très peu le reste de ma vie et n'était liée avec elle que par mes impressions chromatiques de certaines perceptions auditives et par mon art. Mais, malgré tout, cette voix mystérieuse a gardé sa puissance sur moi et m'a poussé enfin à ce voyage en Polynésie, dans la Tahiti lointaine et voilée de charme. Il me semblait que Tahiti pourrait, par sa physionomie apparente, déterminer la cristallisation de la vraie physionomie et de l'âme vraie de *la femme* que j'essayais de construire d'après le résultat de mes aventures psychologiques... Il me semblait que je trouverais à Tahiti... moi-même... Oui, monsieur, c'est l'explication de moi-même et de mon art,... une explication que je n'ai jamais donnée à personne, et sans laquelle jamais personne ne me comprendra... Je parle une langue étrangère comme artiste, comme peintre, et, si j'ai tenté une foi de parler français, de parler la langue des blancs, en écrivant *Noa Noa*, c'est peut-être, que je voulais masquer beaucoup plus que révéler. Mon ami... *Noa Noa* ressemble aux sentiers des indigènes qui se perdent dans la jungle et dans les forêts vierges et qui, pourtant, peuvent mener au cœur mystérieux de l'île, pourvu *que nous nous connaissions en eux.* Dans un certain sens, ce livre est aussi une tentative pour *oublier.* Non seulement Tahiti, mais surtout *cette Voix...* J'ai échoué... Cela n'a aucune importance. Nous échouons toujours et en tout... Mais Gauguin l'écrivain a réussi au moins à dissimuler totalement Gauguin le peintre,... j'ai réussi à cacher la clef qui permettrait de comprendre en quoi j'ai échoué comme peintre... Je restai une énigme pour tous;... vous seul me comprendrez un peu, *si vous croyez tout ce que je vous dis ici* et tout ce que je vous dirai encore....

» Et pourquoi ne croiriez-vous pas? Vous voyez, la vérité

est tellement importante pour moi, que je vous montrerai même ce qu'il y a d'artificiel dans *Noa Noa*. Vous rappelez-vous l'épisode de mon expédition, avec Jotefa, dans le centre de l'île? Nous marchions nus tous les deux, ceinturés de *pareu*, avec ces petites haches dans les mains,... ces petites haches sans lesquelles aucun Tahitien ne se lance dans le pays intérieur, inhabité et presque inaccessible... De temps en temps nous passions à gué la petite rivière Vaihiria qui se jette à Mateiea et quitte là-haut les eaux froides du lac mystérieux... « Mon compagnon me précédait dans l'élasticité animale de ses formes délicieuses, androgynes »... Oui, c'est à peu près ainsi que je l'ai décrit,... je me rappelle bien ces mots, parce que je les choisissais depuis longtemps, longtemps... Je me rappelle aussi que j'accentuais le silence au travers duquel nous menait le sentier, qui se noyait par moments dans une verdure exubérante... *Et de cette verdure émergeait le balancement séduisant de ses hanches*... j'ai rayé ces mots et tout le passage qui suivait, et j'ai écrit à la place une quantité de phrases sur le quelque chose de viril qu'il y a chez les femmes à Tahiti et le quelque chose de féminin chez les hommes... Faites aussi attention à la remarque qui est rattachée un peu maladroitement à ces réflexions très sages et très sobres. « Pourquoi dans le vieil érudit cette impression terrible se fit-elle jour avec le charme d'une chose nouvelle, inconnue? La fièvre battait à mes tempes, et mes genoux fléchissaient ». Mais après, nous sommes entrés dans une rivière froide, Jotefa cria quelque chose, et, les forces obscures qui tissaient déjà une mauvaise pensée autour de moi, furent paralysées... J'ai même écrit des choses très morales à la fin de cet épisode, comme s'il s'était agi surtout d'obtenir pour M. Gauguin un certificat de bonne vie, pour le cas où on voudrait le proposer comme candidat aux Quarante Immortels à cause de sa *Noa Noa*....

» C'était, en réalité, une tout autre affaire... Ce n'était pas la première fois que M. Gauguin s'apercevait des formes androgynes de son ami indigène...; s'il ne s'en était rendu compte longtemps auparavant, il eût été un mauvais peintre. Mais l'aspect androgyne d'un corps, n'est pas enfin, une rareté sur ces îles, et M. Gauguin ne s'en serait jamais étonné

si, un jour, il ne s'était rendu compte, avec effroi *que la voix de Jotefa avait une couleur prononcée.* C'était une voix jaune, monsieur,... d'un beau jaune, plus foncé que les couleurs des hibiscus chinois,... une voix merveilleusement flexible qui, comme un lasso, s'enroulait autour de ma gorge et la serrait si fort que parfois je perdais haleine. Je vivais alors tout seul dans ma cabane,... je n'avais pas ma *vahine*, et j'ai veillé pendant quelques nuits, les yeux ouverts comme sous l'empire de la fièvre... Parce que le visage que j'avais construit de cette voix... était *féminin.* Et il était séduisant. Les liens qui l'unissaient à la physionomie de Jotefa n'ont rien changé au fait que la première voix chromatique d'homme que j'eusse entendue dans ma vie *appartenait à une femme.* Une passion obscure m'empoisonnait. J'ai défié Jotefa d'aller dans la montagne... Nous sommes partis... Mais l'aventure a fini comme je l'ai écrit...

» Un autre épisode lui succède dans mon petit livre : l'ascension de l'Aorai, que je feins de croire la plus haute cime de l'île, alors que je sais, aussi bien que vous et que n'importe qui, que le plus haut sommet de l'île est le mont Orofena. Parce que, à ce moment, j'ai *gravi le sommet de ma vie,* pendant que dans le livre je gravis seulement... l'Aorai. La signification symbolique de cette mystification tout à fait innocente peut vous paraître maladroite ou même obscure. Cela n'a, d'ailleurs, aucune importance; le fait essentiel c'est que je n'ai pas vu alors une jeune fille nue, se baignant au centre de l'île, comme je l'ai dit dans mon conte, mais que j'ai trouvé là l'âme nue de la Femme et que je l'ai goûtée pour la première et pour la dernière fois de ma vie. J'ai trouvé là celle à qui j'appartenais depuis le premier moment de ma puberté, que je n'ai jamais cessé d'aimer et qui... je le sens trop... sera toute ma destinée... J'ai trouvé sur Tahiti *Cette Voix...*

» Une grande souffrance précéda mon grand bonheur. J'ai été chassé de Papeete non tellement par le dégoût de tout ce qui me rappelait l'Europe, mais par une circonstance qui m'emplissait d'une inquiétude accrue chaque jour et atteignait au désespoir et à l'effroi. *Cette Voix* m'accompagna jusqu'à Tahiti, mais aussitôt que je me suis trouvé à

Papeete, elle cessa de se faire entendre... Au commencement, cela ne me faisait même pas peur. Je marchais sur les bords de la lagune parmi les jardins et les plantations de cocotiers, je recherchais les cabanes d'indigènes, de temps en temps je m'éloignais vers le centre sauvage de l'île,... mais cette voix n'était nulle part, ni dans la nature, ni parmi les gens bruns, ni parmi les blancs. J'ai beaucoup souffert alors avant d'avoir quitté Papeete et cherché un asile dans le district de Mataiea, mais cette fois non plus je n'ai pas trouvé la paix... C'est pour cela que je n'ai pu souffrir près de moi la métisse qui m'accompagnait à Mataiea, parce qu'il me semblait que sa voix chassait celle que je désirais chaque jour plus passionnément... C'est pour cela aussi, que j'ai hésité, au commencement, à prendre une vahiné indigène, bien que ce fût le seul moyen de pénétrer plus vite l'âme de l'île et de son peuple... Je n'avais qu'une seule idée, qu'un seul désir : entendre de nouveau *Cette Voix* qui, pendant des années, m'avait valu des moments où j'oubliais tout : l'ambition et la déception, le monde et moi-même... Mais des jours passèrent sans m'apporter la réalisation de mon désir...

» De tout cela mon livre ne dit rien... Il se borne à la description de ma cabane tahitienne, fleurie d'hibiscus, couverte de feuilles sèches de pandanes, à l'esquisse de quelques états d'âme, à la peinture de quelques épisodes.. J'habitais près de la mer, ayant devant mes yeux l'île Moorea, ce groupement fantastique de montagnes aux formes incroyables? *Noa Noa* ne dit rien de ce que j'ai souffert dans l'attente vaine de cette voix. Et pourtant, si, quand même. Souvenons-nous un peu... J'ai essayé de peindre... Oh! d'ailleurs j'ai laissé échapper quelques mots là-dessus. « La contrée m'éblouissait et m'aveuglait de ses couleurs violentes, aiguës. J'étais toujours plein d'incertitude et *j'ai cherché, cherché.* » Oui, cela doit être à peu près ce que j'ai écrit. « C'était pourtant si simple : peindre comme je voyais, poser sans grands embarras le rouge à côté du bleu! Dans les ruisseaux sur le bord de la mer les formes dorées m'enchantaient : *pourquoi ai-je hésité* à verser sur ma toile toute cette joie ensoleillée? Oh! c'est justement là mon secret que je vous dévoile en ce moment. Pourquoi ai-je hésité? Parce que j'étais para-

lysé... Je chancelais comme quelqu'un qui s'est égaré dans la forêt, la nuit. J'étais celui qui a laissé tomber ses rames dans la mer...

» Je me rappelle que mes voisins accroupis, demi-nus devant leurs maisons, me lançaient aimablement leurs saluts : *Ja-ora-na-o-e*, en ajoutant, suivant la coutume tahitienne : *Haere mai ta maa*! *Viens manger*! Je ne savais pas encore que, suivant l'étiquette, je devais répondre : *E iaha maruru! Oh non, je suis content!* Ils se moquaient de moi. Le héros de *Noa Noa* ne s'en vanta jamais... j'en suis sûr. Je n'ai pas oublié non plus que j'ai cru voir une moquerie là où elle n'était pas. C'était le premier jour. Je passais devant une cabane construite en troncs de bambou, devant laquelle les indigènes, qui venaient de finir leur repas, se trouvaient assis en demi-cercle. L'un d'eux, un géant trapu avec un visage bonhomme, lorsque je répondis en secouant la tête à ses signes hospitaliers, s'étendit et se tapant bruyamment sur l'estomac, prononça une phrase où je crus deviner une moquerie. En réalité ces mots étaient : *Ae, na i roa to u opu! Oh, mon estomac est plein comme il faut!* une formule courante de Tahitiens après un repas satisfaisant...

» Mais pourquoi vous dire tout cela? Est-ce que cette nuit tropicale ne rend pas vaines toutes confidences?

» J'étais plus que triste alors; j'étais malheureux comme jamais je ne l'avais été de ma vie. Que valaient pour moi tous les biens puisque je ne pouvais obtenir le salut de mon âme? Que me faisaient les voisins souriants, les corps gracieux et dorés des jeunes filles et des femmes, les jeux fougueux de couleurs de l'île Moorea, les chants des indigènes, la jungle, que je pouvais visiter à tout instant? En m'asseyant, une cigarette aux lèvres, sur les sables du rivage, je pensais à celle que j'aimais, mais dont je ne pouvais me représenter ni la voix, ni le visage. En me couchant pour dormir, dans ma solitude, je pensais à elle et je tendais l'oreille, toujours dans l'espoir qu'enfin, dans le silence nocturne, cette voix unique résonnerait, qui tant de fois m'avait donné à goûter à des voluptés écrasantes et déchirantes... Je suis allé jusqu'à m'imposer l'abstinence sensuelle complète, en supposant, fou que j'étais, que j'attirerais

cette Voix « physiologiquement »... Mais mes nuits restèrent glaciales : elles pesèrent sur moi comme une couverture froide, mouillée... Dans mon désespoir, je me suis accroché, révolté, et vindicatif, à la voix de Jotefa, ne sachant plus comment tuer en moi ce désir persistant et sans espoir...

» Un matin, je me levai de bonne heure, quoique encore accablé par la fatigue d'un long voyage dans la montagne, à travers la forêt profonde et les jungles. Ma nuit n'avait pas été troublée, mon sommeil avait été rafraîchissant. Je sortis de ma cabane pour me détendre les muscles et pour faire bouillir le café sur les pierres, dans ma petite cuisine, ouverte de trois côtés. On ne peut pas dire que j'avais de la joie, mais j'étais — comment dirais-je? — réglé, pesé, étrangement tranquillisé. Je me suis arrêté au milieu du petit espace foulé sur lequel, cependant, çà et là, diverses plantes commençaient à germer. Trois crabes terrestres, plus matineux que moi, s'enfuirent dans un mouvement grotesque, latéral. « Tourlouro, tourlourou... pourquoi fuyez-vous devant moi? » m'écriai-je, et les monstres violet brun, rêches comme des crapauds, dégoûtants, s'arrêtèrent en hésitant, m'observant et attendant encore un mouvement de moi pour se glisser à temps dans leurs trous. Les *omao* tachetés de brun et de jaune crièrent dans la forêt d'un manguier proche, volèrent d'une branche à l'autre et puis disparurent complètement. « Mes grives, mes grives... pourquoi vous envolez-vous devant moi? » J'aperçus alors un petit lézard de l'espèce commune, dont le petit corps transparent semblait être taillé dans du silex et brillait de taches indistinctes, jaunâtres. « *Mootaifare, mootaifare*... lézard pleurant dans la maison..., est-ce que tu t'enfuiras aussi, toi? » dis-je et je tendis la main vers lui qui se trouvait posé à l'extrémité d'une poutre en bois, qui dépassait le mur de la maisonnette, à côté de la porte. Mais le lézard me regardait fixement de ses yeux luisants et supporta la caresse de mon doigt, sous lequel son petit corps fléchit doucement, se pressant contre le bois pour que ses petits pieds s'accrochassent, un peu plus crispés, sur la poutre vermoulue. « Le lézard pleurant dans la maison — je répétais avec prédilection son nom en tahitien — est-ce que tu

vas faire claquer ta langue pour appeler le vent... ou bien sont-ce là des racontars et ne possèdes-tu pas cette vertu? » Et tout d'un coup, le doigt encore posé sur le lézard, qui, apprivoisé, clignait ses petits yeux, comme s'il succombait à une hypnose, j'ai eu une autre idée : « Et saurais-tu faire venir *Cette Voix, mootaifare*? » Je murmurai ces paroles avec langueur, mais néanmoins déjà avec une certaine résignation... Je me souviens que, laissant mon doigt posé sur le lézard, j'ai regardé autour de moi d'un regard de soupirant. A quelque distance, parmi les troncs gris argenté et doucement brunâtres des cocotiers, je voyais, près de la cabane la plus proche, la vie se réveiller paresseusement. Une vieille sortit, nue jusqu'à la ceinture, et comme elle se penchait vers la terre comme pour la fouiller, son corps tendu faisait songer à un insecte étrange, géant, à six jambes, avec une tête chauve, un insecte qui ressemblait à un être humain et cependant était très éloigné de toute humanité. Après la vieille apparut un jeune homme, tout nu et beau comme le Dieu Pan — qui, peut-être, trouva dans ces îles son dernier refuge devant le mensonge chrétien... Il bâillait et l'on entendait les paroles crissantes qu'il échangeait avec plusieurs personnes, qui se roulaient probablement sur les nattes à l'intérieur de la maisonnette. « Est-ce que tu en serais capable? *mootaifare*? » répétai-je pour moi très bas et je laissai retomber mon bras...

» J'eus un sursaut quand, un tout petit peu plus tard, le lézard émit son cri claquant et court. Aussitôt je cessai de respirer, des larmes se pressèrent dans mes yeux et un étonnement immense pénétra tous mes sens qui comprenaient qu'ils ne s'étaient pas trompés, et cependant ne pouvaient pas croire qu'ils ne s'étaient pas trompés.

» J'avais entendu... *cette Voix*, je l'avais entendue pour la première fois après de longs mois. Elle n'avait nullement changé; elle vibrait de la même couleur, comme auparavant. Son charme n'avait pas du tout changé, et le visage de celle que j'ai plus aimée que n'importe quelle femme réelle émergea de nouveau devant ma vue spirituelle. Non seulement je vis son visage, mais j'eus aussi la vision séduisante de son corps surgi parmi les cocotiers. La volupté m'avait envahi

comme une lave brûlante. Mais cette volupté terrible était atténuée par la peur douloureuse que la voix cessât trop vite de retentir, que sa couleur splendide, inimaginable et indicible s'effaçât de nouveau de mon monde, que le corps gracieux de ma maîtresse, que je n'avais jamais vu aussi clairement, se fondît en vapeur tel un fantôme. Je clignai des yeux, je chancelai et je m'écroulai à terre.

» Et alors je fus plus stupéfait encore. La voix ne cessa pas de résonner comme elle faisait à l'ordinaire. Il n'y eut pas la transition habituelle de la volupté infinie à la tristesse sans fond; je ne me précipitai pas soudainement d'une hauteur dans l'abîme, comme autrefois, lorsque la voix m'avait tenté pendant quelques instants seulement. Mon cœur battait irrégulièrement, un grand apaisement se fit en moi. *Mais la voix ne se tut pas,...* elle continuait de se faire entendre... plus près maintenant... quelque part derrière la roche au manguier, derrière la touffe de bambous, derrière le groupe des *burai* en fleurs....

» Je me redressai, appuyé contre les poutres de la porte, et tremblant de tout mon corps : *Cette voix était réelle.*

» Est-ce que je délirais? Étais-je devenu dément? Je me pinçai et je ressentis une douleur. Et instinctivement je tendis l'oreille.

» Cette voix féminime chantait une chanson tahitienne que je connaissais depuis longtemps :

» *E maruru avo!.. Oh! que je suis contente!*

Mon épuisement disparut comme par miracle. L'impossible était arrivé, la voix s'était matérialisée;... *la femme que, dans ma vie, j'avais aimée la première, et que je n'ai jamais cessé d'aimer, existait réellement.* C'était fou. C'était incroyable... Mais c'était comme cela.

» *Oh! que je suis contente!*

» Et moi aussi, j'étais heureux et content. Et je redevenais fort tout d'un coup. J'avais trouvé la plus belle voix du monde. La voix unique qui, jusqu'à ce moment, était un fantôme dans la symphonie chromatique des voix féminines réelles. Comment cela avait-il pu arriver? Peut-être la chanteuse était-elle plus jeune que *Cette Voix* que j'avais extraite moi-même de mes sens, de la substance la plus intime de mon

être... et qui, créée par mes sens, avait erré si longtemps sur la terre, jusqu'à ce qu'elle s'incorporât ici, à Tahiti? Les idées et leur représentation sont-elles plus vivantes que nous ne le croyons? Est-ce que quelques-uns d'entre nous seraient des Dieux donnant la vie à des milliers d'idées et d'incarnations? Est-ce que la divinité ne serait pas le privilège des grands et vrais artistes?

» La dernière cadence de cette belle chanson, qui jamais n'avait été chantée d'une plus belle voix, pénétrait en moi :

» *E maruru avo...*

» Cette fois, la voix devint souple et les sons se prolongèrent dans une nostalgie infinie de bonheur. Et les idées passèrent dans ma tête dans une fuite éperdue. Il me serait possible de courir après *la Voix* et de toucher la physionomie de celle qui chantait, mais dont personne n'avait sûrement encore vu le visage dans sa forme cachée... Il me serait possible de résoudre le plus grand mystère de ma vie, de voler sur l'Olympe le feu grâce auquel je raviverais l'art nouveau... Oh! j'avais marché à tâtons, jusqu'à présent;... je ne l'avais jamais mieux senti qu'à ce moment;... j'avais marché à tâtons, mais maintenant, j'allais voir clair comme par miracle... Le mystère de la plus belle couleur me serait dévoilé. Je trouverais une couleur qui accorderait à une autre clef toutes les autres couleurs. Je trouverais le secret d'une harmonie accessible à tous, je saurais évoquer cette voix et sa couleur splendide, salutaire, élémentaire... Il suffisait seulement de courir après la *Voix*.

» La chanson cessa.

» Mais moi, je restais comme enchaîné à la porte de la cabane. Bien que la voix se fût tue, pour la première fois de ma vie son image et la qualité de sa couleur et le souvenir du visage et la mémoire du corps... *ne me quittèrent point.*

» Mon cœur battait à coups redoublés, le sang montait à mon visage, j'oubliai tous mes desseins. Je me retournai, entrai dans la cabane, m'assis sur une natte et me mis à sculpter un morceau de bois parfumé que j'avais rapporté la veille de la montagne. Je travaillai fiévreusement toute la matinée. Midi avait passé quand j'eus complètement terminé mon œuvre... deux corps, serrés

l'un contre l'autre... Mais une demi-heure après, je naviguais dans une pirogue sur la lagune et quand je fus certain que personne ne pouvait m'apercevoir, je jetai dans la mer ma sculpture, liée d'une corde à laquelle une pierre était attachée... Et je suis rentré à la maison plus malheureux que je n'avais jamais été dans ma vie, et persuadé, qu'une illusion aussi forte de *Cette Voix* ne pouvait signifier autre chose que la fin définitive de ses visites... Je sentais que la mémoire avait tué *Cette Voix*. Je pouvais me la représenter : elle ne reviendrait plus...

» Le même soir, cependant, j'entendis de nouveau *la Voix*. Je flânais près des broussailles, qui bordent le courant de la rivière Vaihiria et je compris qu'il ne s'agissait pas d'une illusion;... que toutes les idées audacieuses et qui m'avaient si souvent désespéré, étaient réalisables... Mais, bien que je ne fusse éloigné de la chanteuse que de quelque cinquante mètres, tout au plus de cent, lorsqu'elle se tut je rentrai à la maison, exténué, comme quelqu'un qui a trop aimé...

» Même dans la nuit je n'avais pas assez de hardiesse pour vouloir me trouver en face de cette inconnue...

» Et ainsi commencèrent les plus belles semaines de ma vie... ma nouvelle lune de miel avec la voix, réelle cette fois,... et cependant pas plus réelle pour cela... Des semaines étranges où il me sembla que toute mon existence se trouvait transposée dans une autre tonalité,... où chacune de mes idées fut imprégnée de cette couleur qui, auparavant, fuyait ma mémoire. J'évitais de questionner sur celle qui, si souvent, approchait en chantant de la route qui traverse Mataiea près de la lagune. Je craignais une déception. J'attendais que la Voix vînt me prendre plus complètement encore de son plein gré. Je savais que cela viendrait. Je n'étais pas même impatient de voir tomber la dernière apparence de l'illusion et mon amour devint pareil à celles que des milliers et des centaines de milliers d'êtres vivent tous les jours... Pendant ces semaines-là, j'ai songé davantage à mon art qu'à ma vie, qui n'était qu'un prétexte d'art, et, chaque jour, *Cette Voix* revenait à portée de mon ouïe, ou bien j'allais la chercher, toujours assez discrètement pour

ne pas accélérer ce qui m'attendait — et ce qui pouvait aussi bien être la plus grande tragédie de ma vie que sa plus grande victoire.

» Et chaque jour la plus grande œuvre de mon art s'élevait,... une œuvre, à laquelle je me suis tant donné que parfois moi-même j'étais interdit de ce qu'elle révélait. Ce n'était qu'une femme nue couchée sur les sables du rivage et ivre d'une volupté que tout criait dans son visage transfiguré par l'amour : ses yeux mi-clos, ses lèvres béantes, ses narines palpitantes, ses bras étendus comme crucifiés, tout son corps ondoyant de passion... Derrière elle s'étendait la lagune, changeante, bleue et verte, et brasillant sous le souffle de l'alizé. Et vous auriez pu sentir la couleur de ce vent, une couleur innommable, dont la sensation prenait son origine en vous par l'harmonie de mon coloris... une harmonie étrange qui, à première vue, agissait sur vous comme inharmoniquement. Vous eussiez pu penser que cette femme était aimée par le vent... ou plutôt par sa propre conception...

» Mais pourquoi dois-je vous décrire par des mots une œuvre qui parlait par les couleurs et les formes? Jamais vous ne pourrez comprendre ce que je voulais exprimer par ce tableau; et plus je vous expliquerais, plus je m'accuserais d'une erreur tragique... Simplement, je peignais ma maîtresse et j'exprimais par elle plus que personne n'avait jamais tâché d'exprimer avec son pinceau...

» Un jour Jotefa me trouva devant la toile.

— » Quelle femme bizarre et hideuse! — s'écria-t-il. — On dirait qu'elle est atteinte de la lèpre...

» Et j'étais content.

» — Viens, Jotefa, — dis-je, en le prenant par la main, — et ouvre les yeux! Et je l'ai mené plus loin.

» Il s'écria étonné :

» — Les taches ont disparu... *Hohena tane*... et la femme... oh! qu'elle est belle! — Il me prit par l'épaule. — N'est-ce pas un mauvais sortilège? — bégaya-t-il et chaque trait de son visage tremblait, ses yeux brillaient.

» Tout à coup, il se retourna, et, sans attendre ma réponse, il partit sans un mot d'adieu.

» Je suis resté seul avec mon triomphe. Ce demi-sauvage

de Jotefa, lui aussi, avait ressenti *ma couleur*, il avait cédé à la beauté qui, à première vue, l'avait repoussé, il avait tremblé sous l'impression de ce cri passionné de l'ultra-substance humaine, de la destinée humaine... Et j'ai terminé mon tableau le même après-midi dans un élan subit d'énergie créatrice. Je ne me rendais même pas compte que j'avais fini, quand *Cette Voix* retentit au loin; je m'écartai pour la mieux entendre et je m'aperçus que chaque touche nouvelle de mon pinceau ou de mon ongle n'aurait pu que détruire l'œuvre que j'avais créée.

» *Elle a l'air d'être atteinte de la lèpre*, fis-je en répétant les paroles de Jotefa. Mais tu fais cinq pas de côté, et voilà : *Comme elle est belle!*

» Et, sentant les vagues chaudes de la passion m'inonder, les bras nus de la volupté se nouer sur moi en me caressant, j'écoutais la couleur de *Cette Voix* et je la voyais en même temps devant moi, sur mon propre tableau...

» Je vis tout à coup que la toile n'était pas encore finie. Dans le visage de la femme nue, il restait encore quelque chose de fantômatique... J'étais comme quelqu'un qu'on a subitement et brutalement arraché des bras de la femme amoureuse.

» Je me détournai du tableau et j'allai chercher *la Voix*. Il était clair pour moi que le moment était venu où il ne me restait rien d'autre à faire qu'à rejoindre la chanteuse... A chaque pas, j'approchais de la troisième période de mon amour fou, la troisième période qui pouvait être le plus haut sommet, mais aussi l'abîme le plus profond. Mais j'étais déjà entraîné vers l'inévitable. D'ailleurs mon tableau était fini... Peut-être n'avais-je rêvé qu'un moment... La couleur de *la Voix* était pourtant fixée pour toujours. L'indigène aussi s'en était aperçu. *Comme elle est belle*! avait-il dit de la femme nue; et après, il avait demandé, effrayé : *Mais n'est-ce pas un mauvais sortilège*?

» Je parvins à la route. *La Voix* cependant ne m'était pas plus proche. Il me fut bientôt évident, que la chanteuse s'éloignait de moi, mais précisément dans la direction que j'avais choisie. Je la suivis doucement, tout doucement...

» Dans le feuillage des buissons et des arbres, dans les

couronnes de palmiers, et par terre, les reflets orange du soleil couchant étaient éparpillés; tout près, des taches luisantes se levaient en hâte des ombres profondes et épaisses. Cette petite fenêtre dans la végétation fougueuse s'ouvrait sur un incendie de couleurs,... une autre ne découvrait pas autre chose qu'une obscurité terne, dans laquelle le vert même se trouvait étouffé. Je dépassai de beaucoup la dernière cabane, et au delà de la plantation je m'enfonçai dans les broussailles par un sentier qui zigzaguait le long du petit ruisseau. Et *la Voix* me menait toujours, *la Voix* chantante...

» Une idée me vint soudainement : *Je délire*, peut-être. La Voix n'existe pas. Rien que l'illusion. Mon idée. Mes sens corrompus. Comme elle le fut pendant de longues années, *Cette Voix* n'est encore qu'une illusion. Ou bien nous autres hommes nous ne sommes qu'une illusion, et *la Voix* est la seule réalité... Oui, il n'y a pas de doute, je suis fou...

» Et je m'étonnais : pourquoi n'ai-je pas questionné Jotefa sur celle qui chante si bien? Pourquoi ne me suis-je pas assuré que d'autres entendaient aussi la *Voix*?

» Il n'y avait rien à répondre aux questions que j'aurais voulu poser, mais *la Voix* ne se taisait pas. Ce qui, en somme, était aussi une réponse.

» Le petit sentier serpentait parmi les grandes fougères et se glissait sous leurs ailes de dentelle, d'où tombaient des gouttes dorées de lumière. Et *la Voix* me menait toujours, la Voix chantante...

» Le sentier traversa le ruisseau peu profond, fit un petit détour sur les cailloux et sur les racines sinueuses de mapé, puis disparut sous la nef immense d'une cathédrale d'arbres, où de menues fougères formaient des tapis et où les fûts des arbres se dressaient à une hauteur immense. Et *la Voix* me menait toujours, *la Voix* chantante...

» Mais bien qu'il me fût possible de voir assez loin devant moi, sous les feuillages des inocarpes, je ne pouvais apercevoir celle qui chantait. J'avais peur du silence qui nous entourait : moi et l'illusion de Cette Voix... ; j'avais peur de l'obscurité qui se glissait de tous les côtés pour se lancer d'un bond sur les dernières taches fanées de la lumière mourante et pour l'avaler... Je m'arrêtai... Oui, là, à quelque distance, la nef

du temple débouchait sur une roche et de menus torrents en cataractes coulaient de la roche...

» *La Voix* se tut soudainement.

» *E vahine anei to reira*? m'écriai-je désespérément, accablé. Une femme est là?

» Et du cœur de la forêt vierge l'écho me vint de la Voix que j'aimais depuis que je connaissais l'amour... et depuis un peu plus longtemps encore.

» — *Ae... haere mai ne! Oui, viens ici!*

Mes tempes battirent fougueusement. Ainsi je n'étais pas une victime des fantômes, mais je me trouvais entraîné dans le tourbillon d'une folie, contre laquelle je ne possédais et je n'avais jamais possédé aucun pouvoir, et ce tourbillon allait m'entraîner peut-être dans un gouffre mystérieux... Pourquoi Cette Voix m'avait-elle attiré jusqu'ici, si loin de Paris, de l'Europe, de Papeete, si loin même du village?

» Je me tus, incapable de prononcer une seule parole. Je demeurai debout, sans mouvement, incapable de faire un seul pas.

» Et la Voix jeta un tel rire que sa couleur se frangea d'or... comme la lagune dans la nuit... oh! un rire plus merveilleux que tout ce qu'on peut s'imaginer.

» — *Aita i rahi to outou itoito Hohena tane* — appela-t-elle provocante. — Ta hardiesse n'est pas grande, monsieur Gauguin!

» Je repris mon courage et fis quelques pas, en culbutant sur les racines.

» — Tu me connais? — demandai-je d'une voix éraillée.

» Elle entendit mes paroles.

» — Je te connais et tu me plais. Et moi je te plais.

» Son rire se mélangeait au chant de la chute d'eau dont j'approchais.

» — Comment le sais-tu?

» J'éprouvais une émotion heureuse et ma voix me faisait mal.

» — Qui l'ignore? — se moquait-elle. — Est-ce que les gens ne racontent pas que tu suis ma voix comme stupéfait. Est-ce que Jotefa ne m'a pas dit aujourd'hui, que tu m'as peinte?

» Le crépuscule subit de cette soirée tropicale devenait toujours plus épais et la nef du temple ressemblait à une cloison grise. La roche aussi avait noirci et le son de l'eau s'assombrit traîtreusement. La voix seule ne changeait pas de couleur.

» — Où es-tu?

» Je gémis, pris d'un désir sans limites.

» Alors, mon regard s'égara vers la ravine qui brillait dans le noir comme un miroir terni, fouetté par les petites sources d'eau cascadante. Un moment je fermai les yeux; quand je les rouvris, l'obscurité était encore plus épaisse.

» — Où es-tu? — répétai-je.

» J'entendis un rire menu, étouffé, irritant, charmant...

» — Où es-tu? — m'écriai-je pour la troisième fois et je courus au bord de la ravine, d'où sortait un air rafraîchissant, vers les broussailles noircies où je l'avais aperçue.

» — Suis-moi! — criait-elle en me fuyant...

» Derrière elle, je m'enfonçai dans la nuit d'une prairie de fougères; et l'ayant enfin atteinte, je serrai son corps brûlant dans un embrassement fiévreux. Je ne reconnaissais que la lueur de ses yeux et l'obscurité me cachait à demi les traits que je connaissais si bien, si intimement, depuis de longues années...

» Elle m'entoura de ses bras et son corps se serra contre le mien. Elle me caressa de mots flatteurs et je me grisai de sa voix. Elle me caressa et je me grisai de sa passion...

» Exténué, je reposais sur l'herbe soyeuse et mes regards épiaient quelques petits coins du bleu sombre qui se montrait au travers des fougères géantes; mais ensuite sa voix, de nouveau, emplit la nuit de sa clarté, le calme de sa musique, le froid de sa chaleur, et, dans les flammes de la volupté, je vis, de mieux en mieux, mon tableau achevé, mon chef-d'œuvre, l'expression la plus complète de moi-même.

» — Tu n'as pas peur des *Tupapai*? — lui demandai-je, quand les premières lueurs du jour déchirèrent l'obscurité noire des rideaux de végétation qui entouraient notre réduit.

» Et elle, s'endormant enfin dans mes bras, murmura seulement d'une voix heureuse :

» — Les revenants de nuit ont peur de l'amour.

» Puis je m'endormis moi aussi, si fatigué et si heureux que je redoutais le moment où je devrais sortir du sommeil dans lequel je me précipitais. Je me rappelle que je rêvai d'une belle femme nue dont la tête reposait sur mon bras découvert, et mon rêve était inondé de la clarté aveuglante de cette couleur que j'adorais depuis si longtemps et dont je ne m'étais emparé complètement que depuis un instant. Mes sens, après avoir connu la plus grande volupté, tremblaient encore comme la harpe éolienne sous le souffle d'un vent chromatique....

» Et soudainement je me réveillai. Le silence qui m'entourait n'était troublé que par le murmure et le bruissement de la chute d'eau. J'étendis le bras. Elle n'était plus là. Je sautai et j'aperçus le scintillement de son vêtement. Sans prononcer un mot, je la poursuivis...

» Elle fuyait, belle et alerte, à travers la futaie épaisse, comme une pensée se perd dans des idées inquiétantes; mais l'amour me donna des ailes. Je l'atteignis près du ruisseau et je la retins.

» — Pourquoi me fuis-tu? — m'écriai-je hors d'haleine. Et d'autres mots encore s'étranglèrent dans ma gorge.

» Parce que, comme je l'avais tournée vers moi de force, la frayeur m'enveloppa, un dégoût immense s'empara de moi et je chancelai soudain.

» Celle que j'aimais était en face de moi. Ses yeux devaient avoir été jadis très beaux; mais ils étaient entourés maintenant de balafres saignantes et violacées, traces des morceaux de chair tombés. Dans ses joues aussi étaient de terribles petits trous béants et la narine gauche manquait complètement. On eût dit que les commissures des lèvres avaient été déchiquetées par des morsures et les dents blanches apparaissaient affreusement par la plaie ouverte.

» — Laisse-moi... *Hohena tane*... laisse-moi... cela fait mal, — gémit la femme atteinte de la lèpre.

» Alors, je l'ai lâchée.

» Parce que sa voix était désespérément grise.

» D'un saut elle disparut dans les broussailles.

» Et le même jour j'ai anéanti mon tableau, pour lequel

j'avais vécu tant, tant d'années longues et passionnées...

» Une semaine plus tard, je gagnai l'autre côté de l'île pour chercher ma *vahiné*, et je revins avec Tehura...

Celui qui finissait de parler s'arrêta brusquement.

— Nous voilà dans le district de Punavia... — dit-il d'une voix étranglée. — Vous aurez un long chemin à faire pour retourner, mais la nuit est belle...

Son compagnon regarda avec étonnement ce visage qu'il distinguait vaguement dans la nuit.

— Elle était atteinte de la lèpre? — demanda-t-il.

M. Gauguin acquiesça.

— C'est terrible, — murmura l'autre.

Mais M. Gauguin secoua la tête négativement.

— Oh! ça n'a pas d'importance!... Je ne suis pas bouleversé, même par l'idée que je porte peut-être en moi, comme souvenir de la plus belle nuit de ma vie, un germe de lèpre...

Son compagnon l'interrompit :

— Non, ce n'est pas possible...

— Mon cher... je vous ai déjà dit ce que j'en pense. — M. Gauguin bâilla. — Elle était ma destinée. C'est pourquoi je ne la maudis pas... *Mais elle a tué Cette Voix*... Je ne l'ai jamais plus entendue depuis ce temps-là... Et c'est ce qu'il y a de plus terrible dans cette histoire... Le tableau a été anéanti... et la Voix n'est pas revenue, ni la mémoire de sa couleur;... je fus trompé, misérablement dupé... Qu'importe le reste? Quelle importance a... n'importe quoi? Avant-hier, j'ai fabriqué un auget pour les cochons avec mes sculptures sur bois...

— Cependant, maître... — fit entendre son compagnon.

— Qu'importe, mon ami? — dit M. Gauguin, et sa voix était déjà calme. — Est-ce que mes tableaux ont échappé au même sort? *Un auget pour les cochons... oh! maudit est le sort de tous les artistes!* Mais, qu'est-ce que vous voulez? La vie est... une drôle d'histoire... Et la chose principale est que *la Voix a été tuée*... La promesse solennelle de sa couleur a disparu de ma vie... Je fus trompé, misérablement dupé,... *comme chaque artiste, au bout du compte*...

Et soudainement, ayant pris la main de son compagnon, il la serra avec une énergie extraordinaire.

— La nuit est belle... Regardez la lagune... une couleur étonnante, éclairée par la nuit...

Il se retourna et s'en fut d'un pas ferme, sans hésitation, du pas de celui pour qui il n'y a plus de retour. Un moment après, sa silhouette disparut dans les ténèbres, entre les buissons qui ourlent le chemin conduisant le long de la lagune.

***

M. Gauguin est mort aux Iles Marquises, on sait de quelle mort tragique. Mais bien que l'intérêt pour lui et pour ses tableaux n'ait pas diminué, beaucoup de gens ignorent qu'un astronome, séjournant à Papeete, l'année de la comète de Halley, trouva à Punavia un auget pour les cochons fait de bois sculptés par Gauguin. Et combien peuvent comprendre l'œuvre qu'il a laissée?

JEAN HAVLASA

(Traduit par M. CAILLARD.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

Les Républiques hispano-américaines. — La genèse de l'Alliance russe. — L'Amitié de deux ennemis politiques.

En histoire, comme ailleurs, il y a le flux et le reflux, autrement dit la mode. On a été longtemps très sévère pour la colonisation espagnole au Nouveau-Monde. Depuis quelques années, on y a regardé de plus près, on a soumis à révision les clichés usuels et le résultat a été plus favorable à l'Espagne. Certes, les « conquistadores » ne sont pas de petits saints. Le système de la répartition des indigènes entre les exploitations agricoles ou minières des colons espagnols, qui remonte à Christophe Colomb, entraîna tout de suite des abus intolérables. Ces indigènes, répartis par groupes de cinquante, étaient, suivant le terme officiel, confiés, « commis », à leur employeur. Ils lui étaient « recommandés »; on le désignait sous le nom *d'encommendero*, proprement le « commissionnaire ». Ils devaient être traités humainement, respectés dans leurs liens de famille, instruits dans la religion chrétienne. Mais, bien vite, les consignataires les considérèrent comme du matériel humain, ils obtinrent que les manquants fussent remplacés, ce qui les dispensa de ménager leur troupeau. La mortalité devint effroyable. Les révoltes qui éclataient aggravèrent encore le triste sort des survivants. Le système fut reconnu un mal, mais un « mal nécessaire », par trois enquêteurs de Ferdinand le Catholique. Et comme les iniquités s'enchaînent, la fougueuse indignation de Las Casas n'aboutit qu'à ajouter à l'exploitation des indigènes la traite des nègres,

deux abominations au lieu d'une. La population indigène des Antilles disparut.

Elle se maintint mieux sur le continent. Las Casas dépasse toutes les bornes de l'exagération en parlant de 40 millions d'êtres humains détruits par les Espagnols. En réalité, il y eut des atrocités, il n'y eut pas que cela. Au Pérou, au Mexique, les Indiens survécurent, il y eut même des mariages mixtes et il se forma une race de métis appelée à un grand rôle. C'est elle qui domine aujourd'hui politiquement dans les républiques espagnoles. On ne comprend rien à ce qui se passe là-bas, au Mexique notamment, si on perd de vue cette circonstance.

Pour nous reconnaître dans le dédale infini de cette histoire de la colonisation, de la révolte et de l'indépendance de tous ces pays, nous n'avions, jusqu'ici, en France, que peu de moyens d'information. L'ouvrage capital sur ce nouveau monde espagnol, c'est la monumentale *Historia de la America Española* de M. Carlos Perreyra, en huit volumes, qui fait autorité mais qui n'est pas encore traduite. M. Perreyra a beaucoup contribué à réhabiliter la colonisation espagnole. Dans un livre traduit en français, l'*Œuvre de l'Espagne en Amérique*, il montre que, malgré toutes ses erreurs, l'Espagne n'a pas pacifié l'Amérique en supprimant les natifs : elle ne l'a pas pacifiée en en faisant une solitude. Son tort a été, non pas de détruire les indigènes comme l'ont fait les Anglo-Saxons de l'Amérique du Nord, mais de les traiter en enfants, de les maintenir à l'état d'éternels mineurs, incapables de s'administrer comme sujets, de se gouverner comme citoyens.

Naturellement, il y a dans tout cela à prendre et à laisser. Pour se faire une opinion, encore faut-il disposer d'un minimum de connaissances faciles à acquérir et à vérifier. Deux volumes fort maniables, *Histoire de l'Amérique espagnole* depuis les origines jusqu'à nos jours, publiés par M. Jean-Toussaint Bertrand (éditions Spes) comblent à cet égard une lacune. L'auteur a longtemps vécu en Espagne, aux Antilles, au Mexique. Il connaît la langue et les mœurs des pays dont il parle; il en partage les croyances, il ne fait pas profession de laïcisme ni même de laïcité; il appartient à l'enseignement congréganiste; il juge les missions espagnoles,

notamment celles des Jésuites au Paraguay, avec une manifeste sympathie et il en donne de bonnes raisons. Moins bonnes paraissent celles qui tendent à innocenter, en une certaine mesure, Pizarre de l'arrestation frauduleuse et de l'exécution précipitée de l'Inca Atahualpa. Ceux mêmes qui ne seront pas convaincus trouveront, au moins, dans tout cela matière à réflexion, ce qui est le premier devoir de l'historien en présence de faits nouveaux.

***

L'alliance franco-russe a été l'événement saillant de l'histoire de l'Europe dans le quart de siècle qui a précédé la dernière guerre. Elle était dans la logique des choses, elle répondait aux intérêts autant qu'aux sentiments des deux pays; elle se heurtait, d'autre part, à des difficultés qui en ont longtemps retardé la conclusion, qui auraient même pu l'empêcher, si le travail préparatoire avait été moins attentif. Évidemment, du côté français, la menace allemande, l'isolement où la politique de Bismarck nous avait savamment confinés, rendaient l'alliance russe infiniment désirable. L'instinct populaire ne s'y trompait pas et avait devancé l'œuvre des diplomates. Du côté russe, le même instinct ne demandait qu'à se manifester, mais l'opinion publique n'a qu'une action bien secondaire dans une monarchie autocratique par définition. Ce qu'il fallait ébranler pour aboutir, c'était une tradition à la fois dynastique et familiale que la mort tragique d'Alexandre II risquait de renforcer. Une république démocratique, où les proscrits politiques de la Russie trouvaient un asile, était forcément peu sympathique à un Romanof, lié aux Hohenzollern à la fois par la parenté et par la communauté de défiance à l'égard d'un régime qui était, pour le moins, une anomalie de mauvais exemple dans l'Europe monarchique.

Le grand public ne connaît de l'alliance franco-russe que sa conclusion : la visite à Cronstadt, la réception de l'amiral Avelane, les manifestations enthousiastes des foules et finalement les toasts révélateurs « aux deux nations amies et alliées. » Mais, pour en arriver là, pour arriver à faire entendre

la Marseillaise au tsar, tête découverte, que de terrain à déblayer, que de préjugés à dissiper! Ce travail ingrat de lente et prudente préparation, où il faut semer infatigablement des germes que la moindre intempérie diplomatique risque de stériliser, nous est raconté aujourd'hui par un de ceux qui en furent les auteurs bienfaisants. M. Edmond Toutain sous-intitule « Souvenirs d'un témoin » son volume sur *Alexandre III et la République française* (Plon). Le ministre plénipotentiaire d'aujourd'hui était alors jeune secrétaire à l'ambassade de France. Entre 1885 et 1888, il a fait plus que d'assister à l'œuvre de ses chefs : il s'y est associé passionnément, il en a compris et suivi au jour le jour le développement; les notes qu'il a prises sur le vif lui permettent de fixer bien des détails dont les historiens feront leur profit.

Dans un pays où le souverain est tout, sa personnalité joue un rôle capital. Ce n'est pas un vain ornement que de tracer le portrait de l'empereur, puisque le premier devoir d'un ambassadeur est de bien connaître celui dont dépend tout le succès de sa mission. M. Toutain trace d'Alexandre III un portrait très fouillé, très complet, par surcroît très vivant. Ce n'est pas un de ces portraits littéraires, un peu artificiels, superbement définitifs, qui ne tiennent compte ni de la marche des années, ni de l'évolution de la pensée et du caractère. Le portrait ressort des faits, les accompagne, ne se sépare pas du récit. L'homme est un colosse. Comme son illustre ancêtre, Pierre le Grand, il roule entre ses doigts une pièce d'argent, porte à bras tendus sa femme et son fils aîné, peut assommer un bœuf d'un coup de poing. Au moral, c'est l'honnêteté en personne, la droiture même, le plus simple et le plus familial des époux, bien qu'il n'ait pas fait le mariage de ses rêves. Il n'est pas d'une intelligence hors ligne. Son éducation première avait d'abord été négligée parce qu'il n'était qu'un cadet, mais sa conscience professionnelle n'y avait rien perdu et son bon sens naturel y avait peut-être gagné une certaine indépendance. La timidité et l'indécision le paralysaient souvent, mais nul n'était plus tenace dans la résolution une fois prise.

Quant à l'impératrice, son influence, encore que très réelle,

évitait avec grand soin de se faire sentir dans le détail. « Gracieuse et mignonne sans être jolie », elle avait le charme. Devenue la tsarine Marie Feodorovna, elle n'oubliait pas qu'elle était née princesse Dagmar de Danemark et que son père avait été dépouillé du Slesvig par la Prusse. Elle n'aime pas les Allemands. Son mari non plus. Pendant la guerre de 1870, alors qu'il n'était encore qu'un jeune grand-duc, libre de montrer ses préférences, il mettait à l'amende ceux qui parlaient allemand devant lui. Il trouvait qu'il y avait à la cour, dans l'armée, dans l'administration, trop de dignitaires aux noms tudesques. Le terrain se trouvait donc préparé pour une émancipation de la politique russe à l'égard de Berlin.

On y travaillait, du moins on y songeait, depuis le ministère Gambetta. Déjà, Chanzy, ambassadeur au moment de l'avènement d'Alexandre III (1881), était *persona grata*. L'amiral Jaurès avait moins bien réussi, et avait demandé lui-même son rappel. Jules Ferry avait eu,pour le remplacer, la main particulièrement heureuse. Le général Appert avait tout pour conquérir la confiance d'un souverain sensible à la prestance, à la distinction des manières, à la franchise de la parole. Il se trouvait, en outre, que la générale Appert, danoise d'origine, donnait à l'impératrice le plaisir, plutôt rare à Saint-Pétersbourg, de la conversation en sa langue maternelle.

C'était une chance inespérée, mais il y a en histoire des accrocs parfois stupides qui compromettent les parties les mieux engagées. L'affaire du général Appert est aujourd'hui fort oubliée : elle faillit nous coûter cher et ne laissa pas, même arrangée pour le mieux, de nous coûter quelque chose. Alors que notre ambassadeur, utilisant habilement les rancœurs du traité de Berlin, le relâchement de l'alliance des trois empereurs, la conclusion de la Triplice et les affaires de Bulgarie, acheminait le tsar vers la liberté de ses mouvements, l'habituait à ne plus se régler sur Bismark et l'acclimatait à l'idée qu'une république n'est pas nécessairement un lieu de perdition, un incident malheureux vint tout gâcher. Nous avions, en France, des réfugiés nihilistes. Le gouvernement russe ne s'en plaignait pas. Il déclarait même un jour

qu'il aimait mieux les voir chez nous que chez lui. Naturellement ceux qui abusaient de notre hospitalité pour faire de l'agitation tombaient sous le coup de la loi. C'est ainsi que le fameux prince Kropotkine, pour avoir pris part à un complot anarchiste à Lyon, avait été condamné à la prison et était détenu à Clairvaux. Au mois de janvier 1885, le bruit courut qu'il allait être gracié. Des démarches officieuses furent faites auprès du général Appert pour lui signaler le mauvais effet que ne manquerait pas de produire une mesure de ce genre, et Jules Ferry, qui était encore à la tête du gouvernement, fit déclarer par notre ambassadeur « qu'il n'entrait en aucune façon dans les vues du Cabinet de Paris de comprendre ce sujet du tsar dans une mesure générale de pardon ».

Tout paraissait donc réglé, mais, le 30 mars suivant, Jules Ferry était renversé à la suite de l'incident de Lang-Son, et remplacé par un ministère Brisson, avec Freycinet aux Affaires étrangères. Celui-ci reprit l'idée d'une amnistie, tout en se rendant compte de l'impression qu'elle allait faire en Russie. Cette amnistie devait être signée à l'occasion de la réélection de Grévy à la présidence, au mois de décembre. Dès le mois de mai, le général Appert fut invité à y préparer les esprits. Il devait expliquer que, Kropotkine ayant été condamné pour des actes commis en France, de complicité avec des Français, il était impossible de libérer ces derniers en le laissant lui-même en prison pour la seule raison qu'il était de nationalité étrangère. Le général y perdit son latin. Il ne put ni faire accepter au gouvernement russe le point de vue français, ni au gouvernement français le point de vue russe. Freycinet, devenu dans l'intervalle président du Conseil (7 janvier 1886), fit signer le décret d'amnistie. L'empereur, vivement irrité, charga son ambassadeur à Paris, M. de Mohrenheim, de protester. La dépêche qui lui en donnait l'ordre était conçue en termes tels que Mohrenheim n'osa pas en donner connaissance.

C'était fâcheux. La suite l'est plus encore. Freycinet resta convaincu que le général Appert n'avait pas su ou n'avait pas voulu faire tout son possible pour arranger les choses. L'attitude conciliante de Mohrenheim, devenu un vieux Parisien, le trompait inconsciemment sur le degré de mécontente-

ment du tsar. Un mois plus tard (14 février), au cours d'une soirée à l'ambassade, le général Appert apprit, par une lettre inopinée du ministre, qu'il était rappelé. Il garda le secret, mais déjà la nouvelle était publiée à Paris avec cette explication que le général était rappelé « sur sa demande et pour raison de santé ». « Est-ce vrai? » demanda l'empereur. Le général Appert ne pouvait que confirmer son rappel, mais il précisa qu'il n'y était pour rien. « Ce n'est nullement sur ma demande et c'est contrairement à mes désirs. »

D'ordre de l'empereur, M. de Giers, ministre des Affaires étrangères, fit faire par Mohrenheim une démarche pressante auprès de Freycinet. Elle échoua. En réponse, l'empereur refusa d'agréer comme successeur d'Appert non seulement le général Billot, mais même aucun autre, et Mohrenheim partit en congé. Les relations diplomatiques restèrent confiées à des chargés d'affaires, auxquels, naturellement, toute initiative se trouvait interdite. Cette « panne » dura près d'un an. L'audience de départ du général Appert est du 26 mars, c'est le 26 novembre que son successeur, M. de Laboulaye, remettait, officiellement, ses lettres de créance. Le faux aiguillage était réparé, le train reprenait la voie normale, mais l'alarme avait été chaude. La « souris blanche », pour une fois, avait manqué de souplesse.

***

Deux vrais amis, dit le fabuliste, vivaient au Monomotapa. Ceux-ci viennent de moins loin. Persigny et Falloux se rencontrent pour la première fois dans un salon d'hôtel, à Londres. C'était en 1835. Les deux jeunes gens ont le coup de foudre. Leur amitié est immédiate et ne mourra qu'avec eux. Elle planera au-dessus de leurs dissentiments politiques. Ils n'ont qu'une opinion commune : c'est d'être également hostiles à la Monarchie de Juillet. Alfred de Falloux était légitimiste et condamné à ne voir jamais son rêve aboutir; Persigny était bonapartiste, participera au Deux-Décembre, sera deux fois ministre sous Napoléon III, et indemnisé de ne plus l'être par le titre de duc. Leurs deux carrières se dérouleront en opposition cordiale. Quand Falloux devient ministre

de l'Instruction publique, en décembre 1848, c'est Persigny qui lui offre son beau portefeuille en maroquin rouge avec l'inscription : « Souvenir de Londres, 1835 ». Trois ans plus tard, Falloux est arrêté, et Persigny est de ceux qui le font arrêter, quitte à lui en exprimer ses regrets. Ce sont là des contingences extérieures qui n'altèrent en rien leurs relations personnelles.

M. Georges Goyau, dans un petit volume récent : *Un roman d'amitié entre deux adversaires politiques, Falloux et Persigny* (Flammarion), nous conte cette curieuse aventure, avec de nombreux documents inédits. Il a puisé aux archives familiales de M. le comte de Blois, sénateur de Maine-et-Loire, petit-neveu du comte de Falloux; il a aussi tiré des renseignements précieux du possesseur actuel des papiers de Persigny, M. Duchon. Il n'explore pas un grand sujet, mais sa lanterne est bien éclairée.

Il n'est pas besoin de remonter aux Horaces et aux Curiaces pour voir, dans des camps adverses, des hommes unis par tous les liens de l'affection. Mais le cas est tout de même assez rare et ne résiste pas toujours au heurt des passions politiques. On voit le plus souvent la divergence des opinions détendre les nœuds d'une vieille amitié et en espacer les manifestations. Au contraire la correspondance de Falloux et de Persigny est aussi suivie et aussi confiante quand l'un est tracassé par la police de l'autre.

Falloux était venu à Rennes, en 1853, pour prononcer, devant la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, un discours de charité. Le préfet d'Ille-et-Vilaine, à qui un tel déplacement parut suspect, fit surveiller par les gendarmes la maison privée où Falloux était descendu. La presse locale signala cet excès de zèle, et Persigny, alors ministre de l'intérieur, en fut au désespoir. Le malheureux préfet, pour se disculper, fit expliquer dans le journal de la préfecture, l'*Auxiliaire breton*, que c'était la façon ordinaire d'agir à l'égard des personnages notables en déplacement. Ce piteux bafouillage, malicieusement reproduit par le *Journal des Débats* du 3 août, couvrit le préfet de ridicule. Il se terminait ainsi : « L'honorable M. de Falloux a été ministre; il sait trop ce que c'est que l'administration pour voir l'ombre d'une réalité dans des cancans

dont on a voulu faire un monstre ». A vrai dire, ce digne fonctionnaire avait une meilleure excuse, mais ne pouvait la donner. Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont toujours été mal vues sous l'Empire. On essayera, quelques années plus tard, en 1862, de dissoudre leur organisation centrale comme légitimiste. Un évêque avait signalé que, dans une de leurs loteries de bienfaisance, un buste et des portraits du comte de Chambord figuraient parmi les lots.

Falloux n'abusa pas de son avantage. Il en restait au mot qu'il avait dit à Persigny, quand ce dernier était venu le voir, le lendemain du 2 Décembre, au Mont-Valérien, où il était incarcéré : « Gardons notre vieille amitié en dehors du combat. Tâchez de donner de bons conseils à votre prince, il en a souvent besoin, et, puisque vous osez assumer sur vous seul le salut de la France, du moins sauvez-la. Je ne crois pas que le salut soit où vous allez le chercher. Si je me trompe, je vous rendrai justice... »

Cette visite rendue à Falloux par Persigny, au Mont-Valérien, était le pendant de celle que Falloux lui avait faite à lui-même, à la prison du Luxembourg, après la tentative avortée du prince Napoléon à Boulogne, en 1840. Mais il y a une nuance. Falloux n'était pour rien dans l'arrestation de Persigny. Il risqua même, ce jour-là, quelque chose, et pour une cause qui n'était pas la sienne, car il se chargea de faire disparaître des uniformes compromettants que les conjurés avaient cachés en ville. On n'est pas plus gentilhomme. En fin de compte, volontairement ou non, le livre de M. Goyau laisse l'impression que, des deux amis, Falloux a été le plus admirable. C'est peut-être qu'il est plus facile d'être admirable dans l'opposition qu'au pouvoir.

Au fond Oreste et Pylade, tout en restant inviolablement attachés à leur parti, n'étaient pas trop de parti pris. Tous deux blâmaient « cet enivrement du pouvoir, dont parle Falloux dans une lettre du 9 janvier 1867, et ce profond mépris de la contradiction par lequel tous nos gouvernements se sont perdus et nous ont perdus depuis soixante ans ». On voit que Falloux ne fait pas d'exception pour la Restauration. Persigny parle de même. Il est tout dévoué à la personne de Napoléon III, mais il n'est pas un complaisant

qui approuve tout. Il ne s'illusionne pas. « Le président, disait-il en 1852, me gardera pour faire l'Empire : je le ferai, puis il me congédiera et d'autres l'exploiteront. » C'est en effet ce qui arriva. Après son second passage au ministère, l'Empereur ne le reçoit même plus. Dans une lettre qu'il lui écrit, en 1867, et qu'on a retrouvée, en 1871, dans les « papiers secrets des Tuileries », Persigny lui dit ses vérités, lui reproche de « s'isoler de ses plus dévoués serviteurs » et de vivre ainsi sans contact avec l'opinion. Falloux en avait écrit une singulièrement pareille au comte de Chambord en 1861. Il y déplore l'isolement voulu du Prince et « sa séparation de plus en plus habituelle, de plus en plus marquée, d'avec les hommes, amis ou alliés, qui peuvent, le plus utilement, servir de trait d'union entre Monseigneur et la France ».

Tous deux sont en demi disgrâce, jouent le rôle de l'éternelle Cassandre. Ils n'ont pas les mêmes idées, mais ils subissent d'analogues et parallèles déceptions, ce qui les rapproche moralement. Néanmoins Falloux décline, en 1867, d'être le parrain du fils de Persigny, né douze ans plus tôt et simplement ondoyé. On en voit mal les raisons. Il s'excusa médiocrement sur la crainte de compromettre Persigny aux yeux de ses amis politiques. Peut-être ce baptême tant retardé choque-t-il ses scrupules de croyant. Persigny, non pratiquant, avait parlé à son ami de revenir à la vie religieuse; ce n'est qu'à son lit de mort (1873) qu'il lui donnera cette satisfaction. Leur credo politique était resté irréductible; ils s'étaient rapprochés sur l'autre.

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Poussière, par **Rosamond Lehmann.**
Traduction de Jean TALVA (*Plon*).

Voici une des plus agréables surprises que l'Angleterre... littéraire... nous ait réservées depuis quelque temps. *Poussière*, qui a été écrit, paraît-il, par une jeune fille de vingt-cinq ans, mademoiselle Rosamond Lehmann, est un très beau roman où se révèle, dans l'élan d'une ardeur qui se livre et se domine à la fois, une psychologie fine et sûre, vivifiée par un sens inné de la poésie.

Judith Earle vit avec ses parents dans une jolie propriété des environs de Londres qu'une petite rivière traverse. C'est une jeune fille d'intelligence vive et d'esprit curieux, sensible, timide et passionnée. Au début du roman, elle a dix-huit ans et elle est tout occupée de songer aux habitants de la maison voisine, dont justement, après bien des années d'abandon, les volets viennent de se rouvrir. Que de souvenirs se groupent autour de cette demeure! Que d'heures charmantes Judith y a vécues! Elle les évoque l'une après l'autre, dans un long regard jeté vers le passé : et c'est la première partie du livre, de toutes la plus réussie, un chef-d'œuvre... L'étrange bonheur dont sont pénétrées certaines heures d'enfance y est enclos, et l'acuité de ces instants, où au détour d'une allée, derrière les modulations d'une voix chantante, à vingt pas de la maison où l'on prépare le thé, se laisse deviner, vous étreignant de l'angoisse de ne pouvoir l'expliquer, un monde merveilleux, prescience de l'amour ou d'on ne sait quelle beauté.

Les Fyfe occupent cette maison voisine : une grand'mère et cinq enfants, cousins et cousines : quatre garçons : Julien, Charlie, Martin, Roddy, une petite fille : Mariella. Les enfants, tous beaux et d'une étonnante élégance naturelle, ont subjugué, halluciné la jeunesse de Judith... Tous lui plaisaient, ils se confondaient en une sorte de brillante nébuleuse, qu'elle enveloppait d'un vague et profond amour collectif. O temps merveilleux, où Judith pleurait sous les divans, où Mariella singeait « le gros monsieur », où Roddy organisait les funérailles d'un lapin, où Charlie, le si beau Charlie, disait gentiment à Judith « Je voudrais vous avoir pour sœur! »

Quand les Fyfe reviennent en cette année qui est la dix-huitième de la vie de Judith, ils ont tous passé de deux ou quatre ans la ving-

taine. Un d'entre eux hélas! a disparu, Charlie, qui a été tué pendant la guerre; il avait épousé Mariella, qui a eu de lui un petit enfant...

Les autres... Judith demeure stupide de les trouver si grands, si beaux, si mâles. Un monde énigmatique de géants,... mais qu'elle va apprendre à connaître et où nous retrouverons épanouis, accusés les traits des enfants. L'exquise puissance du roman de mademoiselle R. Lehmann est avant tout une puissance poétique, dont les Fyfe représentent les foyers. Comment l'âme de ces jeunes gens est-elle si merveilleusement « atteinte »? Comment nous deviennent-ils si présents? On ne trouverait guère dans toutes les littératures d'êtres plus nettement *personnels*. Vivants, mais nullement simplifiés, et par conséquent incapables de prendre la valeur de *types*, ils sont inassimilables à autrui, étonnamment complexes, eux-mêmes et eux seuls — hallucinants de vérité, parce qu'il n'y a de vérité que du particulier. Nous les connaissons avec une précision, qui nous les ferait distinguer au milieu d'une foule, bien que leur caractère ne soit pas nettement délimité, « à la française » (expression simplificatrice, car bien des étrangers pratiquent cette méthode), mais qu'au contraire ils demeurent enveloppés, comme tous les vrais vivants, de mystères, d'ombres, qui sont leurs dispositions non révélées, leurs possibles. Plutôt pénombres qu'ombres, à vrai dire. Toutes les folies, tous les revirements ne s'assemblent pas dans ce halo comme autour des héros russes; et nous devinons dans ces zones d'*inconnues* les résonances particulières de natures précises et harmonieuses.

Après quelques jours, Judith commence à voir un peu clair dans le cœur de ses compagnons. Julien est d'humeur renfermée, intelligent, artiste. Froid avec tous, il est rude avec Mariella, qui l'aime (cela avait été une folie, de la part de celle-ci, d'épouser Charlie) et qu'il n'aime pas. Martin est gauche, cocasse, franc, touchant. Un amour puissant et tranquille l'entraîne vers Judith. (Feuilletez les scènes du début pour voir de quels traits adroits et légers avaient été indiqués, chez l'enfant qu'était alors Martin, cette inclination, ignorante alors d'elle-même). Quant à Judith, elle aime Roddy, un garçon mystérieux, tendre une heure, froid presque hostile l'instant d'après, un garçon insaisissable, qui a des amitiés masculines un peu inquiétantes.

La seule révélation de ces êtres, en une suite de scènes charmantes, où se détache presque magique la description d'une baignade, la nuit, occupe la deuxième partie du livre, chargée d'une tristesse douce. Dégagés des incertitudes de l'enfance, ces êtres sont marqués par le Destin, qui est leur propre nature. Pour chacun d'eux la route

s'est rétrécie et la tragédie commence de se jouer, chacun aimant celui ou celle qui ne l'aime pas, chacun demeurant un inconnu pour l'autre et toute l'action se déroulant dans une parfaite incompréhension réciproque de la part des personnages qui y participent — situation pour laquelle, soit dit en passant, il semble que les romanciers anglais ont une préférence bien marquée. — Ainsi, dans ce jeu des désirs que rien ne peut apaiser, parce que nous demeurons éternellement seuls, commence de se vérifier l'exactitude de la phrase de Meredith, à laquelle ce roman doit son titre « Ah! la réponse jetée à l'âme que brûle le désir de certitudes en cette vie... quelle poussière! ».

Ici le récit se trouve interrompu par un long intermède : Judith, à la suite de la mort de son père, fait un séjour de deux années à l'Université de Cambridge. Désorientée d'abord par cette existence nouvelle, elle conçoit une amitié passionnée pour une de ses compagnes, Jennifer, laquelle d'ailleurs, après plusieurs mois, se détache d'elle au bénéfice d'une jeune femme qui n'est rien moins qu'innocente.

Cet épisode, auquel nous devons, il est vrai, d'excellents portraits, n'a dans la construction du livre aucun caractère de nécessité. Au fait ce beau roman est-il construit? La charmante mais vaine peinture de ces années de Cambridge nous inspire soudain là-dessus quelque doute. Ne serait-il pas plus vraisemblable de conjecturer que des souvenirs ont imposé ce détour? Maints indices révèlent dans *Poussière* une inspiration autobiographique. Quel inconvénient — demandera-t-on — puisque Mademoiselle Lehmann a écrit un roman d'un sentiment et d'une justesse exquise? Aucun sans nul doute, mais, dans le domaine de la création pure, cet écrivain pourra-t-il donner aussi largement la mesure de son talent? Souhaitons-le sans accorder trop d'importance à l'inquiétude que pourrait nous inspirer la dernière partie de *Poussière* — suite d'épisodes dont voici brièvement le thème :

Judith et les Fyfe ayant quitté en même temps Cambridge, tout le monde se retrouve à la campagne, et les petits drames que nous avons laissés en suspens se précipitent et se dénouent. Une nuit, au bord de la rivière, Judith devient la maîtresse de Roddy. Mais lui le lendemain — il ne veut se lier à personne — prend l'attitude froide d'un étranger et ne veut rien connaître de la douleur de la jeune fille. A quelques mois de là, l'honnête Martin, qui a invité Judith dans sa famille, la demande en mariage : elle, désemparée, accepte, puis reprend sa parole. A Vichy, où elle va se réfugier auprès de sa mère, elle retrouve Julien qui s'offre, avec un cynisme affectueux, à devenir son amant. Saurait-elle se défendre, si l'on

n'apprenait la mort de Martin, noyé au cours d'une excursion en mer, suicidé peut-être? Il y a doute... Sur ces entrefaites, Mariella, torturée par son vain amour, déserte sa maison et part pour l'étranger en laissant son enfant à Julien, qui l'a toujours chéri. Judith, au milieu de ces naufrages, traîne une douleur, d'où l'on sent bien que sa passion de la vie et son goût de se dévouer ne tarderont pas à la tirer.

Sans doute le château de cartes ne s'est-il pas écroulé avec la brièveté que ce compte rendu pourrait laisser croire. Pourtant il semble que l'auteur, renonçant à évoquer le vécu, intervienne pour liquider les situations posées. Et le récit, mené avec une logique trop rigoureuse, perd sa séduisante souplesse. Si l'on excepte la scène magnifique où Judith s'abandonne à Roddy, nous sommes redescendus sur le plan très honorable du roman bien fait, au dessus duquel il faut placer très haut toute cette première partie du livre, où dans une atmosphère presque féerique, nous avons vu forcer, au cours de scènes d'un charme inconnu, le mystère, le « château intérieur » de quelques hommes.

Mrs. Dalloway, par **Virginia Woolf.**
Roman traduit par S. David (*Stock*)

Mrs Virginia Woolf est aujourd'hui un des écrivains les plus connus de l'Angleterre et elle a trouvé en France, où des traductions commencent de la faire connaître, des répondants illustres. Tout en reconnaissant bien volontiers qu'il est des beautés de style dont je puis être un très médiocre juge, cette célébrité me surprend un peu. En lisant une certaine *Promenade au phare*, j'avais cru démêler en bien des passages une imitation assez malheureuse de Proust et de Giraudoux; *Mrs Dalloway*, que l'on vient de traduire, a certainement subi, et d'une façon plutôt regrettable, l'influence de l'étonnant et moyenâgeux *Ulysse* de Joyce, œuvre unique, par certains côtés admirable, mais qu'il n'est pas sage de prendre pour modèle.

Ulysse nous retrace une journée de M. Bloom, *Mrs Dalloway* évoque la journée de Clarissa Dalloway. Rapprochement qui n'aurait rien de démonstratif (certains romans de Dostoïevsky se déroulent en quarante-huit, voire en vingt-quatre heures — le *Nocturne* de Swinnerton ne dépasse pas les limites d'une nuit), si, pour renforcer cette première indication, nous ne pouvions comparer de façon bien instructive diverses méthodes employées dans les deux ouvrages : glissement des images rassemblées dans l'esprit du protagoniste en demi-monologues intérieurs, tableaux des rues où s'entrecroisent — ô destin! — des destinées qui n'ont pas d'autre point commun que ces vagues rencontres, etc..

Mais M. Bloom avait une vigueur de pensée singulière et tout le drame de l'humanité se jouait dans le microcosme de son cerveau; Mrs Dalloway, épouse quinquagénaire d'un membre du Parlement, est une créature, douce, insignifiante, effacée, à l'existence de laquelle je n'ai pas réussi un instant à m'intéresser.

Pourtant le jour de sa vie qui tenta la romancière n'a pas été choisi au hasard. Il est marqué par le retour d'un certain Peter Walsh, qui aime Clarissa et qui revient justement des Indes où il a passé de longues années! Le soir de ce jour-là, Mrs Dalloway donne une soirée, dont nous n'ignorerons aucun détail. Cet après-midi-là, un blessé de guerre anglais, qui n'a rien à faire avec Mrs Dalloway, mais dont il est très longuement question dans ce livre, s'est suicidé au cours d'une crise de folie, d'un caractère assez mélodramatique. La journée n'est pas vide en somme. Mais que nous importe? Ce n'est pas d'événements que nous sommes avides. Le récit de l'existence la plus morne peut nous captiver. Mais il faut qu'un poète la vivifie et qu'il découvre le chemin de notre cœur. Privé d'on ne sait quelle flamme, *Mrs Dalloway* n'est qu'un exercice estimable et réussi.

Le Sortilège malais, par **Somerset Maugham.**
Traduit par madame E.-R. Blanchet (*Les Éditions de France*).

Entre terre et mer, par **Joseph Conrad.**
Traduit par G.-J. Aubry (*N. R. F.*).

M. Somerset Maugham connaît parfaitement la Malaisie et a eu l'occasion d'étudier longuement en Asie Orientale les rapports des indigènes et des Européens. Il a recueilli dans ses voyages beaucoup de récits curieux, dont il sait tirer bon parti et qui lui ont fourni la matière de plusieurs volumes de contes, où nous respirons avec plaisir une atmosphère exotique. Ce n'est point que les paysages y occupent une grande place, mais, si une intrigue est élégamment menée, nous pouvons nous contenter de brèves indications en matière de décor, et, comme les premiers spectateurs de Shakespeare, laisser planter les portants par notre imagination.

Les aventures humaines tiennent ici en effet le premier plan, aventures dramatiques pour la plupart, corsées de morts d'hommes. Autour d'un fait-divers une action est organisée, brève et violente : telle est la formule de conte adoptée par Somerset Maugham, si simple et si « scénique » à la fois qu'il n'est presque aucune de ces nouvelles que l'on ne pourrait, avec quelques retouches légères, habiller en pièces de théâtre.

Les contes de M. Maugham ne sont pas extrêmement éloignés

des récits, qu'un homme intelligent ayant beaucoup voyagé, pourrait faire, le soir, à ses amis « A Serawak, j'ai connu un singulier personnage... » et en quelques mots un bonhomme est évoqué, très vivant, bien situé socialement, enrichi de manies et de tics. Connaissance tout à fait suffisante pour goûter le drame qui va venir, connaissance à vrai dire un peu superficielle.

M. Maugham nous met en présence d'êtres simples, qui, très occupés à se débrouiller dans des affaires graves, n'ont que le temps de nous révéler les grandes lignes de leur caractère. Voici un brave planteur jovial qui regagne l'Angleterre, fortune faite. Dommage que, lors de son départ, son épouse malaise lui ait jeté un sort; les circonstances qui entourent sa mort passent nécessairement avant les singularités de sa psychologie (*P. and. O.*) L'administrateur Harold*** est un brave homme mais un formidable ivrogne : cela suffit à expliquer ses crises de delirium tremens et leurs suites regrettables (*Avant la Garden Party*). On pourrait dire qu'ici les faits passent avant les hommes et que, pour tenir les rôles, des personnalités vagues ou au contraire des types généraux presque conventionnels suffisent. Le cas dépeint dans *La force des choses* a une valeur presque documentaire : un jeune Européen a amené en Malaisie sa femme, une blanche. Mais il a déjà là-bas une épouse et des enfants indigènes, qui sont bien décidés à ne pas se laisser oublier. Comment s'en tirera-t-il? Problème fort intéressant, devant l'importance duquel l'individualité des jeunes époux pâlit.

Ce n'est point là une critique : les faits, les documents ont leur importance; et il est aussi malaisé parfois de les recueillir que de les ordonner et de nous y intéresser. Pour y réussir tout à fait, il faut de l'adresse et du talent : M. S. Maugham ne manque ni de l'une ni de l'autre. Il lui arrive même, comme dans le *Poste dans la Brousse*, (où nous voyons s'affronter deux Européens qui se haïssent et que le Destin a condamnés à vivre ensemble, isolés au milieu des indigènes), de pousser plus avant ses investigations psychologiques. Pourtant le plus souvent son observation ne connaît pas les descentes en profondeur célébrées par Proust et ce que nous apprécions le plus dans ses nouvelles c'est l'intrigue elle-même, « l'histoire » et ses agréables péripéties. Ne nous plaignons pas : nous devons à M. Maugham des lectures instructives et délassantes — et ses succès sont on ne peut plus mérités sur le plan du reportage et du feuilleton très réussi.

***

Le fait-divers, il n'est pas absent non plus des œuvres de Conrad, mais la sauce qui l'accommode est d'une nature assez différente,

Le fait devient en effet, ici, si fortement dépendant des personnages, un travail de recréation si efficace s'est exercé autour de lui qu'il devient difficile de distinguer le souvenir ou « l'information » initiale, autour de laquelle le récit s'est formé.

Le Compagnon secret, le plus beau peut-être des trois contes réunis dans *Entre terre et mer* fournirait, de ce point de vue, un exemple significatif. Voici le point de départ. Le second d'un navire tue un de ses matelots. Emprisonné dans sa cabine, il s'échappe et se jette à la mer. Recueilli par le capitaine d'un autre bâtiment, il est caché par les soins de celui-ci pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin la proximité d'une côte lui permette de regagner la terre ferme à la nage.

Quoi de plus simple? Avec quelques bonshommes pittoresques on peut tirer de là, pour peu qu'on sache retourner la crêpe, une nouvelle curieuse, sans doute. Mais il faut davantage pour transformer ce genre en un chef-d'œuvre digne de celui que Conrad a composé. Cent rayons il est vrai sont venus dissocier la matière brute du fait initial, l'incorporer dans l'univers conradien, la saturer du mystère qui s'attache à toute réalité vivante.

Le premier de tous les éléments de transformation artistique pourrait bien être l'atmosphère. Conrad a écrit de lui-même : « J'ai fait deux « tempêtes », *Le Nègre du Narcisse* et *Typhon*, et deux « calmes », *Le Compagnon secret* et *La Ligne d'ombre*[1] ».

La nuit où surgit le compagnon secret est si miraculeusement immobile en effet que tous les gestes accomplis semblent trouver une résonance, un dessin nouveaux. Dans l'esprit de bien des lecteurs le *Compagnon secret* restera avant tout un inoubliable tableau de nuit paisible, un poème du silence et du repos en mer.

Du point de vue psychologique, une légère addition à la donnée initiale est à l'origine d'une transformation qui n'est pas moins importante : Conrad imagine qu'il vient de prendre le commandement de son navire, lorsque le meurtrier se réfugie à son bord. Tout jeune capitaine, il se sent isolé au milieu de ses hommes, voire de ses officiers, qui ne sont ni de son âge, ni de son milieu. Le fugitif, au contraire, est de tous points de vue, par sa naissance, le pair de Conrad. Comme par surcroît les circonstances où cet homme a tué le rendent plus qu'excusable, Conrad se sent prodigieusement proche de lui, par opposition à ces inconnus à demi hostiles qui l'entourent. Il prête un de ses vêtements au fugitif et, dans cette nuit étrangement silencieuse, où il chuchote avec cet homme qui, physiquement aussi, lui ressemble, un sentiment l'envahit soudain qui

1. *La Ligne d'ombre* paraîtra prochainement dans la *Revue de Paris*.

le dominera désormais. Ce compagnon secret, c'est son double, une réplique de lui-même, un lui-même à qui il est arrivé un accident et, qui, plutôt que de tenter de se justifier devant les hommes, s'est jeté fièrement dans l'inconnu. L'enchantement de la nuit tropicale s'est renforcé du mirage de la dépersonnalisation...

Ajoutez à cela d'autres tendances conradiennes : sympathie pour les *outlaws* de toute nature (tel est le lien secret des trois contes de ce recueil où paraissent trois hommes en lutte sourde ou franche avec la société : l'officier qui a tué dans *le Compagnon*, la fille de Jacobus dans *Un sourire de la fortune*[1], Jasper dans *Freya des Sept-Iles*, le troisième, mais non le meilleur de ces récits), goût de l'action gratuite[2], ardeur juvénile en face de l'aventure toujours voluptueusement accueillie[3], passion de la mer, désir de ne jamais décrire didactiquement les personnages, mais de les révéler, comme nous apprendrions dans la vie à les connaître, c'est-à-dire par projections de lumière successives, qui laisseront subsister chez les hommes observés le coefficient de mystère souhaitable — ajoutez tout cela et vous devinerez comment le petit entrefilet de journal a pu se développer jusqu'à occuper un monde, qui a toutes ses vibrations propres et ses cercles d'infini, comment du fait brut, en somme, nous avons passé au poème...

M. Aubry nous a donné une traduction excellente de *Entre terre et mer*. Il faut le remercier de poursuivre de façon si heureuse l'adaptation française des œuvres de Conrad.

William Shakespeare, par **M. Constantin Weyer** (*Rieder*).

Il n'est guère, dans toutes les littératures, de question plus obscure que la question Shakespeare. Tour à tour ses pièces ont été attribuées à Bacon, Roger Manners, William Stanley... et l'on en passe. De toutes les opinions la plus raisonnable est encore celle — la plus répandue à dire vrai — qui laisse la gloire de ces chefs-d'œuvre à l'acteur William Shakespeare, fils du bailli de Stratford. Depuis, au reste, que madame Longworth Chambrun a mis en valeur la personnalité de Florio, introducteur des littératures anciennes et étrangères à Londres[4], cette version a reçu une force nouvelle. Mais quoiqu'on puisse penser sur ce point, les ombres n'en demeurent pas moins nombreuses autour du génial poète. Quand on renonce à préciser les traits de l'homme, on discute sur ses œuvres. Les manuels de

1. Conte récemment publié dans la *Revue de Paris*.
2. Si apparent dans le roman : *la Flèche d'or*.
3. Attitude portée au premier plan dans *Jeunesse*.
4. Voir *Shakespeare acteur-poète*, par madame *Longworth Chambrun* (*Plon*).

littérature qui ont cours en France laissent deviner, dans ce domaine, de bien âpres combats, et, pour ne citer qu'un seul exemple M. Augustin Filon affirme tranquillement que la *Comédie des erreurs* a été *simplement retouchée par Shakespeare*; tandis que d'après M. Edmund Gosse on peut *affirmer* que c'est là *une œuvre entièrement personnelle...*

Quand on songe à toutes ces énigmes, on demeure un peu étonné de l'assurance avec laquelle M. Constantin Weyer, dans une monographie qu'il vient de publier, expose la vie de Shakespeare et la genèse de ses œuvres. N'était une brève préface « de protection », on ne pourrait soupçonner, en lisant ces pages, que le moindre désaccord se soit jamais manifesté entre les illustres commentateurs de Shakespeare.

« Lorsque Shakespeare aura commencé à écrire *Peines d'Amour perdues* — il s'étonnera de voir combien... remuants s'agitent en lui »... tels et tels personnages.

... « Voici que Juliette lui dicte (à Shakespeare) les phrases mêmes entendues jadis dans la chambrette obscure d'Anne Hathaway ».

...« Tout en écoutant Falstaff dialoguer avec le prince Hal, Shakespeare s'étonne de cette présence d'esprit si absolue que rien ne peut la déconcerter. Tel était son père... Il écoute ces vers qui montent des profondeurs de l'oubli et lui dictent scène après scène. C'est comme machinalement qu'il écrit. »

Voilà quelques assertions glanées dans l'ouvrage de M. Constantin Weyer. Autant d'hypothèses! Qu'une grande familiarité avec l'œuvre de Shakespeare et d'ingénieuses comparaisons ont inspirées, nous n'en doutons pas — et qui sans doute n'ont rien en soi d'irrecevable — mais semblent un peu surprenantes cependant dans un manuel destiné à vulgariser la connaissance des *Maîtres de la littérature*. Au fait, quand il s'agit de Shakespeare, le dessein d'expliquer l'œuvre par la vie, désir qui se manifeste à toutes les pages de l'ouvrage de M. C. Weyer, paraît singulièrement aventureux. Ne serait-il pas temps d'appliquer des méthodes un peu plus rigoureuses dans les exposés historiques?

La Vie des sœurs Brontë,
par Émilie et Georges Romieu (*Gallimard*).

Le destin des sœurs Brontë est bien un des plus surprenants qu'on puisse rêver. Trois filles d'un pauvre clergyman du Yorkshire, n'ayant guère quitté les moors déserts, au milieu desquels elles ont été élevées, apportent soudain à la littérature anglaise des

œuvres d'une puissance magnifique. Étrange famille, qui, tenue si loin de la vie, se révéla douée d'une si surprenante puissance créatrice! Stoïques, dures à elles-mêmes, passionnées et puritaines, enfermées dans une éternelle solitude, tragiquement groupées autour d'un frère merveilleusement doué comme elles, beau, mais perdu de vices, elles offrent au biographe le prototype même d'un roman style Brontë, d'un de ces romans âpres, dont la flamme sombre réapparaît aujourd'hui dans les livres de Julien Green. Mme Emilie et M. Georges Romieu ont senti toute la grandeur du sujet et ont écrit un livre qui, avec un peu plus de simplicité dans le style, eût été excellent.

Maria de Toulon, par **Albert Flament**

On sait que M. Albert Flament, chroniqueur, dramaturge et historien, est aussi un romancier. Aux deux romans qu'il a déjà publiés : *Fureur d'aimer* et *Crève-cœur*, *Maria de Toulon* qui vient de paraître est étroitement apparenté. « *Romans du désir* » précise un sous-titre porté sur leurs couvertures. Un personnage d'une comédie de Flers, qui réduisait tout à la chorégraphie, affirmait que l'on danse alternativement dans la vie le pas du désir, celui de la satisfaction et celui de la satiété. Celui du désir est généralement considéré comme le plus tumultueux et le plus court. Les « romans du désir » dépeignent des crises violentes et brèves, qui détruisent sauvagement l'équilibre d'une existence, sinon l'existence elle-même et paraissent porter la marque même du destin.

Les personnages des romans de M. Albert Flament appartiennent presque toujours à un milieu d'artistes ou d' « amateurs raffinés ». On imagine fort bien comment ils pourraient, à divers titres, figurer dans ces brillants *Tableaux* que publie la Revue de Paris. Mais nous ne connaîtrions là que l'aspect extérieur de leur existence. Sur leur vie profonde le silence serait, et cela va de soi, nécessaire. Peut-être est-ce parce qu'il est las de ne pouvoir dans ses chroniques projeter sur une certaine classe d'hommes qu'une lumière limitée que M. A. Flament se plaît dans ses romans à revenir à ces mêmes hommes et à nous montrer le jeu dévastateur auquel peuvent se livrer les instincts primitifs lorsqu'ils s'attaquent — et pourquoi manqueraient-ils de s'y attaquer? — à ces modèles de la civilisation contemporaine...

Le héros de Maria de Toulon est un sculpteur de grand mérite, qui, pourvu d'une considérable fortune, se déplace en Europe au gré de ses caprices. Ils sont assez nombreux et les femmes en sont

fréquemment l'objet. Germaine, sa femme — la légitime, — en souffre, mais, comme elle aime passionnément l'infidèle, elle souffre en silence. Du moins jusqu'à la venue de Maria de Toulon... Cette Maria n'est pas gratifiée d'une désignation d'origine, car elle est née à Paris, mais elle vit à Toulon, où elle se livre, avec toute l'honnêteté et la candeur que cette occupation peut parfois comporter, à la prostitution. Quelques brèves rencontres avec Maria troublent fort notre sculpteur et donnent à M. Flament l'occasion d'indiquer, en une suite de scènes du ton le plus juste, les méfaits de l'obsession amoureuse.

Elle est néfaste au repos, mais non pas toujours à la création, ainsi qu'il apparaît ici : le sculpteur, en effet, modèle une fort belle tête en songeant à Maria — et cela pendant une courte période où il ne lui est pas possible de la voir. L'étrangeté de cette œuvre inquiète Germaine et éveille sa jalousie; il ne lui faut pas trop longtemps pour percevoir qu'elle se trouve en présence d'un danger particulièrement redoutable : une grande passion d'ordre purement physique. Comme, dans ce domaine, son mari ne la gâte pas, l'angélique patience dont elle a jusqu'alors donné tant de preuves, lui fait brusquement défaut et elle prend le parti de fuir — et cela au moment même où Maria, qui se souciait beaucoup plus d'un jeune marin que de son riche et fantasque protecteur, se résoud à utiliser au mieux l'argent que lui a fourni le second, en épousant le premier. Abandonné par ses deux femmes, notre homme est trop compliqué pour ne pas tirer de la douleur même une âpre joie....

Les péripéties de cette aventure ont été liées habilement par M. Flament à la tragique histoire d'une riche Anglaise que son mari et sa fille, amoureux l'un de l'autre, font empoisonner. Ce trio incarne à la fois le mauvais goût le snobisme et la fausse élégance. Avant de nous entraîner du côté de l'assassinat, M. Flament eût pu nous donner une amusante satire de ces esclaves de la mode, mais plus tourmenté par le sens tragique de la vie qu'amusé par les faiblesses humaines, il n'a permis qu'au seul paysage de la Riviera, vers lequel il tourne souvent des regards de peintre émerveillé, d'éclaircir l'atmosphère de lourde angoisse dont il a su envelopper cette double intrigue.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

DOMINIQUE DUNOIS

PRIX FEMINA 1928

Ses œuvres

L'ÉPOUSE
LE FAUNE
LEURS DEUX VISAGES
L'AMANT SYNTHÉTIQUE
LUCILE, CŒUR ÉPERDU
LE PAUVRE DÉSIR DES HOMMES
GEORGETTE GAROU

Chaque volume : **12** fr.

Pour paraître prochainement:

LE BOURGEOIS AU CALVAIRE

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.